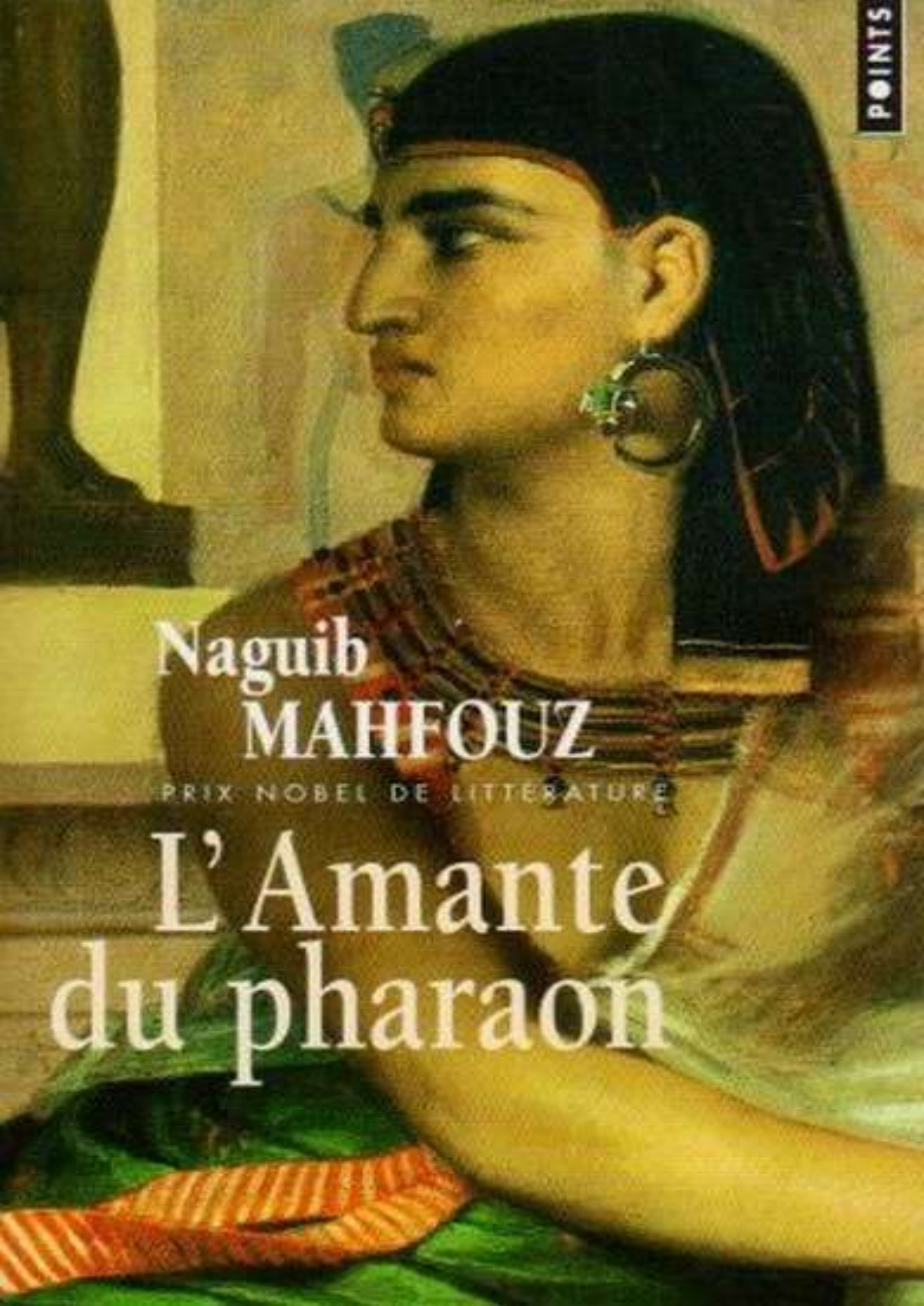

Naguib MAHFOUZ

PRIX NOBEL DE LITTERATURE

L'Amante du pharaon

Naguib Mahfouz

L’AMANTE DU PHARAON

Traduit de l’arabe (Égypte) par Pierre Lafrance et Yahya Cheikh

Approved - Approved - Approved - Approved - Approved - Approved
eBook diffusé en DOC, HTML, PDF, EPUB et MOBI
Team AlexandriZ
teamalexandriz.org

Points

Remerciements des traducteurs

Nos remerciements vont au professeur Jean Leclant, secrétaire perpétuel de l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres pour les conseils qu'il a bien voulu nous donner.

Nous le prions de pardonner les erreurs ou les anachronismes que nous aurions pu commettre malgré ses recommandations.

AVERTISSEMENT DES TRADUCTEURS

Ce roman publié en 1943 au Caire avait pour titre original *Radoubis,* forme arabe du nom de Rhodopis, légué par la tradition grecque. Le style de cette œuvre de jeunesse illustre l'immense culture de Naguib Mahfouz (né au Caire en 1911), notamment en matière de lettres arabes. Il s'agit en effet d'un style résolument classique où abondent les réminiscences du Coran, des poèmes préislamiques et, surtout, des œuvres de « l'âge d'or » abbasside. Cette prose « à l'ancienne » est parfois rythmée ou même rimée ; les adjectifs y vont presque toujours par paires. De surcroît, l'auteur a véritablement tenté, çà et là, de reconstituer, pour autant qu'on le puisse, le langage imagé des Égyptiens de la haute Antiquité.

Les traducteurs se sont efforcés de transposer ce style classique aux tentations archaïques et, par endroits, exotiques en un équivalent français. Il aura fallu parfois s'écarter un peu du texte pour mieux en respecter l'esprit. La langue du roman ainsi traduit n'est donc pas celle du roman français contemporain ni celle des œuvres ultérieures du même auteur, œuvres déjà bien connues du public français.

L'auteur a, par ailleurs, choisi d'utiliser, dans la mesure des possibilités offertes par l'égyptologie, des noms propres égyptiens de préférence à ceux transmis par les historiens grecs. Cette volonté a été respectée par les traducteurs, mais ceux-ci, n'étant pas égyptologues, ne peuvent prétendre à une rigoureuse scientificité dans l'établissement des noms de personnes et de lieux. Par exemple, Memphis est appelée Men-Nefer, Thèbes Niout et Hermopolis Khemenou. Les noms des deux grandes héroïnes du livre, Rhodopis et Nitocris, sont de consonance grecque, mais faute d'avoir pu trouver leur équivalent égyptien, les traducteurs les ont gardés tels quels, comme l'avait fait l'auteur. Quant aux noms qui, apparemment, ont été imaginés par Naguib Mahfouz, ils ont été maintenus sans changement notable. Tels sont les cas de Chith et de Tahou.

Le drame qui est narré a pour scène unique la cité d’Abou et ses deux îles. Cette ville est censée être une grande capitale ayant détrôné Memphis. Si, pour certains historiens, Abydos (ou Habou en égyptien reconstitué) aurait été capitale religieuse à la fin du Haut-Empire, les cartes consultées n’ont fait apparaître aucune île dans ses environs immédiats. Il n’en va pas de même d’Abu ou Abou, ville ancienne proche d’Assouan et des grandes îles d’Éléphantine et de Philae (selon la toponymie gréco-latine). On peut conclure que c’est en cet endroit de la haute Égypte que se situe l’action du roman. Les traducteurs s’en sont, dès lors, tenus aux dénominations de l’auteur presque sans changements, à savoir : Abou et ses deux îles, Bilaq et Bigeh (transcription égyptianisante de la Bija du texte arabe).

Pour ce qui est de la vérité historique du récit, tout ce que les traducteurs peuvent avancer, profanes qu’ils sont en la matière, est que les noms de Mérenrê, Rhodopis et Nitocris apparaissent soit dans l’Histoire, soit dans des récits légendaires multiples. Il est avéré qu’il y eut sous la VI^e^ dynastie une grande régente investie de prérogatives royales et appelée, bien plus tard, par les Grecs, Nitocris. On peut supposer qu’il y eut dans la descendance de Mérenrê I^er^ et Pépi II un Mérenrê II. Enfin, on a tant parlé dans les récits légendaires grecs d’une grande courtisane du nom de Rhodopis qu’elle a de bonnes chances d’avoir réellement vécu à un moment ou à un autre de l’histoire égyptienne.

Faire de ces trois personnages les protagonistes d’un seul et même drame concorde peut-être avec certaines hypothèses historiques, mais est, avant tout, un acte littéraire.

Dans ce roman où s’opposent passion amoureuse, quête de l’honneur, contraintes politiques, Naguib Mahfouz montre qu’en dehors des grands auteurs arabes, il avait également étudié et apprécié les classiques français, Shakespeare et peut-être les drames wagnériens.

Pierre Lafrance et Yahya Cheikh

Chapitre 1

LA FÊTE DU NIL

À l'horizon s'annonçait un jour nouveau du mois de Bashnas, un mois lové dans une ère remontant à quatre millénaires avant notre temps. L'œil flétri par une nuit sans repos, le grand prêtre du sanctuaire de Sôtis lisait toujours la même page, le ciel. Or, son regard rencontra enfin l'objet de sa quête : la constellation de Sirius. Elle se levait, brillante, à une extrémité de la sombre voûte. Le visage de l'homme se mit à rayonner, son cœur à battre. Il se prosterna sur le sol sacré du temple, tout à la dévotion et l'action de grâce ; puis, de toute sa voix, il chanta, annonçant que l'image du dieu Sôtis était apparue au ciel, que la vallée du Nil vénéré était promise aux bienfaits de la crue, que la bonté divine était là…

La belle voix réveilla ceux qui dormaient encore. Ils se levèrent dans l'allégresse, parcoururent le ciel des yeux jusqu'à poser leur regard sur l'astre vénéré. À l'envi, ils chantèrent, à leur tour, la mélopée du prêtre. Le cœur débordant de joie et de reconnaissance, ils quittèrent leurs demeures et se pressèrent vers la rive du Nil pour apercevoir la première vague ouvrant la saison bénie. De proche en proche se répéta le même chant, celui du prêtre de Sôtis. La paisible atmosphère de l'Égypte s'en emplit. Ainsi, du Nord au Sud, la nouvelle se répandit que le temps de célébrer la fête du Nil était venu.

Pesants ou légers, les bagages furent vite sanglés et de Niout, Men-Nefer, Harmanount, Sout et Khemenou, on se mit en route vers Abou. Les roues multiplièrent et creusèrent les ornières, les barques fendirent les eaux lourdes.

Abou était la capitale de l'Égypte. Ses hautes constructions avaient été dressées sur de solides piliers de roche dure. Entre elles s'étendait le sable. Le Nil avait déposé tout alentour les couches du limon magique qui répandait fertilité et abondance. Là poussaient le gommier rouge, le mûrier, le palmier dattier, le palmiste nain. Au pied de ces arbres, le sol s'était couvert de cultures vivrières et fourragères de toutes sortes, de vignobles, de prairies et de jardins aux puits généreux. Des troupeaux paissaient, tandis que dans le ciel s'ébattaient les colombes parmi d'autres oiseaux. Parfums de fleurs et autres senteurs embaumaient l'air, où les trilles des rossignols répondaient à de multiples gazouillis.

Un tel calme fut vite rompu. En quelques jours seulement, Abou et ses deux îles, Bigeh et Bilaq, ployèrent sous l'invasion des visiteurs. Les maisons s'emplirent d'hôtes, les places furent couvertes de tentes. Surchargées de passants, les rues se firent étouffantes. En même temps, des cercles se formaient autour d'acrobates, de chanteurs, de danseurs ; les marchés foisonnaient de vendeurs, les étals se multipliaient ; les façades s'ornaient de drapeaux et de rameaux d'olivier. Les regards étaient éblouis quand passaient, en groupes, les gardes de Bilaq aux vêtements brodés et aux longues épées.

Des foules d'humbles dévots affluèrent aux temples de Sôtis et du Nil, accomplissant des vœux, portant des offrandes. Leurs psalmodies se mêlaient aux clameurs de buveurs enivrés. L'atmosphère ordinairement austère d'Abou s'emplit d'exultation, de joyeuse griserie.

Vint enfin le jour attendu. Les foules prirent toutes la même direction. Elles confluèrent vers la longue avenue reliant le palais du pharaon à la colline portant le temple du Nil. L'air s'échauffa de tous ces souffles assemblés ; par endroits la terre s'enfonça sous les pieds. Désespérant de se frayer un chemin, beaucoup se dirigèrent vers les barcasses, larguèrent la voile et naviguèrent en demi-cercle autour de la colline du temple. On entonna le chant du Nil vénéré au son de la flûte et de la lyre ; on dansa au rythme des tambourins.

La lance au clair, les soldats formèrent deux haies sur chaque côté de la grande avenue. D'une extrémité à l'autre, à intervalles réguliers, on avait dressé les statues en grandeur réelle des souverains de la VI^{e} dynastie, ancêtres du pharaon. Les mieux placés purent ainsi contempler l'image d'Ouserkarê, de Téti I^er^, Pépi I^er^, Mérenrê I^er^ et Pépi II.

L'espace retentissait de tant de voix qu'on ne pouvait plus en distinguer aucune. On eût cru les vagues d'un océan démonté ; ce n'était qu'une énorme rumeur. Parfois pourtant, des cris plus stridents que les autres perçaient le brouhaha et faisaient entendre des invocations intelligibles : « Louange au dieu Sôtis qui nous promet l'abondance ! », ou alors : « Gloire au Nil, dieu vénéré qui apporte vie et fécondité à notre terre ! » D'autres voix appelaient à boire le vin de Maryout ou celui d'Abou, et invitaient à la joie et l'oubli.

Certains spectateurs s'étaient mis à l'écart pour discuter et échanger leurs impressions. À les voir, on devinait qu'ils étaient de rang honorable et vivaient dans l'aisance. Levant les sourcils d'un air à la fois pensif et perplexe, l'un d'entre eux demanda :

— Combien de pharaons n'ont pas déjà vu une foule aussi dense et vécu d'aussi grande journée ? Ensuite, ils s'en sont allés, tous, comme si leur cœur, leurs yeux ne s'en étaient pas satisfaits !

Un autre répondit :

— Oui ! Ils sont partis régner en un monde plus glorieux que celui-ci. Nous les y suivrons tous. Que sommes-nous donc ici-bas ? Vois l'endroit où je me tiens ! Combien vont m'y succéder à travers les générations et connaître les espoirs et les joies qui sont les nôtres aujourd'hui ? Penseront-ils seulement à nous comme nous venons de penser à eux ?

— Nous sommes trop nombreux pour que chacun puisse se souvenir de nous tous. Ah ! si seulement la mort n'existait pas !

— La vallée suffirait-elle à contenir toutes les générations ? La mort est aussi naturelle que la vie. Et puis, que vaut l'éternité si après avoir eu faim nous sommes repus, après avoir été jeunes nous blanchissons, après avoir connu le plaisir nous nous en dégoûtons ?

— Mais comment vit-on au royaume d'Osiris ?

— Patience ! Tu le verras bien un jour par toi-même !

L'autre reprit, l'air songeur :

— C'est la première fois que le dieu m'aura donné le bonheur de voir le pharaon.

Son compagnon répondit :

— Moi, je l'ai déjà vu à la grande fête du couronnement, il y a quelques mois, ici même.

— Regarde les statues de ses grands ancêtres !

— Oui, tu verras qu'il ressemble beaucoup à son grand-père.

— Oui, ce fut un bien bel homme !

— Certes ! À vrai dire, le jeune pharaon n'a rien à lui envier. Il est sans égal pour la stature ; sa beauté est notoire !

L'un des membres du groupe demanda alors :

— Que nous léguera son règne ? Des obélisques ? Des temples ? Ou le souvenir de campagnes dans le Nord comme dans le Sud ?

— Si je devine juste, la dernière conjecture est la bonne.

— Pourquoi donc ?

— C'est un guerrier endurci !

L'autre secoua la tête d'un air réservé.

— On dit qu'il est de caractère trop impétueux. Sa Majesté serait sujette à de brutales sautes d'humeur. En outre, le pharaon succomberait vite à l'amour. Il est prodigue, il aime le luxe et, quand il veut quelque chose, il devient comme un ouragan !

Un homme du groupe eut un petit sourire et murmura :

— Faut-il s'en étonner ? Trouve-t-on des Égyptiens qui ne soient portés ni sur l'amour, ni sur la dépense, ni sur le luxe ? Alors qu'attendre d'un pharaon ?

— Chut !... Parlons bas ! Tu ne sais sûrement pas tout. N'as-tu pas appris que le jour même de son accession au trône, il est entré en conflit avec les gens de la prêtrise ? Lui voulait des ressources pour faire des palais et des jardins ; eux réclamaient toute la part due aux dieux et aux temples. Les précédents souverains avaient renforcé leur influence et les avaient très généreusement dotés. Le jeune roi lorgne à présent sur leurs richesses d'un œil avide.

— Vraiment ? Il est triste que ce nouveau règne commence par une crise.

— Oui ! Et n'oublions pas que Khnoumhotep, le Premier ministre et prêtre suprême, est un homme intraitable. Il a une volonté de fer. Il faut aussi compter avec le grand prêtre de

Men-Nefer, la cité illustre entrée en déclin depuis l'avènement de la dynastie actuelle.

Le premier parut remué par les nouvelles qu'il venait d'entendre.

— Que les dieux inspirent aux grands de ce monde sagesse, patience, discernement ! soupira-t-il.

Les autres approuvèrent sans réserve et dirent du fond du cœur :

— Ainsi soit-il ! Le ciel t'entende !

Plus loin, un homme dans la foule se tourna vers le Nil et, peu après, poussa son voisin du coude :

— Ami, regarde le fleuve ! À ton avis, à qui est le beau bateau qui vient de Bigeh ? On croirait un lever de soleil !

Son interlocuteur se pencha vers le fleuve et vit une étrange embarcation de taille moyenne et de couleur verte. On eût dit un îlot buissonneux flottant sur les eaux. De loin, on voyait son haut habitacle sans discerner ce qui s'y trouvait. Au mât frémissait une voile de belle dimension. De chaque côté, les rames mues par une centaine de bras battaient le fleuve en cadence. Impressionné, l'homme dit alors :

— Le bateau doit appartenir à un très grand notable de Bigeh !

Un spectateur proche d'eux leur adressa un regard surpris et leur dit :

— Je présume que ces messieurs sont des visiteurs de passage !

Les autres se mirent à rire et l'un d'eux confirma :

— Vous avez raison, honorable monsieur ! Nous venons de Niout et, tous deux, sommes pareils à ces milliers de gens accourus de toutes les provinces pour répondre à l'appel de la fête. Ce bateau si beau appartiendrait-il à l'une de vos personnalités marquantes ?

L'individu sourit avec un air de mystère et pointa vers eux un doigt sentencieux :

— Tenez-vous bien, chers messieurs ! Le grand homme à qui appartient ce bateau est une femme ! Oui, il s'agit d'une très belle courtisane. Les gens d'Abou et de ses deux îles la connaissent parfaitement.

— Et qui est, au juste, cette ravissante créature ?

— Rhodopis… Rhodopis, l’ensorceleuse, celle qui règne sur les âmes, éveille toutes les passions !

L’homme montra du doigt Bigeh et poursuivit :

— Elle habite là-bas dans son superbe palais blanc, destination ordinaire de ses amants et admirateurs. Ils rivalisent pour l’émouvoir et obtenir ses grâces. Si vous avez la chance de l’approcher, puissent les dieux protéger vos cœurs !

Les deux hommes et leurs voisins portèrent de nouveau leurs regards vers l’embarcation. Ils paraissaient vivement intéressés. Peu à peu, le bateau approchait du rivage et les barques s’empressaient de lui laisser la voie libre. Hélas ! À chaque brasse qu’il franchissait, il disparaissait toujours un peu plus derrière la colline où se dressait le temple du Nil. Sa proue puis son habitacle finirent par échapper aux regards du groupe. À son arrivée au débarcadère, on ne voyait plus de lui que le haut du mât et une partie de la voile flottant dans le vent : drapeau de l’amour prêt à couvrir de son ombre les âmes et les cœurs !

Cependant, les gens qui étaient près du port le virent accoster. Quatre Nubiens quittèrent la rive et fendirent les remous pour l’atteindre. Quatre autres les suivaient, portant sur leurs épaules une luxueuse litière, comme seuls les hauts dignitaires ou les princes en possèdent. Une jeune femme d’une rare beauté y prit place. Elle s’adossa gracieusement à un coussin, tout en posant un bras délicat sur un autre. Elle tenait de sa main droite un éventail de plumes d’autruche ; son regard était voilé, rêveur ; il semblait contempler avec une tranquille fierté un horizon invisible et plongeait dans le trouble tous ceux qui le croisaient.

Le petit cortège se mit en route lentement. Tous les yeux se fixaient sur lui. Il parvint jusqu’au premier rang de l’assistance. La femme se pencha légèrement en avant, laissant voir un cou élancé comme celui d’une gazelle. Ses lèvres, auxquelles tous étaient suspendus, prononcèrent quelques mots. Les esclaves firent halte puis devinrent comme des statues de bronze. La femme reprit sa position première et replongea dans sa rêverie. Elle attendait visiblement le passage du pharaon et de sa suite. On ne voyait d’elle que le buste et ceux qui avaient la chance d’être à proximité pouvaient contempler sa chevelure d’un noir profond. Autour d’une tête menue, celle-ci était répartie en tresses mêlées de fils de soie brillante. Descendant jusqu’aux épaules, et agencée comme la coiffure des dieux d’Égypte, elle formait une auréole de nuit faisant rayonner, par contraste, la délicieuse rondeur du visage. Le teint des joues était celui, radieux, de la fleur épanouie. La fine bouche s’entrouvrait, fleur de jasmin au centre d’un bouquet d’œillets sous le soleil. Les yeux de jais, purs, rêveurs, avaient une expression que l’amour devait connaître, comme le créateur connaît sa créature.

Aucun autre visage n’avait été, à ce point, élu par la beauté pour qu’elle en fasse sa demeure. Chacun était envoûté. Les vieillards eux-mêmes sentaient bouger leur cœur lesté par le temps. On voyait, de toutes parts, les hommes lancer à la belle des regards brûlants à faire fondre le roc. Quant aux femmes, leurs yeux étincelaient de fureur et de haine. Des murmures parcouraient l’assistance et de bouche en bouche s’enchaînaient les commentaires :

— Quelle femme envoûtante !

— Rhodopis ! On l’appelle « la déesse de l’île ».

— C’est une beauté ravageuse ; nul cœur ne lui résiste.

— Malheur à celui qui la voit !

— Tu as raison. À peine l’ai-je vue que mon âme s’est mise à bouillonner pour ensuite s’effondrer sur elle-même. J’ai éprouvé comme une révolte infernale. Le monde m’est devenu étranger. Je me suis enfoncé dans l’impuissance, l’humiliation, la damnation.

— Voilà qui est bien triste. Pour ce qui est de moi, elle incarne le vrai bonheur ; elle inspire la dévotion véritable.

— Mais c’est un fléau vivant !

— Nous sommes trop faibles pour résister à une beauté pareille.

— Que le ciel ait pitié des amoureux !

— Tu ne sais donc pas que pour l’approcher il faut appartenir à l’élite du royaume ?

— Vraiment ?

— L’aimer est comme un rite pour les dignitaires, un devoir national.

— C’est un grand architecte du nom de Hani qui a construit son palais blanc.

— Ouni, le gouverneur de Bigeh, l’a meublé de merveilles rapportées de Men-Nefer et de Niout.

— Voilà qui est parfait !

— Quant aux statues et aux reliefs, c’est le fameux Hanfar qui s’en est occupé en personne.

— Oui ! Et Tahou, le chef de la garde du pharaon, lui a offert une collection d’objets rares.

— Tous ces gens-là rivalisent d’amour, mais qui sera l’heureux élu ?

— Demande plutôt qui peut désormais être heureux dans cette ville !

— Je ne pense pas que cette femme puisse un jour aimer.

— Qu’en sais-tu ? Elle pourrait bien s’amouracher d’un esclave ou d’une bête.

— Mais non ! Sa beauté est en soi une force, et la force a-t-elle besoin d’amour ?

— Tu as vu son regard ? Il est sublime, mais sans aucune émotion. C’est celui de quelqu’un qui n’a pas goûté à l’amour.

Une femme écoutait attentivement. Elle ne put s’empêcher de dire sur un ton méprisant :

— Ce n’est qu’une danseuse ! Elle a toujours baigné dans la débauche et le vice. Toute petite, elle s’est préparée à céder à toutes les tentations, à se permettre toutes les licences. L’art où elle excelle est celui du maquillage. C’est ainsi qu’elle a pu acquérir cette apparence faussement captivante, mensongère !

L’un des admirateurs de la belle s’insurgea :

— Fasse le ciel que ce ne soit pas vrai, madame ! Pour moi, je crois tout le contraire. De plus, son charme n’est pas la seule richesse que les dieux lui ont donnée. Thot n’a pas été avare ; il l’a pourvue de sagesse et de profondeur d’esprit.

— Chansons que tout cela ! Où est sa sagesse ? Où est sa clairvoyance, quand elle passe sa vie à affoler les hommes ?

— Mais tous les soirs, son palais reçoit les plus prestigieux des politiciens, des penseurs, des artistes. Il est normal de la supposer sagace, érudite. On vante d’ailleurs sa perspicacité politique comme son goût pour l’art.

Quelqu'un demanda :

— Quel âge a-t-elle ?

— On dit qu'elle a trente ans.

— Ce n'est pas possible ! Elle ne peut en avoir plus de vingt-cinq.

— Peu importe son âge. Une beauté pareille s'est juré de défier le temps.

L'autre reprit, visiblement curieux :

— D'où vient-elle ? Quelles sont ses origines ?

— Les dieux seuls le savent. On a envie de croire qu'elle a habité ce palais blanc, à Bigeh, de toute éternité.

Soudain, une femme étrange fendit les rangs de spectateurs. Son dos était courbé comme un arc. Elle s'appuyait sur une lourde canne. Ses cheveux blancs étaient ébouriffés. Sa bouche laissait apercevoir de longues canines jaunes. Son nez était aussi crochu que son dos était voûté. Sous d'épais sourcils blancs, ses yeux jetaient une lueur inquiétante. Elle portait un ample et long sarrau retenu à la taille par une ceinture de toile. À sa vue, les gens s'écrièrent :

— Dham ! C'est Dham, la sorcière.

Elle les ignora et, de ses pieds osseux, poursuivit sa route. Elle prétendait voir l'invisible et dévoiler le futur. Elle exerçait ses singuliers pouvoirs en échange de pièces d'argent. Autour d'elle, l'ironie le disputait à la crainte. Sur sa route, elle croisa un adolescent à qui elle proposa de dire l'avenir. Il ne dit pas non. En fait, il avait bu et ses jambes le portaient à peine. Il lui jeta une pièce d'argent en la regardant d'un œil vague. Elle lui demanda d'une voix rauque :

— Quel âge as-tu ?

L'autre, sans bien savoir ce qu'il disait, lui répondit :

— Douze gobelets !

Les rires fusèrent ; la femme fut prise de rage et lui lança la pièce qu'il lui avait donnée. Elle reprit sa marche obstinée. Un jeune homme moqueur lui barra la route en lui demandant d'un ton effronté :

— Femme ! Qu'est-ce que l'avenir me prépare ?

Furieuse, elle le fixa longuement et dit :

— Sois heureux ! Ta femme va te tromper pour la troisième fois.

Les gens rirent et applaudirent. Pris à son propre piège, le jeune homme s'enfuit, honteux. La sorcière poursuivit sa route et parvint non loin de la courtisane, dont elle voulait mettre la générosité à l'épreuve. Elle s'arrêta devant la litière et, avec un sourire repoussant, cria :

— Eh ! toi, la dame comblée par la providence, vais-je lire ton destin ?

La belle ne semblait pas entendre. La vieille lui cria encore :

— Maîtresse !

Rhodopis prit conscience avec stupeur de sa présence. Effarouchée, elle détourna vivement la tête, mais la vieille femme insista :

— Crois-moi, personne ici n'a besoin de moi, aujourd'hui, autant que toi !

Un des esclaves vint s'interposer. Si minime qu'il fût, l'incident aurait pu éveiller la curiosité, mais à ce moment précis, on entendit une sonnerie de trompe, forte à percer le ciel. Aussitôt, les gardes alignés de part et d'autre du chemin embouchèrent leurs propres trompes, qu'ils firent, à leur tour, retentir longuement et sans s'interrompre.

Les gens comprirent que le cortège s'était ébranlé et que, bientôt, le pharaon allait quitter son palais pour le temple du Nil.

Tout fut oublié. Chacun s'immobilisa et allongea le cou en direction de l'avenue, tous les sens en éveil. De longues minutes s'écoulèrent et on vit l'avant-garde de l'armée passer en rangs réguliers au rythme d'une musique guerrière.

En tête, la garnison de Bilaq était représentée par les détachements de ses différentes composantes. Son étendard était surmonté de la figure d'un faucon. Les acclamations et les vivats éclataient de toutes parts. Emboîtant le pas à ce premier groupe de soldats et suivant la cadence de sa fanfare, venaient alors les fantassins avec lances et boucliers. Leur drapeau s'ornait de l'image du dieu Horus. Rigoureusement parallèles, leurs rangs et leurs lances formaient, pour le spectateur, des figures géométriques parfaites.

Suivait ensuite la grande troupe des archers portant leurs armes. Ils avaient pour emblème une crosse pharaonique. Leur passage dura longtemps.

Puis ce fut comme un roulement de tonnerre accompagné de cliquetis et de hennissements. On put alors apercevoir les chars, réunis par groupes de dix dans un superbe alignement qu'on eût cru dessiné par un artiste. Ils étaient tirés par deux chevaux vigoureux portant chacun un cavalier, dont l'un, le guide, tenait une épée et un javelot, tandis que l'autre, cuirassé, portait l'arc et le carquois. À leur vue, les spectateurs se rappelèrent les campagnes de Nubie et du Sinaï. Ils imaginaient les chars se répandre dans les plaines et les vallées, pourchassant comme des faucons de combat un ennemi dispersé, terrifié, cerné par la mort. L'enthousiasme s'enflammait, les acclamations faisaient vibrer l'air.

Enfin apparut le cortège majestueux que précédait un grand char d'apparat, celui du pharaon lui-même. À sa suite venaient, par groupes de cinq et en demi-cercles, les chars des princes, des vizirs, des grands prêtres, des fameux trente juges et des nomarques. La garde royale, qui fermait la marche, était conduite par son chef, Tahou.

Le pharaon se tenait très droit sur son char. De mine imposante, il ressemblait à une statue de granit. Jamais il ne se penchait d'un côté ou de l'autre. Son œil était fixé sur un horizon lointain. Il ne prêtait aucune attention à la foule ni aux acclamations montant vers lui du fond des cœurs. Sur sa tête était posée la double couronne d'Égypte. Il tenait d'une main le *flagellum* royal et de l'autre, le sceptre *heqa*. Sur son habit de cérémonie avait été posée une peau de panthère en l'honneur de cette fête religieuse.

Les cœurs étaient exaltés, heureux. La clameur grandissait au point d'effrayer les oiseaux passant dans le ciel. L'enthousiasme gagna Rhodopis et quelque chose en elle tressaillit. Son visage rayonna d'une lumière encore plus éclatante. Elle battit des mains, de ses divines petites mains.

C'est alors qu'une voix se détacha de la clameur générale et cria, haletante :

— Vive Son Éminence Khnoumhotep !

Quelques dizaines d'autres lui firent écho. Ces vivats suscitèrent de la gêne, et même de l'agitation. Les gens se mirent à chercher des yeux le téméraire perturbateur qui avait acclamé le nom du grand vizir en présence du jeune pharaon et ceux qui avaient participé à cet étrange défi.

L'incident ne sembla pas avoir de suite. Nul dans l'entourage royal ne parut s'en émouvoir et le cortège suivit sa route jusqu'à la colline du temple. Là, tous les chars s'arrêtèrent. Deux princes s'approchèrent du souverain, portant un tapis de plumes d'autruche recouvert d'un tissu de fils d'or. Le pharaon y posa le pied. Les trompes résonnèrent. L'armée rendit les honneurs et la fanfare lança les premières notes du Nil vénéré.

Le pharaon monta les marches du tertre, avec un calme souverain. Le suivaient les plus hauts dignitaires du royaume : princes, ministres et nomarques.

Près de l'entrée du grand temple, les prêtres l'attendaient, prosternés, et lorsque Sofkhatep, le grand chambellan, annonça l'arrivée du roi, le prêtre chargé du sanctuaire se leva et s'inclina, portant les mains à ses yeux en signe de déférence. Il dit à voix basse :

— Le serviteur du Nil, notre dieu vénéré, est honoré de présenter son humble salut et l'assurance de son dévouement à notre Seigneur, fils de Rê, maître des deux Terres comme des deux Orients.

Le pharaon lui tendit la crosse recourbée. Le prêtre y porta les lèvres en signe de vénération profonde. Les autres prêtres se levèrent et firent une haie d'honneur pour le passage du souverain.

Il se dirigea avec sa suite vers l'autel du sacrifice entouré de hautes colonnes. Il fit le tour de l'autel tandis que les prêtres répandaient l'encens. Sa fumée imprégna toute l'atmosphère du temple, et ceux qui étaient inclinés dans l'humilité et la vénération en remplissaient leur poitrine.

Un appariteur montra le taureau à immoler, que l'on conduisit vers l'autel en offrande propitiatoire. Alors le pharaon récita la formule traditionnelle :

— Me voici, livré à toi, ô Sainte Divinité. Après m'être purifié, j'ai présenté mon offrande pour m'approcher de toi. Accorde ta grâce à la terre de cette pieuse vallée et à son peuple paisible.

Les prêtres reprirent la même prière, d'une voix forte qui fit vibrer l'assistance. Ils débordaient de foi et de piété. Leurs visages et leurs mains ouvertes se tournaient vers le ciel. Tous les fidèles rassemblés dirent à leur tour la prière et leur voix porta bien au-delà des murailles du temple. Dès lors, chacun à l'extérieur répéta la même psalmodie, celle du Nil vénéré, et bientôt plus personne ne fut en reste.

Puis le pharaon, accompagné du principal officiant et suivi des grands du royaume, atteignit un péristyle entourant trois cours d'égale dimension. On se rangea autour du roi et du prêtre et on psalmodia le cantique du Nil d'une voix que l'émotion faisait palpiter au rythme des cœurs. L'écho la prolongeait dans l'imposante obscurité des autres salles. Le prêtre monta les marches conduisant vers d'autres colonnes, celles dites de l'éternité. Il s'approcha de l'entrée du saint des saints. Il saisit la clé sacrée, ouvrit la large porte et se rangea vers le côté, à l'extérieur. Il s'inclina puis se prosterna, plongé dans ses prières.

Le pharaon, qui le suivait, entra dans le naos. Là se trouvait la statue du Nil sur son vaisseau divin. Il ferma la porte. C'était une vaste salle, haute de plafond, très sombre, impressionnante. La cloison dissimulait les statues sacrées et tout près étaient allumés des candélabres aux dorures luisantes. Le mystère du lieu saisit le grand roi. Il fut pris de vertiges et marcha humblement vers le saint voile. Il l'écarta. Alors lui, qui jamais ne s'inclinait, se pencha et plia le genou droit. Il baisa le pied de la statue.

Certes, il restait majestueux, mais de sa physionomie s'était effacée toute trace d'orgueil et de gloire terrestre. Son visage n'avait plus d'autre éclat que celui, ténu, de la dévotion. Il fit une longue prière. Tout à l'adoration, il oublia sa gloire ancestrale et sa grandeur en ce bas monde. Quand il eut fini, il baisa de nouveau le pied sacré. Il se leva, tira le saint voile et s'éloigna vers la porte, la face toujours tournée vers le dieu. Dès qu'il respira l'air libre, il referma la porte.

Dans le péristyle, tous prièrent pour le pharaon et marchèrent à sa suite en direction de l'autel, puis sortirent du temple et montèrent jusqu'à la falaise surplombant le Nil. Les gens rassemblés sur les ponts des bateaux virent le groupe et l'air résonna de leurs acclamations. Ils agitaient des drapeaux et des rameaux. Ce fut le moment pour le grand prêtre du temple de prononcer le discours rituel. Il déroula devant lui un long papyrus et déclama d'une voie puissante :

— Salut à toi, ô Nil, dont la crue se répand dans la vallée, gage de vie et de bonheur ! Pendant de longs mois tu es resté caché dans ta demeure lointaine, mais, prêtant l'oreille aux supplications de tes fidèles, tu montres ta bonté et ta compassion pour eux. Tu quittes les ténèbres pour la lumière. Tu afflues vers la vallée. Tu ressuscites la terre, et les plantes dansent de joie. Le désert s'efface sous un tapis de verdure. Les jardins se couvrent de fleurs, les champs donnent leurs fruits. Les oiseaux chantent et les cœurs s'emplissent d'ivresse. Celui qui était nu est vêtu ; celui qui avait faim est rassasié ; toute soif est étanchée ; les esseulés trouvent la chair de leur chair, l'âme de leur âme ; la terre d'Égypte se vêt d'allégresse et de splendeur. Sois exalté, gloire à toi !... Sois exalté, gloire à toi !

Au son de la lyre, du flageolet, du fifre, au rythme des tambourins, les prêtres psalmodièrent l'hymne du Nil aux accents nostalgiques.

Tandis que les notes se perdaient dans l'espace, le prince Nay s'approcha du pharaon et lui remit un rouleau de papyrus scellé et contenant les invocations au Nil. Le monarque le prit, le porta à son front puis le laissa s'envoler. L'objet se posa sur les eaux du Nil et ses remous l'emportèrent vers le nord.

Le pharaon revint sur ses pas et monta sur son char. Le cortège prestigieux partit comme il était venu, dégageant la même majesté. De la foule innombrable des loyaux sujets, des acclamations jaillirent. La ferveur était à son comble. La joie tournait à l'ivresse.

Chapitre 2

LA SANDALE

Le cortège royal retourna vers les quartiers du pharaon. Le souverain semblait conserver le même calme. Mais à peine eut-on pris congé de lui que son beau visage s'altéra sous l'effet d'une colère sauvage longtemps contenue. Les suivantes qui retiraient son vêtement d'apparat furent effrayées : les tendons de son cou se gonflaient, tous les muscles de son corps étaient crispés. Cet homme de tempérament très vif avait des colères brutales que seuls pouvaient apaiser les actes de violence contre ceux qui en étaient la cause. À ses oreilles résonnait encore l'acclamation insensée. Pour lui, c'était comme un signal annonçant qu'une volonté s'employait à contrarier la sienne. La colère montait toujours davantage, cherchant où se poser.

Or, il lui restait une heure entière avant de recevoir les hauts personnages de l'État, venus des provinces les plus lointaines pour la fête du Nil. Il ne pouvait patienter. Comme un ouragan, il se précipita vers les appartements de la reine. Il en ouvrit brutalement la porte.

La reine Nitocris était assise parmi ses dames de compagnie. Ses yeux limpides n'exprimaient que calme et sérénité. Quand les autres femmes virent le roi et mesurèrent sa fureur, elles furent saisies d'effroi. Elles s'inclinèrent et s'effacèrent en toute hâte.

La reine resta un moment assise, fixant son époux d'un œil tranquille, puis elle se dressa fièrement de toute sa taille, s'approcha de lui et, se haussant sur la pointe des pieds, lui baisa l'épaule. Elle dit :

— Mon Seigneur est en colère ?

Il avait un besoin impérieux de trouver quelqu'un à qui parler du feu l'ayant embrasé. La question le soulagea. Il répondit avec vivacité :

— Comme tu peux le voir, Nitocris !

La reine, qui connaissait bien son mari, savait pertinemment qu'elle avait pour premier devoir de calmer la colère royale. Elle dit en souriant sereinement :

— La clémence est la vertu des rois.

Le pharaon haussa ses larges épaules avec dédain.

— Tu me conseillerais la clémence, ô Reine ? Ce n'est pourtant que le déguisement de la faiblesse.

Visiblement peinée, elle répliqua :

— Mon Maître ! Pourquoi détester les vertus ?

— Suis-je vraiment pharaon ? Ma jeunesse et ma force ne m'appartiendraient-elles plus ? Que me sert-il de vouloir si je ne peux avoir ce que je veux ? Puis-je encore contempler les terres du royaume si un sujet peut me tenir tête et me dire : « Cela n'est pas pour toi ! » ?

Elle posa la main sur son bras et tenta de le faire asseoir auprès d'elle sur un lit d'apparat. Mais il se dégagea et se mit à arpenter lentement la pièce.

Nitocris dit sur un ton de profond regret :

— Ne vois pas les choses de cette manière et rappelle-toi toujours que les prêtres sont tes sujets les plus loyaux. Les terres qui dépendent à présent des temples furent données par nos ancêtres. Elles sont donc leur bien en toute justice. Toi, mon Maître, tu veux les leur reprendre. Il est naturel qu'ils s'inquiètent.

Le jeune roi répondit d'un ton âpre :

— Je veux bâtir des palais et des tombeaux. Je veux une vie heureuse, pleinement heureuse. Le seul obstacle devant moi est que la moitié du royaume appartient à la prêtrise. Est-il normal que je sois malheureux comme un pauvre hère, moi, le pharaon ? Trêve de sagesse dérisoire ! Sais-tu seulement ce qui est arrivé aujourd'hui, au moment où passait notre cortège ? Certains partisans des prêtres ont acclamé le nom de Khnoumhotep ! Tu vois où nous en sommes, ô Reine. Le pharaon est défié en sa propre présence !

La reine fut saisie de stupeur. Son visage d'ordinaire si paisible pâlit. Elle eut un murmure inintelligible. Le roi lui demanda sur un ton ironique et amer :

— Que t'arrive-t-il, ô Reine ?

Sans doute fut-elle contrariée, vexée par ces mots, et si le roi n'avait pas été dans cet état de rage, elle n'aurait pas tenté de dissimuler sa propre colère, mais, avec une volonté rare, elle se domina et dit calmement :

— Laissons cela pour plus tard. Tu es sur le point d'accueillir les grands de ton royaume, avec à leur tête Khnoumhotep. Il te faut les recevoir selon toutes les règles.

Le pharaon lui adressa un regard ambigu et lui dit avec une tranquillité inquiétante :

— Je sais ce que je veux et ce que je dois faire.

À l'heure fixée, le souverain reçut les principales personnalités du royaume dans la vaste salle d'audiences. Il écouta les allocutions des prêtres et les comptes rendus des gouverneurs de nomes. Beaucoup chuchotèrent : « Le roi semble mécontent ! » Lorsque l'assemblée se retira de la salle, le pharaon retint auprès de lui son Premier ministre pour un entretien en tête à tête, entretien qui fut d'une durée inaccoutumée.

À l'extérieur, tous s'interrogeaient avec inquiétude mais sans oser l'avouer. Puis le grand vizir apparut et chacun tenta de lire sur ses traits un quelconque indice. Cependant, son visage resta impassible et ne laissa absolument rien deviner.

Le monarque vint alors demander à ses deux plus proches conseillers, Sofkhatep, le grand chambellan, et Tahou, le chef de la garde, de l'attendre là où ils avaient l'habitude de s'entretenir en privé et de se détendre, près de la grande pièce d'eau du parc. Sur ce, il partit arpenter les allées sinuant entre les arbustes. Son visage brun exprimait la satisfaction, comme si la colère l'appelant peu auparavant à la violence avait été assouvie. Il avançait d'un pas rêveur, savourant les senteurs délicieuses que répandaient devant lui, comme en signe d'hommage, les arbres. Son regard allait de fleur en fleur, de fruit en fruit. Il finit par prendre le chemin de la splendide pièce d'eau.

Ses deux hommes de confiance l'attendaient, Sofkhatep, avec son corps élancé et ses cheveux blancs, Tahou, robuste, musculeux, comme peut l'être un homme habitué à enfourcher les chevaux et à conduire les chars. Tous deux s'appliquèrent à sonder la physionomie du roi, pour deviner son sentiment profond ainsi que ses choix politiques concernant le corps religieux. L'un et l'autre avaient entendu les acclamations provocantes qui avaient été interprétées dans tous les milieux comme un défi à l'autorité du pharaon. Ils savaient que cela ne pouvait que l'affecter gravement. Ayant constaté que, par la suite, il avait eu ce long entretien avec le grand vizir dès la fin des cérémonies protocolaires, ils attendaient, le cœur battant. Sofkhatep redoutait les conséquences d'une colère royale. En effet, il recommandait d'ordinaire au pharaon le sang-froid, la retenue, la patience et, pour ce qui était de la question foncière, la plus grande modération dans son traitement. Tahou, quant à lui, espérait que le mécontentement du pharaon amènerait celui-ci à se ranger à son avis, qui était d'ordonner la confiscation des biens dépendant des temples et d'adresser ainsi aux prêtres un avertissement sans équivoque.

Les deux hommes dévoués à leur souverain observaient son visage, partagés entre espoir et vive inquiétude. Le pharaon sut contenir ses émotions et garda une expression aussi insondable que celle du sphinx. Il savait fort bien quelles pensées les agitaient et, comme s'il voulait prolonger leur anxiété, il s'assit tranquillement sur un haut coussin et les invita à prendre des sièges à leur tour. Aussitôt, son visage devint soucieux et tendu. Il leur dit :

— J'ai aujourd'hui des raisons de souffrir et d'être en colère.

Les deux hommes comprirent ce qu'il voulait dire. À leurs oreilles résonnèrent de nouveau les acclamations insolentes. Sofkhatep leva la main comme pour montrer combien il partageait les sentiments de son maître et dit d'une voix tremblante :

— Puisses-tu, Seigneur, être à l'abri de toute peine et de toute colère !

Tahou dit avec force :

— Il n’est pas permis que notre Maître souffre alors que nous avons dans ce royaume une armée invincible et des hommes prêts à mourir pour lui. Les prêtres, malgré leur science et leur expérience, dévient du droit chemin et s’enferment dans leur suffisance. Ils s’exposent par là à des périls dont ils n’ont pas idée.

Le roi baissa la tête, regardant le sol, et dit :

— Je me demande si aucun de mes ancêtres pendant tout son règne n’a entendu une acclamation aussi offensante que celle dont j’ai eu à souffrir aujourd’hui, alors que je n’occupe le trône que depuis quelques mois.

Les yeux de Tahou lancèrent une étincelle redoutable et il dit avec conviction :

— La force, notre Maître, la force ! Tous tes saints ancêtres ont été des hommes de force. Ils obtenaient ce qu’ils voulaient avec une détermination inébranlable. Ils savaient trancher. Imite-les, notre Maître ! N’hésite pas ! Résiste aux appels de la mansuétude ! Frappe, s’il le faut, avec une dureté impitoyable ! Confonds les puissants et éteins en eux tout espoir.

Ces propos déplurent au vieux sage Sofkhatep. Leur fougue lui fit peur. Il dit :

— Notre Maître, les prêtres imprègnent notre pays comme le sang notre corps. Il y a parmi eux des administrateurs, des juges, des scribes, des enseignants. Leur pouvoir sur les cœurs et les esprits est béni des dieux depuis la nuit des temps. Nous n’avons de force militaire sérieuse que la garde royale et la garnison de Bilaq. Un choc frontal aurait des suites désastreuses.

Tahou, qui, lui, ne croyait qu’à la force, dit :

— Alors que nous reste-t-il à faire, sage conseiller ? N’avoir d’autre guide que la patience jusqu’à ce que notre ennemi nous tienne à sa merci et n’ait pour nous que mépris ?

— Les prêtres ne sont pas les ennemis du pharaon. Puissent les dieux interdire que quiconque, dans notre peuple, soit son ennemi ! Les prêtres sont des gens dévoués, dignes de confiance. Notre seul grief envers eux est que leurs privilèges sont devenus excessifs. Je n’ai, je le jure, jamais désespéré de trouver là une solution appropriée qui satisfasse les aspirations de notre Souverain tout en garantissant les droits des prêtres.

Le roi les écoutait calmement. Sur sa bouche vigoureuse se dessinait un sourire dont le sens restait indéchiffrable. Lorsque Sofkhatep eut fini de parler, il les fixa d'un regard amusé et dit posément :

— Ayez l'âme en paix, loyaux conseillers, sachez que j'ai déjà lancé ma flèche !

Les deux hommes furent pris de court. Ils regardèrent le souverain avec des sentiments où se mêlaient la sympathie, la crainte, l'espoir. Ce dernier prédominait chez Tahou, tandis que Sofkhatep, les traits crispés, se mordait les lèvres et attendait en silence la parole décisive du roi. Celui-ci raconta d'un ton satisfait et vengeur :

— Vous savez que j'ai retenu Khnoumhotep lorsque tout le monde s'en allait. Quand nous fûmes seuls dans la salle, j'ai pris le premier la parole et je lui ai dit que l'acclamation de son nom en ma présence était un acte d'ignoble traîtrise. Je lui ai précisé que je ne manquais pas de partisans prêts à m'acclamer au sein de mon peuple loyal et digne. Je l'ai vu s'agiter et changer de couleur. Il a penché sa longue tête sur son étroite poitrine et a ouvert la bouche pour parler. Il voulait sans doute me présenter quelques excuses avec sa solennité habituelle.

Le visage du roi s'assombrit. Après un instant de silence, il poursuivit avec vivacité :

— Je ne l'ai pas laissé s'excuser. Je lui ai coupé la parole d'un geste de la main et lui ai dit ouvertement et fermement ce que je pensais. Je lui ai bien signifié qu'il serait insensé d'imaginer qu'une telle acclamation pût me faire revenir sur une décision déjà arrêtée. Je lui ai fait connaître mon intention irrévocable de rattacher les biens fonciers des temples aux terres de la Couronne. Je lui ai dit que dorénavant les sanctuaires ne disposeraient plus que des terres et autres dotations strictement nécessaires à leurs besoins.

Les deux conseillers retenaient leur souffle en écoutant la parole royale. Sofkhatep avait une mine de plus en plus déconfite, le visage défait. Son amertume et sa déception étaient visibles. Quant à Tahou, il exultait, comme s'il avait entendu une merveilleuse musique composée à sa gloire. Le roi reprit :

— Bien sûr, ma décision a confondu Khnoumhotep, l'a désarçonné. Il a paru angoissé et il m'a imploré en disant : « Les biens des temples appartiennent aux dieux. Les richesses qu'ils procurent profitent le plus souvent au peuple, surtout aux pauvres. Ils servent à l'enseignement et à l'édification morale de vos sujets. » Il a voulu poursuivre sur sa lancée, mais je l'ai arrêté d'un geste et lui ai rappelé que ma volonté s'était exprimée et qu'il lui revenait d'en assurer l'exécution immédiate. Je lui ai signifié que l'entretien était fini.

Tahou ne put s'empêcher de crier sa joie :

— Que les dieux te bénissent, notre Maître !

Le roi eut un sourire satisfait et il porta son regard vers Sofkhatep rongé par la déception. Il fut pris de compassion pour lui et dit :

— Tu es un homme d'un grand dévouement, ô Sofkhatep, et un conseiller sagace. Il ne faut pas t'attrister si ton avis n'a pas été suivi.

L'homme répondit :

— Je ne suis pas de ces gens imbus d'eux-mêmes, ô notre Maître, qui deviennent fous de rage quand leurs conseils ne sont pas pris en compte, non qu'ils s'inquiètent des suites, mais par souci de leur fierté. Parfois, leur amour-propre est tel qu'ils en viennent à souhaiter les malheurs qu'ils avaient annoncés pour en tirer gloire. Que les dieux me préservent de ce mal qu'est l'amour-propre ! Rien d'autre ne me porte à donner des avis que mon dévouement. Je n'ai aucun chagrin quand ils ne sont pas suivis, sinon que je doute alors de la sûreté de mon intuition. Je ne demande qu'une seule chose au ciel : que mes prévisions soient démenties et qu'ainsi mon cœur soit apaisé !

Le pharaon semblait vouloir le rassurer et dit :

— J'ai obtenu ce que je voulais et nul ne me portera atteinte. L'Égypte vénère son pharaon et ne veut voir personne prendre sa place !

Les deux hommes s'en remirent à leur roi en toute loyauté. Sofkhatep était cependant troublé. Il tentait vainement de minimiser dans son esprit la gravité de ce qu'avait décrété le souverain. Avec désolation, il imaginait l'accueil que les prêtres feraient à cette mesure radicale alors qu'ils étaient rassemblés à Abou et qu'ils pouvaient à loisir échanger leurs vues, exprimer leur réprobation pour ensuite regagner leurs provinces avec, à la bouche, des mots de ressentiment et d'affliction. Il connaissait fort bien les prêtres et leur influence sur les cœurs et les esprits. Il se garda toutefois de laisser deviner son opinion. Il voyait le roi sourire largement et montrer sa joie. Il évita de troubler sa sérénité du moment. Il s'ingénia à détendre son visage et à dessiner sur ses lèvres un sourire de satisfaction.

Le roi dit d'un ton joyeux :

— Je n'ai pas ressenti à ce point l'ivresse du triomphe depuis le jour où j'ai vaincu les tribus des Massât, en Nubie du Sud, du vivant de mon père. Levons nos coupes à ce nouveau succès !

Aussitôt apparurent des servantes portant des cratères d'or, emplis de vin de Maryout, et des coupes du même métal. Elles versèrent le breuvage et présentèrent les coupes bien remplies au prince et à ses deux confidents. Ils burent avec une joie apparemment sans mélange et à plusieurs reprises. L'euphorie les gagnait. Sofkhatep commença à chasser de son esprit les pensées inquiètes, se bornant à savourer le nectar qu'on lui offrait, partageant ainsi le bonheur du souverain et du chef de la garde.

Ils étaient assis en silence, échangeant des regards pleins d'une sereine amitié. À leurs pieds s'étendait le lac dont l'eau semblait en extase sous les rayons d'un soleil déclinant. Autour d'eux, les branches dansaient au rythme des chants d'oiseaux. Entre les feuilles, des fleurs surgissaient, comme le font parfois dans l'âme certains souvenirs enfouis et chargés de bonheur. Ils s'abandonnèrent assez longtemps à une bienfaisante torpeur quand, brusquement, leur attention fut attirée par un événement étrange qui les arracha à leur rêverie. Voilà que, du haut du ciel, un objet tomba sur les genoux du pharaon qui bondit alors sur ses pieds. Ses compagnons l'imitèrent. La chose rebondit juste devant le souverain. C'était une sandale d'or. Ils levèrent les yeux avec étonnement et aperçurent un vautour gigantesque qui planait dans le ciel du jardin, au-dessus de leurs têtes, avec un redoutable bruissement d'ailes et qui leur jetait des regards flamboyants de ses yeux vifs. Il battit soudain les airs d'une aile furieuse et disparut vite à l'horizon.

Les trois hommes regardèrent la sandale. Le roi la prit et la contempla. Il souriait, mais son regard exprimait l'étonnement. Les deux conseillers, intrigués, examinèrent aussi l'objet et échangèrent des regards stupéfaits et incrédules. Le roi poursuivit sa contemplation puis murmura :

— Cette sandale est celle d'une femme. C'est évident ! Comme elle est jolie ! C'est un objet d'art.

Tahou s'interrogea à voix haute en dévorant la sandale des yeux :

— Le vautour l'aurait-il volée ?

Le roi sourit :

— De tous les arbres de mon jardin, dit-il, jamais un fruit aussi délicieux n'est tombé !

Sofkhatep dit alors :

— On raconte, dans le peuple, que les vautours s'éprennent des belles. Ils subtilisent les parures des jeunes filles qui leur plaisent et les emportent au sommet des montagnes. On peut aussi bien imaginer que cet oiseau était amoureux et qu'il s'est rendu à Men-Nefer faire l'emplette de cette sandale pour sa belle !... La chance lui a manqué et l'objet s'est échappé de sa serre pour tomber devant notre Maître.

Le roi entra de nouveau en contemplation. Ravi et ému, il dit :

— À votre avis, comment s'en est-il saisi ? Je crains qu'il ne l'ait enlevé à une habitante du ciel.

Sofkhatep répondit gravement :

— Ce peut être également une habitante de la terre, ô Seigneur. Elle aurait enlevé sa sandale avec ses vêtements au bord d'un lac pour s'y baigner nue. Le rapace est alors arrivé et s'en est emparé.

— Et il l'a jetée sur mes genoux. Comme c'est étrange ! C'est comme s'il connaissait ma faiblesse pour la beauté féminine.

Sofkhatep sourit d'un air entendu et dit :

— Que les dieux te comblent de tous les bonheurs, notre Maître !

L'œil du souverain se fit rêveur. Un sourire se dessina sur ses lèvres. Son front se détendit. Son teint devint plus vif. Il regardait la sandale sans pouvoir en détacher les yeux et se demandait : « Qui est la belle qui l'a portée ? Quelle apparence a-t-elle ? Est-elle aussi belle que sa sandale ? Faut-il qu'elle ignore que sa sandale est tombée sur les genoux du roi ? Que me veut là le destin ? »

Son regard surprit alors une figure gravée à l'intérieur de la sandale, sur la semelle. Il dit en la montrant :

— Quel dessin réussi ! C'est un gracieux cavalier qui offre son cœur posé sur sa main.

Cette phrase suscita chez les deux conseillers un intérêt tout particulier. Leurs yeux s'allumèrent. Ils regardaient la sandale avec une grande attention et Sofkhatep dit :

— Notre Maître voudrait-il bien soustraire quelques instants cette sandale à sa contemplation ?

Le pharaon comprit et la lui passa ; le grand chambellan l'examina ; Tahou fit de même. Puis Sofkhatep rendit l'objet au roi en disant :

— Je ne me suis pas trompé, ô Seigneur… C'est la sandale de Rhodopis, la fameuse courtisane de Bigeh !

Le roi parut encore plus songeur.

— Rhodopis ? Quel joli nom ! Comment imaginer la personne qui le porte ?

L'inquiétude s'empara de Tahou. Il cligna des yeux et dit :

— C'est une danseuse, notre Maître. Tous les gens du Sud la connaissent.

Le pharaon sourit et dit :

— Ne sommes-nous pas du Sud ? En vérité, le roi perce du regard tous les voiles cachant l'horizon, mais il ne voit pas ce qui est sous son ombre.

Tahou était de plus en plus inquiet. Il blêmit et finit par dire :

— Cette femme, notre Maître, tous les hommes de Bigeh et de Bilaq viennent frapper à sa porte !

Sofkhatep savait pertinemment ce qui préoccupait son compagnon et quelles craintes il pouvait éprouver. Il dit avec un sourire inhabituel chez lui car chargé de malice :

— En tout cas, il s'agit bien d'une femme, Seigneur, et les dieux l'ont façonnée comme pour prouver qu'ils savaient faire des merveilles.

Le roi regarda, l'un après l'autre, ses interlocuteurs et dit, toujours souriant :

— Par le dieu Sôtis, je jure que de tous les gens du Sud vous êtes les mieux informés à son sujet !

Sofkhatep dit tranquillement :

— Sa grande salle d'apparat est le rendez-vous des penseurs, des hommes politiques, des artistes…

Le roi lui demanda :

— C'est un fait que la beauté est une force magique qui, chaque jour, nous révèle de nouveaux mystères. Est-elle la plus belle femme que tu aies vue ?

Sofkhatep répondit avec assurance :

— Elle est la beauté incarnée. On ne résiste pas à sa séduction. Les passions qu'elle éveille sont sans remède. Houf, le philosophe, un de ses plus proches amis, a bien eu raison de dire : « Ce qui peut arriver de plus grave dans la vie d'un homme est de poser les yeux sur le visage de Rhodopis ! »

Tahou eut un soupir désespéré et décocha au grand chambellan un regard fugace dont l'autre saisit le sens, puis il dit :

— Sa beauté, Seigneur, est démoniaque mais vénale. N'importe qui peut en profiter.

Le roi rit alors bruyamment.

— Vous m'en faites chacun une description que je trouve bien alléchante.

Sofkhatep reprit la parole :

— Puisse une pluie de bonheur tomber du ciel d'Égypte sur Sa Majesté !

Le roi se mit alors à repenser à l'oiseau et se sentit comme charmé par l'étrangeté du récent événement. Ce qu'il venait d'entendre avait enveloppé son esprit d'une sorte de voile délicieux dans lequel tous les rêves semblaient permis. Il demanda comme s'il s'adressait à lui-même :

— Ce vautour m'aura-t-il choisi pour mon bonheur ou pour mon malheur ?

Tahou leva un regard furtif sur son maître toujours penché sur l'objet et dit avec perplexité :

— Il n'y a là qu'un hasard, notre Maître, mais ce qui me chagrine est de voir cette sandale impure souiller les mains vénérées de notre Seigneur !

Sofkhatep eut pour son compagnon un regard ironique et peu compatissant. Il dit calmement :

— Le hasard ! Voilà un mot, notre Maître, qui, au fond, ne signifie rien. Il traduit en réalité la confusion et l'aveuglement des hommes. Pourtant, on en fait la cause première de multiples bonheurs comme de terribles catastrophes. Cela revient à prêter bien peu de raison ou de pouvoir aux dieux. Bien au contraire, notre Maître, ce qui survient en ce monde émane, à n'en pas douter, de la volonté de l'une ou de l'autre de ces divinités. Il est impensable que les dieux produisent des événements, grands ou petits, par simple jeu ou simple caprice.

Tahou s'affolait et réprimait désespérément le torrent de fureur qui risquait de lui faire perdre contenance devant le souverain. Il s'adressa à Sofkhatep comme s'il voulait le blâmer, le réprimander :

— Veux-tu donc, honorable Sofkhatep, attirer l'esprit de notre Maître vers de pareilles fantasmagories alors que l'heure est grave ?

Toujours calme, l'autre répondit :

— La vie est faite à la fois de gravité et de plaisir, de même que l'on voit les nuits succéder aux jours. Le sage se garde de penser à ses plaisirs quand les affaires sérieuses l'appellent, comme il tient ses moments de plaisir à l'abri des soucis de l'heure. Et que sais-tu, cher commandant ? N'est-il pas possible que, de toute éternité, les divinités, qui savent le goût de notre Souverain pour la beauté, aient élu cet oiseau superbe pour lui porter la sandale ?

Le roi les regarda tous deux, se mit à rire et dit :

— Faut-il donc, chers amis, que vous soyez toujours en désaccord ? Eh bien, soit ! Pourtant, je m'attendais à trouver en Tahou l'homme prêt à encourager l'aventure amoureuse et en Sofkhatep, le vieux sage qui en rappelle les dangers. En tout état de cause, je ne puis aujourd'hui que me ranger à l'avis de Sofkhatep pour ce qui est de l'amour et à celui de Tahou pour la politique.

Le roi se leva, imité par ses deux confidents. Il jeta un regard sur le vaste jardin qui semblait faire un dernier adieu au soleil en train de disparaître. Il dit, s'apprêtant à partir :

— C'est une nuit difficile qui nous attend. À demain ! Nous y verrons alors plus clair.

Le pharaon s'en alla, la sandale à la main, tandis que les deux hommes s'inclinaient respectueusement. Une fois de plus ils étaient seuls face à face : Tahou avec sa haute stature, ses larges épaules et ses muscles durs, Sofkhatep avec son corps fin, élancé, son regard franc et profond, son large et beau sourire. Chacun savait lire les pensées de l'autre. Sofkhatep était réjoui, et Tahou, triste et rembruni. Il ne pouvait quitter le chambellan sans lui dire ce qu'il avait sur le cœur :

— Ami Sofkhatep ! Tu as usé de traîtrise faute d'avoir pu te mesurer à moi, face à face.

Le chambellan leva un sourcil, étonné.

— Rien n'est plus injuste que ce que tu dis, commandant ! Qu'ai-je à faire de l'amour ? Ne sais-tu donc pas que je plie sous le poids des ans et que mon petit-fils, Sanep, est aujourd'hui étudiant à Houn ?

— Quel talent tu as, Sofkhatep, en présentant les choses à ta manière ! Les faits contredisent tes habiles paroles. Ton cœur n'est-il pas resté assez jeune pour céder au charme de Rhodopis ? N'as-tu pas été jaloux des marques d'affection qu'elle m'a données et dont elle t'a privé ?

Le vieux sage leva la main pour écarter une telle supposition.

— Ton imagination, dit-il, n'a rien à envier à ta musculature ! À dire vrai, mon cœur s'est laissé un jour séduire par cette courtisane, mais il l'a fait à la manière des sages, en restant pur de toute concupiscence.

— N'eût-il pas mieux valu éviter de séduire le cœur de notre maître en lui décrivant la belle, ne fût-ce que par égard pour moi ?

Sofkhatep marqua la surprise et dit sur un ton grave et sincèrement affligé :

— Tu prends donc cette affaire tellement au sérieux ? Ou alors as-tu perdu complètement le goût de la badinerie ?

Tahou répondit vivement :

— Ni l'un ni l'autre, honorable conseiller ! Mais ce qui me navre est que nous sommes presque toujours en désaccord.

Le grand chambellan sourit et dit avec sa douceur habituelle :

— Nous sommes unis et le resterons par un commun dévouement à celui qui règne sur notre pays !

Chapitre 3

LE PALAIS DE BIGEH

Le cortège du pharaon disparut aux regards. On retira les statues des souverains de la VI^e^ dynastie. Des deux côtés de l'avenue, la foule afflua en vagues déferlant les unes sur les autres. Les haleines se mêlèrent. On aurait cru voir la mer providentiellement entrouverte au temps de Moïse se refermer pour engloutir l'ennemi.

Rhodopis ordonna aux esclaves de la reconduire vers le bateau. Elle ressentait encore l'étrange flamme qui l'avait brûlée à l'apparition du pharaon, et qui ne s'était pas apaisée, mais au contraire semblait peu à peu envahir tout son corps.

Elle restait hantée par l'image de sa fraîche jeunesse, de ses regards fiers, de son corps svelte, de ses muscles saillants. Elle l'avait vu à la grande cérémonie du couronnement quelques mois plus tôt. Il se tenait alors déjà de la même manière sur son char, avec sa haute taille, son évidente beauté, réservant ses regards à l'horizon lointain. Alors déjà, comme en ce jour, elle avait espéré le voir tourner ses yeux vers elle.

Pourquoi cela ? Était-ce pour voir sa beauté gagner enfin l'hommage digne d'elle ? Son espoir n'était-il pas de surprendre chez le pharaon l'être humain et non plus seulement la sainte image des dieux ? Comment dire la vérité de son désir ? Quelle qu'en fût la nature profonde, il était sincère, réel, impérieux.

La belle s'abandonna quelque temps à ses rêves. Elle ne prêta aucune attention au difficile cheminement de son petit cortège à travers la marée humaine. Elle ignora complètement les milliers de gens qui semblaient prêts à se jeter goulûment sur elle. On parvint jusqu'au bateau. Elle descendit de la litière, gagna l'habitacle et retrouva le calme de son petit trône. Elle était dans une sorte de demi-conscience, regardant sans voir, écoutant sans entendre. L’eau paisible du Nil glissa vite sous la coque et le bateau s’ancra près de la passerelle conduisant au jardin du palais blanc, la fameuse « perle de Bigeh ». Là, on apercevait l’édifice au fond du riche jardin dont les terrasses verdoyantes descendaient par étages jusqu’au bord du Nil. Le palais était entouré d’une rangée de sycomores, tandis que de grands palmiers dressaient leur cime au-dessus de son toit. On eût dit une grande fleur blanche s’épanouissant au centre de ce jardin luxuriant.

Rhodopis descendit l’échelle du bateau, posa le pied sur l’escalier du jardin et en escalada les marches. Celles-ci étaient de marbre poli et bordées de murs de granit. De hautes dalles y avaient été apposées, où l’on avait gravé des poèmes d’amour de Ramonhotep. Rhodopis se trouva bientôt en haut de l’escalier devant le jardin verdoyant. Elle passa un portique de pierre blanche où son nom était inscrit en caractères hiératiques. Au centre de ce petit monument se trouvait sa statue en grandeur réelle. Hanfar en était l’auteur. Il avait passé, à la sculpter, un des moments les plus heureux de sa vie. Elle était représentée assise sur le siège d’apparat où elle se tenait habituellement pour recevoir ses hôtes. La statue parvenait, grâce aux talents de l’artiste, à représenter parfaitement la beauté de son visage, la ligne de ses seins et l’élégance de ses pieds.

Ensuite, la belle s’engagea dans l’allée centrale, bordée d’arbres dont les branches se mêlaient, formant une voûte de fleurs et de feuilles. Le sol était tapissé d’herbes diverses. Les allées secondaires étaient conçues sur le même modèle. Du côté droit, elles conduisaient au mur méridional du jardin ; du côté gauche, au mur septentrional. Le chemin central aboutissait à une tonnelle recouverte d’une vigne qui, sur la droite, faisait grimper ses branches généreuses jusqu’aux chapiteaux d’une colonnade de marbre. Elle était flanquée d’un bosquet de sycomores tandis qu’à gauche s’étendait une palmeraie où l’on distinguait, çà et là, des enclos réservés aux gazelles ou des cages enfermant des singes. De tous côtés, on apercevait des statues et des stèles.

La belle, poursuivant sa route, parvint enfin à une grande retenue d’eau. Sur ses bords poussaient des lotus, à sa surface s'ébattaient des oies et des canards. On entendait siffler les oiseaux. Les parfums se mêlaient. De temps à autre, on distinguait le chant du rossignol.

Rhodopis fit un tour presque complet du petit lac et se trouva devant le pavillon d'été. Pour l'accueillir étaient rassemblées des servantes qui s'inclinèrent puis qui se tinrent immobiles, attendant ses ordres. La belle se laissa glisser sur de larges coussins à l'ombre d'un arbre mais, vite, elle se releva et dit :

— Quelle horreur que cet air surchauffé par l'haleine de la foule ! La chaleur m'a fatiguée. Retirez-moi mes vêtements. J'ai une folle envie d'être dans l'eau fraîche du lac.

La première servante s'approcha de sa maîtresse et retira délicatement sa mante de fin tissu de Men-Nefer brodée d'or. Deux autres vinrent lui ôter sa toge de satin, laissant voir ainsi la courte tunique transparente qui la couvrait des seins aux genoux. Puis deux autres encore firent glisser d'une main douce la bienheureuse étoffe. Le monde put ainsi s'émerveiller de la beauté de ce corps aux formes déliées, chef-d'œuvre de toutes les divinités réunies mais dont chacune prétendait sans doute l'avoir créé par sa seule puissance et son seul art.

Une dernière servante s'approcha et dénoua la chevelure de jais de Rhodopis, qui se répandit sur son corps et le couvrit jusqu'aux poignets. Elle se pencha vers les pieds de sa maîtresse, en retira les deux sandales d'or et les posa sur le bord de la pièce d'eau. La belle avança d'un pas nonchalant et descendit les marches de marbre avec légèreté. Elle laissa l'eau recouvrir ses pieds, ses jambes, ses cuisses et finalement son ventre. C'est alors qu'elle plongea, et l'eau calme s'imprégna du parfum de son corps tout en lui offrant, en échange, fraîcheur et bien-être. Elle se laissa caresser par le léger courant avec un plaisir tendre. Ensuite, elle joua avec l'eau selon son caprice. Enfin, elle se mit à nager longuement, tour à tour sur le ventre, sur le dos et sur le côté. Elle ne se souciait plus de rien. Or, soudain, son oreille fut frappée par un violent cri d'horreur poussé par ses suivantes. Elle s'arrêta de nager, se tourna dans leur direction et, à son grand effroi, vit un formidable vautour voler au-dessus de la rive, battant des ailes. Elle laissa échapper un cri de détresse et plongea précipitamment sous l'eau, où elle se maintint avec effort, retenant longuement son souffle. Quand elle se sentit suffoquer et que les forces commencèrent à lui manquer, elle sortit la tête avec appréhension. Elle regarda craintivement autour d'elle. Il n'y avait plus rien. Au ciel, elle aperçut le vautour s'élevant très haut et sur le point de disparaître vers l'horizon. Elle nagea très vite vers le bord et monta les marches à la hâte. Toute troublée, elle enfila une sandale mais ne put trouver la seconde. Elle la chercha longuement et demanda :

— Mais où est l'autre ?

Les servantes lui répondirent, la gorge serrée :

— Le vautour l'a emportée !

Le visage de Rhodopis se rembrunit, mais le temps lui manquait pour exprimer son irritation. Elle se glissa vivement dans le pavillon d'été. Affairées, les servantes s'empressèrent de sécher son corps délicieux. Sur sa peau s'attardaient des gouttelettes. On eût dit des perles sur de l'ivoire.

Au coucher du soleil, Rhodopis se prépara pour recevoir ses hôtes. Ils étaient fort nombreux en ce jour de fête qui faisait converger, de tous les points du pays, les gens vers Abou. Vêtue de sa tenue la plus belle, parée de bijoux somptueux, elle quitta son miroir et se dirigea vers la salle de réception pour attendre les visiteurs dont la venue n'allait plus tarder. Cette salle, une merveille d'architecture, était l'œuvre du grand Hani. Celui-ci avait choisi de lui donner une forme ovale. Il avait fait construire les murailles dans le granit généralement utilisé pour les temples et les avait habillées d'un porphyre enchantant les regards.

Le plafond était concave et décoré de figures et de motifs géométriques. Il en descendait des lampes incrustées d'or et d'argent. Le décor des murs était l'œuvre du sculpteur Hanfar. Les amoureux de Rhodopis avaient rivalisé de goût en composant le mobilier de la belle. On y trouvait des sièges moelleux, de somptueux coussins formant autant de banquettes, de riches tentures…

La courtisane trônait sur un siège d'apparat qui surpassait en luxe tous les meubles de la pièce. Il était recouvert de l'ivoire le plus fin et reposait sur des tronçons de défenses d'éléphant. La base était d'or pur serti de rubis et d'émeraudes. C'était un cadeau du gouverneur de Bigeh.

L'attente fut de courte durée. Un des esclaves de la belle annonça l'arrivée de l'honorable Anon, marchand d'ivoire. Celui-ci entrait déjà, trottinant sous ses amples vêtements et visiblement fier de sa perruque. Un esclave le suivait, portant un coffre d'ivoire incrusté d'or qu'il posa tout près de la jeune femme avant de se retirer. Le marchand s'inclina en prenant la main que tendait Rhodopis, puis baisa le bout de ses doigts. Elle sourit et dit de sa voix enjôleuse :

— Bienvenue à toi, maître Anon. Comment vas-tu ? On ne te voit qu'à de rares occasions !

L'homme, tout joyeux, eut un petit rire.

— Comment faire autrement, ma chère dame ? C'est la vie, celle que j'ai choisie ou plutôt que le destin m'a tracée ! Je suis un éternel voyageur, j'arpente le monde, c'est comme si les pays se renvoyaient l'un à l'autre ma personne. Je passe une moitié de l'année en Nubie, et l'autre à traverser l'Égypte du Sud au Nord et du Nord au Sud. J'achète, je vends, je vends et j'achète. La vie ne me laisse pas de répit.

Elle examina le coffre d'ivoire et, toujours souriante, demanda :

— Quel est ce beau coffre ? Je parie que c'est encore un de tes somptueux cadeaux.

— L'important n'est pas le coffre lui-même, mais plutôt son contenu. Il s'agit de la défense d'un éléphant belliqueux. Le commerçant nubien qui me l'a vendue m'a assuré que le combat contre l'animal avait coûté la vie à quatre de ses meilleurs chasseurs. Je l'ai conservée en lieu sûr, hors de la vue d'acheteurs potentiels. Quand j'ai rangé mon bâton de voyage à Tanis, j'ai confié l'objet aux plus habiles tailleurs d'ivoire de cette ville. Ils en ont tapissé l'intérieur de feuilles d'or fin et en ont façonné et verni l'extérieur de manière à former une coupe digne des lèvres d'un roi. Je me suis dit : « Voici une coupe qui a coûté plusieurs vies. Il est convenable de l'offrir à celle pour qui tant d'âmes précieuses sont prêtes à se sacrifier sans compter et avec joie. »

Rhodopis eut un rire léger et dit :

— Sois remercié, cher Anon ! Ton cadeau, si rare soit-il, ne peut égaler la beauté de tes paroles.

Il était transporté. Il eut pour elle un regard exprimant l'admiration et l'espoir. Il dit à voix basse :

— Que tu es belle ! Tu es captivante, Rhodopis ! Chaque fois que je reviens d'un long voyage, je te trouve encore plus ravissante que je t'avais laissée. C'est comme si le temps ne pouvait rien faire d'autre qu'accroître ta beauté.

Elle écoutait cet éloge comme on écoute un air bien connu. Elle fut tentée par l'ironie :

— Comment vont tes fils ? demanda-t-elle.

Il fut un peu désappointé. Il se tut un moment puis se pencha vers le coffre, en souleva le couvercle et la coupe apparut, couchée sur le côté. Il dit en levant les yeux vers la belle :

— Ton ironie me pique au vif, ma chère dame ! Cependant, tu ne trouveras aucun cheveu blanc sur ma tête. Celui qui porte le regard sur toi peut-il encore s'émouvoir pour une autre femme ?

Elle ne répondit pas. Elle souriait toujours et l'invita à s'asseoir. Il le fit, tout près d'elle. Elle se mit alors en devoir d'accueillir un groupe de grands négociants et de riches cultivateurs. Certains venaient à son palais chaque soir. D'autres n'y apparaissaient que lors de fêtes ou de grandes occasions. Elle leur souhaita la bienvenue avec le même sourire charmeur. Elle aperçut, peu après, le sculpteur Hanfar dont la svelte silhouette se dessinait dans l'encadrement de la porte. Il avait la pomme d'Adam saillante, le cheveu poivre et sel, le nez camus. Il était de ceux dont elle aimait la présence. Elle lui tendit la main qu'il baisa avec les marques d'un amour profond. Elle dit pour le taquiner :

— Eh bien, monsieur l'artiste paresseux !

Hanfar récusa ce qualificatif en disant :

— J'ai achevé ma besogne en un temps très court.

— Et qu'en est-il du pavillon d'été ?

— C'est le seul à ne pas être encore décoré ! À mon grand regret, je dois t'annoncer que je ne m'en chargerai pas personnellement.

Le visage de Rhodopis se fit interrogateur. L'homme reprit :

— Je pars après-demain pour la Nubie. Ma mère est malade. Elle m'a envoyé un message pour me faire dire qu'elle voulait me voir. Je n'ai d'autre choix que d'y aller.

— Que les dieux vous gardent, l'un et l'autre.

Hanfar la remercia et dit :

— Ne crois pas que j'ai oublié le pavillon. Demain se présentera chez toi un de mes plus brillants élèves, Benamon, fils de Bassar. Il fera la décoration la plus parfaite. Je lui fais confiance autant qu'à moi-même. Peut-être accepteras-tu de lui réserver un bon accueil et de l'encourager.

Elle le remercia pour cette attention et promit que tout irait pour le mieux.

L'afflux des visiteurs se poursuivit. Parmi eux figuraient l'architecte Hani, suivi d'Ouni, gouverneur de l'île, et, peu après, le poète Ramonhotep. Le dernier à entrer fut Houf, le philosophe, qui avait naguère enseigné à la haute école de scribes, à Oun. Il était récemment venu résider à Abou, sa ville natale, après avoir atteint sa soixante-dixième année. Rhodopis ne manquait aucune occasion de plaisanter avec lui. Elle lui dit en l'accueillant :

— Comment se fait-il qu'en te voyant j'aie une folle envie de t'embrasser ?

L'autre répondit tranquillement :

— Cela est dû, chère dame, à ton goût pour les antiquités !

Un groupe de servantes entra alors, portant des récipients d'argent emplis de parfums ainsi que des bouquets de fleurs de lotus. Elles oignirent les têtes, les mains, les poitrines des invités et offrirent à chacun une fleur.

À haute voix, Rhodopis demanda :

— Savez-vous ce qui m'est arrivé aujourd'hui ?

Chacun fut attentif et se tut. Elle dit en souriant :

— Je suis allée au lac cet après-midi pour me baigner. Brusquement, un vautour est descendu, s'est emparé d'une de mes sandales d'or et s'est envolé en la tenant dans ses serres.

La surprise et l'amusement gagnèrent les visages. Le poète Ramonhotep prit la parole :

— À te voir nager nue dans l'eau, les rapaces sont pris de folie !

Anon enchaîna avec fougue :

— Je jurerais, par Sôtis, que le vautour aurait bien aimé enlever celle à qui appartenait la sandale.

Rhodopis dit sur un ton de regret :

— C'était une paire que j'aimais beaucoup.

Le sculpteur dit à son tour :

— Ce qui est vraiment triste est qu'un objet ayant été tout contre ton corps pendant des jours et des semaines soit perdu ! Son destin est, désormais, de tomber n'importe où. Ce sera peut-être dans un champ, loin d'ici. Il sera foulé par un pied rustique et commun.

Rhodopis dit tristement :

— Quel que soit son destin, je ne la reverrai plus !

Le sage Houf s'étonna de constater la tristesse de Rhodopis pour une simple sandale. Il dit pour la consoler :

— De toute manière, si le vautour a pris ta sandale, c'est un bon présage. Tu ne dois pas t'attrister !

L'un des grands notables lui rétorqua :

— Que peut-il manquer au bonheur de Rhodopis ? Tous les visages ici présents reflètent de l'amour pour elle…

Le philosophe répliqua en lui lançant un regard ironique :

— Ce qui lui manque est probablement d'être délivrée de certains d'entre eux !

Un nouveau groupe de servantes fit son apparition avec des cruches et des coupes d'or. Elles firent le tour de l'assistance, et dès qu'un invité paraissait avoir soif, elles lui offraient une coupe remplie à ras bord. Ainsi les corps se désaltéraient, tandis que les cœurs s'enflammaient.

Avec lenteur, Rhodopis se leva pour aller vers le coffre d'ivoire. Elle saisit l'étrange et belle coupe. Elle la tendit vers l'une des servantes et dit :

— Buvons au maître Anon qui nous a offert ce superbe objet, et buvons à son heureux retour parmi nous !

Tous burent en se réjouissant. Anon vida toute sa coupe d'un trait et eut pour la courtisane un regard de gratitude. Il se tourna vers un de ses compagnons et dit :

— Est-il pour moi de grâce plus grande que d'entendre mon nom couler des lèvres de Rhodopis ?

L’autre acquiesça. À ce moment, Ouni, le nomarque, qui venait de découvrir la présence d’Anon et le connaissait bien, se rappela que celui-ci revenait d’un voyage dans le Sud. Il lui dit :

— Bienvenue parmi nous ! Comment s’est passé ton voyage cette fois-ci ?

Anon inclina la tête en signe de respect.

— Que les divinités te préservent de tout mal, digne gouverneur ! Cette fois-ci, je ne me suis pas risqué au-delà des frontières des Ouaouât. Le voyage a été réussi. J’en ai tiré un bon profit sans être exposé à des suites malheureuses.

— Comment va Son Altesse Karfenro, le gouverneur du Sud ?

— À la vérité, le prince est aux prises avec d’énormes difficultés à cause de la dissidence des tribus Massât. Ces gens ont horreur des Égyptiens. Ils leur tendent des guets-apens. Si une caravane passe à leur portée, ils l’attaquent sans pitié. Ils tuent tous les hommes, pillent la marchandise et prennent la fuite avant que l’armée puisse les rejoindre.

Le gouverneur parut contrarié. Il demanda au marchand d’un air préoccupé :

— Mais pourquoi donc Son Altesse ne lance-t-elle pas contre eux des expéditions punitives ?

— Le prince ne cesse d’envoyer des troupes à leurs trousses. Mais ces gens évitent d’affronter l’armée régulière. Ils disparaissent dans les déserts et les forêts. Les troupes ne peuvent que regagner leurs bases dès que les vivres s’épuisent. Alors les rebelles reprennent leurs coups de main au passage des convois.

Houf écoutait attentivement ce que disait Anon. Il connaissait fort bien la Nubie et s’était informé avec précision de la question des Massât. Il demanda au négociant :

— Pourquoi cette rébellion perpétuelle ? Leur territoire est pourtant placé sous la souveraineté égyptienne, ce qui devrait leur assurer tranquillité et opulence. En outre, nous respectons leurs croyances, même si elles diffèrent des nôtres. Alors pourquoi se veulent-ils nos ennemis ?

Anon n’était guère porté à chercher les liens de causalité. Il pensait que la valeur des marchandises était, par elle-même, une incitation au pillage. En revanche, Ouni, le gouverneur, était très au fait des questions soulevées. Il dit au philosophe :

— À la vérité, mon cher, cette affaire des Massât ne relève ni de la politique ni de la religion. Il s'agit tout simplement de tribus nomades vivant dans une zone ingrate. Ils sont, à tout moment, menacés par la faim. Or, il y a chez eux des trésors en minerai d'or et d'argent dont ils ne tirent pas la moindre bouchée de pain. Dès lors que les Égyptiens se mettent à exploiter ces richesses, ils les attaquent et pillent leurs caravanes.

Houf répondit :

— S'il en est ainsi, les représailles militaires n'ont guère d'objet. Si je me souviens bien, cher gouverneur, le vizir Ouna – que son âme soit bénie au royaume d'Osiris – avait entrepris de conclure un traité avec eux selon le principe de l'intérêt commun. On leur offrait des vivres et, en contrepartie, ils s'engageaient à ne plus menacer la route des caravanes. C'était une idée sagace ! Ne trouvez-vous pas ?

Le gouverneur hocha la tête en signe d'approbation.

— Récemment, dit-il, le Premier ministre Khnoumhotep a rendu vie à ce projet et a conclu un accord quelques jours avant la fête du Nil. Nous ne pourrons mesurer le résultat d'une telle politique qu'au bout d'une assez longue période. Les optimistes sont nombreux.

L'assistance se détourna de ce sujet politique et se divisa en plusieurs groupes. Diverses conversations à bâtons rompus s'engagèrent. Chaque cercle tentait d'attirer Rhodopis à lui. Cependant, l'attention de la courtisane s'était fixée sur le nom de Khnoumhotep, car il réveillait le souvenir de l'acclamation lancée sur le passage du cortège royal. De nouveau, elle éprouva le malaise qui l'avait alors envahie. Une flamme de colère monta en elle. Elle se dirigea vers l'endroit où s'étaient rassemblés Ouni, Houf, Hanfar, Hani et Ramonhotep. Elle demanda d'une voix sourde :

— Avez-vous entendu cette acclamation bizarre ?

Les hôtes de la maison étaient entre eux comme des frères et ne s'encombraient pas de scrupules protocolaires ; ils se parlaient sans aucune gêne et abordaient tous les sujets dans une parfaite liberté et en toute tranquillité. Plus d'une fois on avait entendu Houf critiquer la politique des ministres et Ramonhotep exprimer ses doutes et ses inquiétudes concernant les enseignements théologiques pour mieux affirmer sa foi en la vertu du plaisir et inciter à jouir des bonheurs terrestres.

L'architecte Hani but une gorgée et dit en contemplant le beau visage de Rhodopis :

— C'était une acclamation audacieuse. On n'en avait jamais entendu de pareille dans toute la vallée du Nil.

Hanfar constata à son tour :

— Oui, et ce fut de toute évidence une triste surprise pour le jeune pharaon au tout début de son règne.

Houf observa alors avec une tranquille assurance :

— Il n'est absolument pas dans les usages d'acclamer quiconque, quel que soit son rang, en présence du pharaon.

Rhodopis dit d'une voix trahissant une fureur rentrée :

— Ils ont bel et bien transgressé les usages avec une insolence inouïe. Peux-tu nous expliquer pourquoi, cher Ouni ? Que veut dire ce comportement ?

Le gouverneur leva ses épais sourcils et demanda :

— Veux-tu savoir ce qui se dit dans toutes les rues ? Dans le peuple, beaucoup savent à présent que le pharaon désire rattacher la plupart des propriétés foncières des temples aux biens de la Couronne et rendre caduques les vastes dotations faites par son père et ses ancêtres au profit des prêtres.

Ramonhotep, le poète, dit alors sans aménité :

— Les religieux ont toujours bénéficié de la grâce des pharaons, qui leur ont constitué des fiefs, leur ont alloué des richesses. Aujourd'hui, ils possèdent le tiers des terres cultivées. Leur influence s'est enracinée dans les provinces et pèse sur tous les esprits. Or, il y a bien des domaines qui appellent plus de sollicitude que les temples.

Houf rappela :

— Les prêtres soutiennent qu'ils consacrent les revenus de leurs terres à la bienfaisance. Ils déclarent régulièrement qu'ils renonceraient volontiers à leurs biens si la nécessité le commandait.

— Et quelle peut être cette nécessité ?

— La menace d'une confrontation, une guerre, par exemple, qui imposerait au royaume de lourdes dépenses.

La courtisane réfléchit quelques instants et dit :

— En tout état de cause, il est impensable qu'on puisse s'insurger contre la volonté du souverain.

Le gouverneur dit alors :

— Ils se sont enfermés dans leurs graves erreurs. Pis encore, ils infiltrent partout leurs partisans et font croire aux paysans qu'ils sont les défenseurs de biens appartenant aux dieux.

Stupéfaite, Rhodopis interrogea :

— Mais d'où leur vient une telle audace ?

Ouni répondit :

— Le pays est en paix et la garde royale est la seule force sur laquelle on puisse compter. Les prêtres s'enhardissent, car ils sont persuadés que l'armée du pharaon n'est pas assez nombreuse pour leur faire face.

Rhodopis se sentit mal à l'aise et dit avec rage :

— Quelle racaille !

Houf sourit, se gardant comme toujours d'exprimer une opinion arrêtée.

— À vrai dire, il faut admettre que les prêtres forment une communauté de gens honnêtes. Ils veillent à préserver la religion et les traditions ancestrales de notre nation. Cependant, l'appétit du pouvoir est un vieux fléau.

Le poète Ramonhotep lui jeta un regard de défi. Il aimait provoquer les tempêtes. Il lui demanda laconiquement :

— Et Khnoumhotep ?

Le philosophe haussa dédaigneusement les épaules et dit avec sa surprenante tranquillité :

— C'est un prêtre accompli, c'est un homme politique au rôle précieux ! Nul ne peut douter de sa force de volonté ni de sa perspicacité hors du commun.

Le gouverneur Ouni eut un mouvement d'impatience. Il secoua la tête avec quelque vivacité et dit :

— Jusqu'à présent, il n'a pas apporté la preuve de sa loyauté envers la Couronne !

Rhodopis dit sur un ton incisif :

— Bien plus, il a apporté la preuve du contraire. Son attitude le confirme !

Le philosophe n’était pas du tout de leur avis et dit :

— Je connais très bien Khnoumhotep. À n’en pas douter, il est fidèle à son souverain comme à son pays.

Ouni s’indigna :

— Alors il ne reste plus qu’à dire : le pharaon a tort !

— Mais non… Le jeune roi a de hautes ambitions. Il voudrait couvrir son pays de splendeur. Or, cela n’est possible qu’en prélevant sur les revenus des prêtres.

Ramonhotep demanda avec un désarroi visible :

— Alors à qui donner tort ?

Houf répondit :

— Deux personnes peuvent avoir des avis opposés tout en ayant raison l’une et l’autre.

Rhodopis ne se satisfaisait pas des commentaires du philosophe. Pour elle, il ne pouvait être question de mettre sur le même pied le pharaon et son grand vizir comme s’il s’agissait de gens d’égal niveau. Elle avait une conviction inébranlable : le pharaon était le maître du pays sans discussion possible. S’opposer à lui était inconcevable, quels que fussent les circonstances et les motifs invoqués. Son cœur répugnait à entendre tout avis contraire. Elle livra sans détour son opinion à ses amis et conclut par ces mots :

— Je me demande depuis quand j’ai acquis cette conviction…

Ramonhotep dit sur un ton plaisant :

— Mais depuis le moment où tes yeux se sont posés sur le pharaon pour la première fois. Ne sois pas trop surprise ! La beauté est aussi convaincante que la vérité. L’une vaut l’autre.

Le sculpteur Hanfar se sentit mal à l’aise. Il éleva la voix :

— Faites un peu circuler les coupes, demoiselles ! Quant à toi, belle Rhodopis, touche un peu nos cœurs par une chanson, ou alors enchante nos yeux par les beaux ondoiements de ta danse ! Que nos âmes déjà réjouies par le vin de Maryout et portées à l’allégresse par la fête s’élancent vers plus d’ivresse et goûtent de plus hautes voluptés !

Rhodopis resta sourde à l’appel car elle entendait aller au bout de sa pensée. Cependant, son regard fut retenu par le marchand Anon. Il s'était endormi à l'écart des groupes plongés dans leurs discussions. Elle eut conscience d'être restée trop longtemps auprès de celui d'Ouni. Elle se retira et se dirigea vers le négociant. Celui-ci semblait vraiment dormir. Elle lui dit d'une voix forte :

— Allez, debout !

L'homme eut un moment d'effroi, mais dès qu'il la vit, son visage s'éclaira. Elle s'assit à côté de lui et demanda :

— Alors ? Tu dormais ?

— Bien plus, je rêvais !

— Vraiment ? Et à quoi rêvais-tu ?

— Je rêvais aux nuits de Bigeh et je me demandais avec angoisse si je pourrais aujourd'hui avoir le bonheur de connaître de nouveau une de ces nuits mémorables d'autrefois. Pourrais-je espérer maintenant, à tout le moins, une promesse ?

Elle fit non de la tête. Il en fut marri et lui demanda avec une douloureuse inquiétude :

— Mais pourquoi ?

— Il se pourrait que j'en aie envie, qu'il s'agisse de toi ou d'un autre, mais je ne veux pas me lier par des promesses que je ne pourrais tenir.

Elle le quitta pour aller vers un autre groupe, fort affairé à boire et à discuter. On lui fit fête bruyamment. On l'entoura de tous côtés. L'un des participants, qui s'appelait Chama, lui dit :

— Veux-tu discuter avec nous ?

— De quoi parliez-vous ?

— Certains d'entre nous se demandent si les artistes méritent d'être honorés comme ils le sont par les pharaons et les ministres ?

— Quelle est votre conclusion ?

— Eh bien, ma chère dame, ils ne méritent rien du tout.

Chama parlait à voix haute, en toute insouciance. Rhodopis jeta un coup d'œil vers les artistes : Ramonhotep, Hanfar, Hani. Elle eut un petit rire à la fois moqueur et charmeur. Elle dit alors assez fort pour être entendue de ceux-ci :

— Il faudrait qu'un tel sujet soit discuté par tout le monde. Avez-vous entendu, messieurs, ce qu'on dit de vous ? L'art ne serait qu'une futilité, et les artistes, indignes d'être honorés. Qu'en dites-vous ?

Un sourire ironique apparut sur les lèvres du vieux philosophe, tandis que les artistes regardaient avec hauteur ceux qui prétendaient les vilipender. Hanfar sourit ironiquement, mais Ramonhotep pâlit de colère, car sa sensibilité était vive. Chama, quant à lui, était fier de ses propres paroles et il répéta à la cantonade ce qu'il avait dit à ses amis :

— Je suis un homme sérieux, un homme d'action. J'aplanis toutes les aspérités de la terre avec une main de fer. Elle m'obéit et me comble de grâces. Je fais mon bonheur et celui de milliers de pauvres autour de moi sans avoir besoin de belles paroles, qu'elles soient rythmées ou non !

Chacun mit alors son grain de sel, soit pour donner libre cours à de vieilles fureurs, soit pour le plaisir de faire des phrases, soit tout simplement pour ne pas être en reste.

Un grand notable du nom de Ram interrogea alors :

— Qui gouverne les gens ? Qui les oriente ? Qui fait les conquêtes ? Qui force les murs des citadelles ? Qui fait affluer les richesses et les biens de toutes sortes ? Des artistes ? Non, bien sûr !

Anon, toujours sensible aux effets de la boisson, dit alors :

— Ce qui remue vraiment les hommes, c'est l'amour des femmes. Ils ne cessent de penser à elles, dans leurs moments de solitude. Quant aux poètes, ils étalent leurs délires dans des vers. L'homme raisonnable n'a rien à leur reprocher, sinon qu'ils dépensent leur temps en pure perte. Ce qui est insensé, et même stupide, est que les poètes demandent la gloire et l'éternité comme prix de leurs divagations.

Chama reprit la parole :

— Il y en a parmi eux qui divaguent et composent de beaux assemblages de mensonges. Ils vont s'égarer dans des vallées inconnues. Ils n'ont pour source d'inspiration que des fantômes, des illusions. Et ils veulent être reconnus comme porteurs d'une révélation sacrée. Les enfants mentent eux aussi, comme une grande partie du peuple, mais eux, au moins, ne prétendent à rien.

Rhodopis rit longuement. Elle quitta le groupe où elle était et se rendit près de Hanfar. Elle lui dit avec humour :

— Prends garde à toi, mon cher ! Pourquoi parais-tu toujours si sûr de toi, comme si ta hauteur était celle d'une montagne ?

Le sculpteur eut un rire jaune. Il préféra garder le silence, comme ses deux compagnons. Tous trois étaient trop fiers pour riposter aux attaques d'ignorants. Ils n'en ressentaient pas moins une vive colère au fond d'eux-mêmes.

Rhodopis n'avait aucune envie de voir la polémique s'en tenir là. Elle se tourna vers Houf et lui adressa une question :

— Quelle est ton opinion, ô philosophe, sur l'art et les artistes ?

— L'art est jeu et jouissance, répondit-il, et les artistes sont les joueurs les plus habiles.

Les artistes contenaient mal leur colère. Quant au gouverneur Ouni, il ne put s'empêcher de rire pendant qu'exultaient les grands propriétaires et les marchands.

Ramonhotep lança, furieux :

— Veux-tu, ô philosophe, réduire la vie aux choses sérieuses ?

Le vieil homme secoua doucement la tête et, toujours souriant, répondit :

— Mais non ! Je n'ai jamais voulu dire cela. Le jeu est en soi nécessaire, mais on ne saurait oublier que c'est un jeu.

Hanfar lui lança avec une expression de défi :

— Une création inspirée serait-elle un jeu ?

Le philosophe fit la moue :

— Tu appelles cela création, inspiration ! Moi, je sais bien que ce n'est qu'un jeu d'images.

Rhodopis se tourna vers Hani, l'architecte, l'incitant à se mêler à la controverse et à quitter son silence coutumier. L'homme se garda de céder, non qu'il ignorât l'importance du sujet, mais parce qu'il était convaincu, à tort ou à raison, que Houf ne pensait pas vraiment ce qu'il disait, mais voulait simplement pousser à bout Hanfar, et surtout Ramonhotep, avec ses formules caustiques.

Le poète, de plus en plus furieux, finit par oublier qu'il se trouvait au palais de Bigeh et demanda avec haine au philosophe :

— Admettons que l’art soit un jeu de l’esprit. Pourquoi les altistes y épuiseraient-ils leurs forces et même davantage ?

— Parce que l’art exige d’eux qu’ils s’écartent de la raison et de la logique communes, et qu’ils puisent leurs trouvailles dans les rêves d’enfance et dans l’imaginaire.

Le poète haussa les épaules avec dédain. Il dit :

— Ces propos ne méritent pas de réponse…

Hanfar acquiesça, tandis que Hani esquissait un sourire approbateur. Ramonhotep était cependant à bout de patience et ne put taire sa fureur. Il toisa tous les visages moqueurs et dit d’un ton âpre :

— L’art ne produirait donc jamais pour vous de beauté et ne vous apporterait aucun plaisir ?

Anon intervint sans très bien savoir ce qu’il disait car le vin lui montait à la tête :

— Fadaises que tout cela ! Fadaises !

Le poète, piqué au vif, laissa tomber la fleur de lotus qu’il tenait à la main. Il dit avec une violence à peine contenue :

— Mais qu’est-ce qui peut bien faire parler ces gens qui ne savent même pas ce qu’ils disent ! C’est incroyable ! Je parle de beauté et de jouissance et on me répond : « Fadaises ! » Est-il d’autre idéal en ce bas monde que la beauté et la jouissance ?

Hanfar fut enchanté des propos de son confrère. Il s’exaltait. Il se pencha vers l’oreille de la belle :

— Il dit vrai. J’en jure par ta beauté, ô Rhodopis ! La vie passe comme un rêve vite enfui. Moi, par exemple, je me souviens de mes tristesses immenses à la mort de mon père et du goût amer des sanglots, mais à présent, quand je me remémore ce jour, je me demande : « Cet homme a-t-il réellement vécu en ce monde ou s’agit-il d’une apparition trompeuse dans les ténèbres d’une nuit ? » Ainsi va la vie. Qu’ont gagné les puissants à y exercer leur pouvoir ? Qu’ont retiré de leurs richesses ou de leurs biens ceux qui se sont évertués à les acquérir ? Qu’ont gagné les gouvernants à gouverner et à diriger ? De la fumée, rien que de la fumée ! La puissance ne serait peut-être que sottise, la sagesse, une erreur, la richesse, une chimère. Le plaisir, lui, est un plaisir ! Il ne peut en être autrement et tout ce qui n’est pas beauté est néant !

Le ravissant visage de Rhodopis se fit grave. Elle dit avec un regard perdu dans le rêve :

— Mais qu'en sais-tu, Hanfar ? La beauté et le plaisir pourraient être, eux aussi, vanité ! Ne vois-tu pas que ma vie n'est que douceur et conquête de plaisirs, qu'elle est toute à l'affût de l'harmonie. Et pourtant, je me sens traquée par l'ennui et la lassitude !

Elle vit que Ramonhotep était d'humeur très chagrine, tandis que la contrariété se lisait sur le visage de Hanfar et que Hani persistait dans le silence. Elle souffrit de leurs blessures et se sentit coupable de ce qu'ils éprouvaient. Elle dit pour détourner la conversation :

— Assez parlé, messieurs ! Quoi que vous en ayez dit, vous ne pourrez jamais vous priver de l'art ni des artistes. Quel amour des disputes est le vôtre ! Vous êtes en train de faire du bonheur lui-même un objet de divergence et de polémique !

Ouni en avait assez de cette discussion. Il implora Rhodopis :

— Chasse donc les miasmes de cette querelle par une de tes chansons merveilleuses !

Toute l'assemblée n'aspirait plus qu'à un moment de joie musicale. Bien des voix appuyèrent la demande du gouverneur. Rhodopis accepta. Elle était rassasiée de paroles. Elle fut prise d'une étrange inquiétude, déjà ressentie plusieurs fois dans la journée, et pensa que seuls le chant et la danse pouvaient la dissiper. Elle se dirigea vers son fauteuil, appela les musiciennes, qui apparurent aussitôt portant tambours, lyres, flûtes, harpes, fifres. Toutes se mirent en rang, derrière elle.

Elle fit un signe de sa main ivoirine. Les musiciennes trouvèrent un rythme gracieux et firent entendre un beau prélude disposant les cœurs à s'imprégner de la voix suave de la belle courtisane. Le son devint plus discret, comme peuvent l'être les murmures passionnés des amants. C'est alors que Rhodopis chanta un poème de Ramonhotep :

« Ô vous qui écoutez les dires des plus sages, tournez vers moi l'oreille !
Du fond des âges le monde a vu passer vos ancêtres.

Ils l'ont tous traversé, comme autant de pensées dans un esprit rêveur…
Ce bas monde s'est ri de leurs promesses comme de leurs menaces. Où sont les pharaons ?
Où, les puissants ? Où, les vainqueurs ?
Le tombeau n'est, dit-on, que la porte du ciel.
Pourtant, nul n'en est jamais ressorti pour rassurer nos cœurs.
Le plaisir est fidèle et comme lui, la joie.
Ne les trahissez pas ! Bien plus sage encore est l'appel de l'échanson que tous les grands sermons d'un quelconque prêcheur. »

Il y avait du divin dans la voix tendre de la courtisane. Les âmes se sentaient comme libérées des corps et planaient dans un ciel de félicité et de beauté. Les soucis, les misères de la vie s'étaient envolés. Chacun participait d'un monde transfiguré. On restait enivré, sous le charme de la voix qui venait de se taire. L'assistance poussait des soupirs où se mêlaient joie, tristesse, plaisir, souffrance… L'amour libérait les hommes de l'emprise des dieux. Ils s'empressèrent de boire leurs coupes de vin. Ils n'avaient d'yeux que pour la chanteuse qui allait d'un groupe à l'autre, plaisantant, apostrophant, levant sa coupe. Quand elle fut proche d'Ouni, celui-ci lui murmura à l'oreille :

— Que les dieux t'apportent le bonheur, Rhodopis ! Je suis venu chez toi pliant sous mes fardeaux, et me voici volant dans le ciel comme un oiseau.

Elle lui sourit et se dirigea vers Ramonhotep, à qui elle remit une fleur de lotus pour remplacer celle qu'il avait perdue. Il dit :

— Ce vieillard affirme que l'art n'est que jeu et chimère. Foin de ses paroles ! L'art est une lueur divine qui palpite dans tes yeux au rythme de mon cœur. Il apporte des merveilles !

Elle lui dit en riant :

— Quelque chose serait venue de moi qui apporterait des merveilles ? Pourtant, je suis plus démunie qu'un enfant qui vient de naître.

Elle se hâta ensuite vers l'endroit où Houf se tenait et s'assit à ses côtés. Il n'avait pas bu une goutte de vin. Elle le fixa d'un regard enjôleur. L'homme se mit à rire et dit sur un ton ironique :

— Tu viens choisir une bien triste compagnie.

— Ne m'aimes-tu pas, comme le font tous les autres ?

— J'aimerais le pouvoir. Pourtant, je trouve en toi ce qu'un homme transi trouve auprès d'un bon feu.

— Alors donne-moi un conseil ! Que dois-je faire de ma vie ? Aujourd'hui, je me sens dolente.

— Te plains-tu vraiment ? On ne voit que luxe, félicité. Il y aurait donc aussi des plaintes ?

— Comment cela a-t-il pu t'échapper, grand sage ?

— Tout le monde se plaint, Rhodopis. Combien de fois ai-je entendu la plainte des pauvres, des miséreux, qui soupirent après un morceau de pain ! Combien de fois ai-je entendu la plainte des grands qui gémissent sous le poids de leurs charges ! Combien de fois ai-je entendu la plainte des gens à l'abri de tout souci et qui étant riches se déprennent de tous leurs biens et de tous les agréments de leur vie. Tout le monde se plaint ! Il est inutile d'espérer qu'il en soit autrement. Contente-toi du sort qui est le tien.

— Au royaume d'Osiris, les gens se plaignent-ils ?

Le vieil homme sourit et dit :

— Ah ! Ton ami Ramonhotep tourne en dérision cet au-delà où tout est grave et solennel. Mais les prêtres les plus instruits disent que c'est le royaume de l'éternité. Patience, ma belle ! Tu n'as pas encore assez d'expérience.

Elle fut de nouveau gagnée par le goût de la moquerie. Elle voulut taquiner le philosophe et dit d'une voix faussement sérieuse :

— Suis-je vraiment de peu d'expérience ? Cependant, tu n'as pas vu ce que moi, j'ai vu !

— Qu'as-tu donc vu de plus que moi ?

Elle montra du doigt les gens tout à leurs plaisirs et dit en riant :

— Vois-tu ces gens de grand renom, cette élite de l'Égypte, maîtresse du monde ? Ils se prosternent à mes pieds. Ils reviennent à l'état sauvage. Ils ont oublié leur sagesse, leur componction. On dirait de petits chiens ou de petits singes.

Elle eut un rire perlé et, avec la souplesse d'une gazelle, elle bondit de sa place pour aller au centre de la salle. Elle adressa un signe aux musiciennes qui aussitôt caressèrent de leurs doigts les cordes. La courtisane commença alors une de ses danses raffinées se prêtant à merveilles aux dons de son corps souple. Celui-ci ondoyait avec une légèreté miraculeuse. Tous furent saisis de bonheur et se mirent à battre des mains à la cadence des tambourins. Çà et là, des éclairs s'allumaient dans les regards. La danse prit fin et la belle s'envola comme une colombe vers son fauteuil. Elle lut dans tous les visages un désir dévorant et ne put s'empêcher de rire.

— J'ai l'impression, dit-elle, d'être au milieu d'une meute de loups.

Anon, toujours pris de boisson, fut enchanté de la comparaison et se rêva loup prêt à se jeter sur la belle brebis. Le vin lui faisant confondre rêve et réalité, il se prit vraiment pour un loup et poussa un hurlement terrible qui fit éclater de rire l'assistance. Il n'en continua pas moins de hurler et, se mettant à quatre pattes, il avança vers la courtisane tandis que les rires se déchaînaient. Quand il ne fut éloigné d'elle que d'une coudée, il lui dit :

— Fais que cette nuit me revienne !

Elle ne répliqua pas et se tourna vers le gouverneur Ouni qui venait prendre congé. Elle lui tendit la main. Puis ce fut le tour de Houf, le philosophe. Elle lui demanda, rieuse :

— Tu ne veux donc pas que cette nuit te revienne ?

Il rit à son tour et secoua la tête :

— J'aurais moins de peine à passer la nuit au milieu de prisonniers dans la mine de Qift.

Tous se mirent ensuite à la supplier de leur accorder cette nuit. Ils l'imploraient en rivalisant d'insistance et de vivacité, au point de rendre la situation scabreuse. Hanfar voulut prendre l'affaire en main et proposa :

— Que chacun écrive son nom sur une feuille. Nous mettrons les feuilles dans le coffre d'ivoire offert par Anon. Rhodopis n'aura qu'à tendre la main puis à lire le nom de celui qui sera le plus fortuné de nous tous.

Les autres se résignèrent à accepter et se mirent à écrire leur nom sauf Anon qui craignait de voir cette nuit lui échapper. Il dit alors sur le ton de la prière :

— Maîtresse, je suis de ceux qui voyagent sans cesse. Me voici aujourd'hui devant toi, mais demain je serai en une terre lointaine que j'aurai atteinte à grand-peine. Si la nuit n'est pas à moi maintenant, elle ne le sera sans doute plus jamais.

Sa harangue souleva la fureur générale. On y répliqua par des moqueries. Rhodopis, elle, se taisait. Elle regardait ses amants d'un œil absent. L'étrange inquiétude qu'elle avait ressentie s'emparait d'elle de nouveau. Elle fut saisie d'une envie de fuir et d'être seule. Tous ces cris lui faisaient horreur. Elle leva la main et tous se turent, partagés entre l'espoir et l'appréhension.

— Vous prenez de la peine pour rien, messieurs. Je n'accorderai cette nuit à aucun être humain !

Ils restèrent bouche bée et la fixèrent d'un regard incrédule. Ils n'en croyaient pas leurs oreilles. Les protestations ne se firent pas attendre. Elles se transformèrent en supplications. Rhodopis comprit qu'il était vain de leur parler davantage. Elle se leva. La détermination se lisait sur son visage. Elle dit :

— Je suis épuisée. Laissez-moi ! Il me faut du repos.

De sa main fine, elle fit un geste d'adieu puis elle tourna les talons et quitta les lieux promptement.

Elle monta vers sa chambre, toute heureuse de ce qu'elle venait de faire, heureuse surtout de se sentir libre pour cette nuit alors que ses oreilles vibraient encore des exclamations de ses soupirants. Elle se dirigea tout de suite vers la fenêtre, dont elle tira le rideau. La route était plongée dans la nuit. Elle aperçut au loin la silhouette des chars et autres véhicules emportant les hôtes encore ivres, qui s'en retournaient désespérés. À cette vue, elle éprouva un certain plaisir et, sur ses lèvres, se dessinait un sourire moqueur, presque cruel.

Comment avait-elle pu agir de la sorte ? Elle ne le savait pas et n'en était pas apaisée pour autant. Elle éprouvait toujours le même trouble, la même inquiétude. Elle soupirait et se demandait : « Quel sens peut avoir cette vie monotone ? »

La réponse lui manquait. Même le sage Houf n'avait pu trouver les mots rassurants.

Elle s’allongea sur son lit moelleux et s’abandonna à sa rêverie. Comme sur un rouleau de papyrus apparurent l’une après l’autre les images étranges des événements qu’elle avait vécus pendant la journée. Elle revit l’immense rassemblement des foules venues de toute l’Égypte, les yeux embrasés de la sorcière qui semblaient l’attirer avec une force invincible ; elle entendit sa voix répugnante qui la faisait frémir jusqu’aux os ; ensuite lui apparut l’image du jeune et beau pharaon dans toute sa gloire, puis celle de ce vautour féroce qui avait fondu sur l’une de ses sandales pour l’emporter au ciel. La journée avait été d’une rare densité. C’était peut-être ce qui avait réveillé des sentiments enfouis en elle, ouvert les barrières de ses rêves et multiplié les mouvements de son âme pour le plus grand malheur de ses amoureux éconduits.

Son cœur palpitait fortement. Elle ressentait au plus profond d’elle-même comme une étrange incandescence. Son imagination l’entraînait vers des paysages inconnus. C’était comme si elle espérait passer de son état ordinaire à un autre. Mais de quel nouvel état s’agissait-il ? Elle restait dans l’incertitude, incapable de comprendre ce qui survenait. Était-ce un sortilège que lui aurait lancé cette maudite sorcière ? En tout cas, il y avait sortilège. C’était évident ! Si ce n’était pas l’œuvre d’un sorcier, c’était celle des puissances gouvernant les destinées.

Chapitre 4

TAHOU

Rhodopis était inquiète ; sa pensée, en plein tumulte, ne se fixait sur rien. Elle n'arrivait pas à dormir. Plusieurs fois elle se leva, pour se recoucher aussitôt. Elle finit par quitter son lit pour aller jusqu'à la fenêtre donnant sur le jardin. Elle écarta légèrement les tentures et resta d'abord aussi immobile qu'une statue ; puis elle dénoua sa chevelure qui tomba en cascade sur son cou et ses épaules pour couvrir de nuit sa chemise blanche. L'air humide et frais emplissait ses poumons. Elle posa ses coudes sur l'appui de la fenêtre et son menton sur ses mains. Ses yeux scrutèrent l'espace s'étendant au-delà du jardin ; on apercevait le Nil au loin ; c'était une nuit épaisse et tiède. La brise soufflait par bouffées légères, à peine sensibles ; elle entraînait les feuilles et les rameaux dans une danse calme, presque tendre. Le Nil formait une tache plus sombre que le reste. Si le ciel était constellé, sa faible lueur ne pouvait percer l'obscurité terrestre ; elle s'y noyait. Une nuit si profonde, un tel manteau de calme pouvaient-ils rafraîchir de leur ombre sa tête fiévreuse, l'apaiser ? Hélas ! Elle désespérait de trouver le repos et son angoisse irraisonnée était à son comble. Elle prit un coussin qu'elle plaça sur la balustrade. Elle y appuya sa joue droite et ferma les yeux. C'est alors que les paroles de Houf lui revinrent à l'esprit : « Chacun se plaint, mais il est inutile d'espérer que les choses soient autres que ce qu'elles sont. Apprends à te contenter du sort qui est le tien. » Un soupir monta du fond de ses entrailles et elle se demanda tristement : « Est-il vraiment inutile d'espérer une vie autre ? Est-il sûr que l'homme doive se plaindre sans cesse, mais en vain ? » Comment pouvait-elle s'en convaincre et ainsi se détourner de tout ce qui l'appelait au changement ? En fait, elle connaissait une révolte irrépressible. Elle avait envie de détruire le passé comme le présent et de s'envoler, libre, vers des horizons inconnus, pleins de mystères. Comment pouvait-elle trouver le calme, se satisfaire de la réalité, alors qu'elle rêvait d'en atteindre une, tout autre, où la plainte perdrait sa raison d'être ? Mais elle restait là, oppressée, comme déprise de toute chose.

Le cours de ses pensées et de ses rêveries fut interrompu par un coup léger à la porte. Elle tendit l'oreille avec surprise, leva la tête et demanda :

— Qui est-ce ?

Une voix bien connue répondit :

— C'est moi, madame, puis-je entrer ?

— Oui, Chith... Viens !

La servante entra sur la pointe des pieds et fut surprise de voir sa maîtresse debout et le lit presque intact. La courtisane lui demanda âprement :

— Qu'y a-t-il donc ?

— C'est un homme qui arrive. Il est là, à attendre qu'on le fasse entrer !

Rhodopis fronça les sourcils et dit avec une colère à peine contenue :

— De quel homme parles-tu ? Mets-le vite dehors !

— Comment le pourrais-je, madame ? C'est l'homme devant qui la porte de cette maison n'est jamais fermée.

— Tahou ?

— Lui-même.

— Qu'est-ce qui l'amène si tard ?

Une lueur malicieuse passa dans les yeux de la servante qui dit :

— Tu vas bientôt l'apprendre, Maîtresse.

Celle-ci fit signe de le laisser entrer. La servante disparut et, bientôt, l'embrasure de la porte s'emplissait de la haute et forte silhouette du commandant. Il la salua d'un signe de la tête, se plaça devant la courtisane et la fixa, en proie à un trouble visible. Elle put distinguer chez lui une pâleur inhabituelle, un regard sombre, des traits crispés. Elle ne le reconnaissait plus. Elle alla s'asseoir sur la banquette.

— Tu sembles mal à l'aise, dit-elle. Qu'est-ce qui te tourmente ? Les soucis de ta charge ?

Il nia de la tête et dit d'un ton bref :

— Nullement !

— Tu n'es pas comme d'habitude.

— Vraiment ?

— Tu le sais bien ! Dis-moi ce que tu as sur le cœur…

Bien sûr, il savait qu'il n'était pas comme d'habitude, pour des raisons qu'elle allait apprendre de lui ou de quelqu'un d'autre, mais il hésitait à parler : il craignait pour son propre bonheur ; il pensait la perdre pour toujours. Si son pouvoir sur elle avait été sans partage, tout aurait été facile, mais il désespérait de jamais détenir un tel pouvoir. Il ressentit comme un élancement et dit :

— Ah ! Rhodopis ! Si seulement tu me rendais l'amour que je te porte, je pourrais t'implorer au nom de notre amour.

Qu'avait-il donc besoin de se faire suppliant ? Elle l'avait toujours connu fort, impérieux, s'interdisant toute prière. Il s'était longtemps contenté des plaisirs que le corps de Rhodopis pouvait offrir. Qu'est-ce qui, soudain, le désarmait ?

Elle baissa les yeux et dit :

— Tu me chantes là une bien vieille chanson !

Bien que fort juste, ce constat l'irrita. Il dit avec emportement :

— Je sais ! Mais je maintiens ce que j'ai dit, et j'ai de bonnes raisons de le faire. Mais, hélas ! Ton cœur est vide comme un creux dans le lit d'un fleuve glacé.

Elle s'était habituée à ce genre de discours et dit, en s'agitant sur son siège :

— T'ai-je jamais privé de ce que tu voulais ?

— Non, bien sûr, Rhodopis. Tu m'as offert ton corps sublime, créé pour tourmenter les humains, mais combien de fois n'ai-je pas tenté d'atteindre ton cœur ? Mais quel cœur as-tu ? Il reste là, inerte, dans la tempête du plaisir, comme s'il ne t'appartenait pas. Combien de fois, à bout d'explications, à bout de nerfs, ne me suis-je pas demandé : « Mais qu'est-ce qui me fait défaut ? Ne suis-je pas un homme » ? En fait, je suis la virilité même ! Tu n'as pas de cœur, tout simplement.

À entendre ces paroles, elle était de plus en plus incommodée. Certes, ce n’était pas la première fois qu’on lui tenait un tel discours, mais Tahou l’avait fait jusqu’alors soit sur le ton de la badinerie, soit dans un accès de mauvaise humeur. Or, cette fois-ci, à cette heure insolite, il avait la voix comme brisée par la fureur, la rage. Qu’est-ce qui l’avait mis dans cet état ? Essayant de le pousser à se découvrir, elle lui demanda :

— Es-tu venu si tard dans la nuit pour répéter ce vieux refrain ?

— Non, je ne suis pas venu pour te dire tout cela. Si je suis ici, c’est pour une affaire très grave. Si l’amour n’est d’aucun recours pour moi, il en va autrement de ta liberté, à laquelle tu tiens tellement.

Elle se tourna vers lui, très inquiète, attendant la suite. L’angoisse de Tahou atteignit un sommet. Il décida d’aller droit au but, sans autres préliminaires. Il dit calmement, en portant toute son attention sur les yeux de la courtisane :

— Il faut que tu quittes le palais de Bigeh. Tu dois fuir cette île, t’en éloigner au plus vite, avant le petit jour.

À ces paroles, la jeune femme fut saisie d’effroi. Elle regarda l’homme d’un air incrédule et demanda :

— Mais que me dis-tu là, Tahou ?

— Je dis que tu dois te cacher ; ta liberté est à ce prix !

— Qui peut donc menacer ma liberté à Bigeh ?

Il serra les dents puis, à son tour, demanda :

— Tu n’aurais rien perdu de précieux ?

Troublée, elle répondit :

— Mais si !... J’ai perdu une des sandales que tu m’as offertes.

— Et comment cela s’est-il produit ?

— Un vautour l’a emportée quand je me baignais dans la pièce d’eau du jardin. Mais je ne vois pas le rapport entre ma liberté et ma sandale.

— Naturellement ! Mais attends, Rhodopis : le vautour l’a prise, c’est vrai, mais sais-tu où elle est tombée ?

Elle comprit que Tahou connaissait la réponse. Interdite, elle murmura :

— Comment veux-tu que je le sache, Tahou ?

— Elle est tombée, dit-il dans un soupir, sur les genoux du pharaon !

Ces paroles firent aux oreilles de la belle comme un bruit de tonnerre. Tous ses sens entrèrent en mouvement ; le monde lui devint irréel. Elle eut pour Tahou un regard désemparé, mais ne put articuler un mot. Le commandant la dévisageait avec une attention qui trahissait ses propres incertitudes, son anxiété. Il se demandait quel effet ces révélations avaient sur elle, quels sentiments pouvaient l'agiter. S'impatientant, il dit à voix basse :

— N'ai-je pas raison de te demander de fuir ?

Elle ne répondit pas. On eût dit qu'elle ne l'avait pas entendu. Elle était comme engloutie par le cyclone qui se déchaînait en elle. Lui était effrayé devant son étrange apathie. L'indécision qu'il croyait lire sur son visage lui paraissait détestable, de sinistre augure. Il perdit patience, la colère devint son seul guide, son regard se voila et il cria rageusement :

— Dis donc ! Où es-tu en train de t'égarer ? Tu ne vois pas que c'est une nouvelle affreuse ?

La belle sentit son corps secoué par ce violent éclat de voix. À son tour, elle fut prise de colère. Elle fixa Tahou avec une haine rageuse, mais se contint pour obtenir de lui ce qu'elle voulait. Elle lui demanda calmement :

— Tu es bien sûr de ce que tu avances ?

— Je vois que tu fais résolument l'idiote !

— Cesse d'être injuste ! Supposons que ma sandale soit bien tombée sur les genoux du pharaon. Va-t-il me tuer pour cela ?

— Bien sûr que non ! Mais voilà ! Il a retourné la sandale dans ses mains et a demandé : « À qui peut-elle être ? »

Le cœur de la courtisane se mit à battre à tout rompre. Elle demanda :

— A-t-il eu la réponse ?

Le regard du commandant s'assombrit. En tremblant, il raconta :

— Il y avait avec nous un homme qui me guettait. Le destin en a fait à la fois un ami et un ennemi. Il est les deux ensemble. Il a trouvé là une bonne occasion de me porter un coup fatal. Il a donné ton nom ! Il a parlé de toi en des termes alléchants qui ont excité le pharaon, ravivé tous ses appétits.

— C’est Sofkhatep ?

— Oui, c’est bien lui, l’ami-ennemi ! C’est par lui que la tentation s’est insinuée chez le jeune roi.

— Mais lui, le pharaon, que veut-il ?

Les mains croisées sur la poitrine, Tahou rentra les épaules et dit avec vivacité :

— Le pharaon n’est pas un homme à laisser fuir ce qu’il désire. Quand il veut, il sait prendre.

À nouveau, il y eut un moment de silence. La jeune femme était comme dévorée par un feu intérieur, tandis que l’homme voyait son cauchemar se prolonger. Comme auparavant, le silence de Rhodopis le mit en colère, et cela d’autant plus que la belle ne semblait ni horrifiée ni même inquiète. Il dit avec emportement :

— Tu ne vois pas que c’en est fini de ta liberté ? En cage, ta chère liberté ! Elle, à laquelle tu tiens tant et que tu n’abandonnerais pour rien au monde ! Ta liberté, pour laquelle tu as écrasé tant de cœurs, défait tant d’âmes, qui a infecté tout Bigeh des mêmes maux : souffrance, prostration, désespoir. Qu’attends-tu pour fuir et la sauver, ta liberté ?

Rhodopis fut révulsée par l’image ainsi donnée de sa liberté. Indignée, elle dit :

— Tu me calomnies avec tes formules répugnantes. Mon seul défaut est de refuser les faux-semblants, de ne jamais dire à un homme que je l’aime quand ce n’est pas vrai.

— Et pourquoi n’aimes-tu personne, Rhodopis ? Tahou lui-même a aimé, Tahou le guerrier endurci, qui s’est jeté dans la mêlée au moment des guerres, celles du nord comme celles du sud, qui, dans son enfance, a grandi sur des chars en mouvement ! Alors toi, pourquoi n’aurais-tu jamais d’amour pour personne ?

Elle eut un sourire indéchiffrable et demanda :

— Tu crois que j’ai la réponse ?

— Peu importe à présent. Ce n’est pas pour cela que je suis venu. Je te demande ce que tu comptes faire.

Calmement, avec une étonnante insouciance, elle répondit :

— Je ne sais pas.

Les yeux de Tahou devinrent pareils à deux brandons prêts à s'enflammer et à dévorer la belle. L'envie folle le prenait de lui fracasser le crâne, mais, à ce moment, elle le regarda. Il respira profondément et dit :

— Je te croyais plus éprise de ta liberté.

— Mais que pourrais-je bien faire ?

Il se frappa les mains et dit :

— Mais t'enfuir, Rhodopis ! T'enfuir avant d'être emmenée au palais comme esclave parmi les esclaves, avant qu'on t'y parque dans une de ses innombrables chambres où tu vivras dans la solitude et l'asservissement. Tu y attendrais ton tour, qui ne viendrait jamais qu'une fois l'an. Tu passerais le reste de ta vie tristement emmurée dans un paradis sinistre. Es-tu faite, Rhodopis, pour une vie pareille ?

Atteinte dans sa fierté, et même dans sa simple dignité, elle fut prise de colère et se demanda comment son sort pourrait un jour ressembler à ce qu'elle venait d'entendre. Elle, dont les plus grands se disputaient les faveurs, serait-elle vouée à partager avec des concubines le cœur du pharaon ? Pourrait-elle se satisfaire, en ce monde, d'une chambre dans le harem royal ? S'engouffrerait-elle vraiment dans les ténèbres après tant de lumière ? Devait-elle troquer sa gloire contre l'avilissement ? Accepterait-elle la servitude après avoir régné sans partage ? Quel affreux dilemme ! Fallait-il se résigner à cette vision hideuse ? Se laisser hanter par ces images extravagantes ?

Mais devait-elle fuir comme le voulait Tahou ? Pouvait-elle se résigner à la fuite ? Rhodopis, la tant aimée, dont aucun visage de femme n'avait jamais eu la beauté, dont aucun corps n'avait fasciné autant que le sien, devait-elle vraiment craindre et fuir la servitude ? Qui, plus qu'elle pouvait prétendre imposer son règne et prendre possession des cœurs ?

Tahou fit un pas vers elle et demanda d'un ton suppliant :

— Rhodopis ! Qu'as-tu à dire maintenant ?

Elle s'irrita une fois de plus et ironisa :

— Tu n'as donc aucun remords, commandant, à me persuader de fausser compagnie à ton propre maître ?

Tahou se sentit très atteint par le sarcasme et vacilla sous le choc. Il eut un goût d’amertume dans la bouche et dit très vite :

— Mon maître ne t’a pas encore vue, Rhodopis, mais moi, j’ai le cœur saccagé depuis longtemps. Je suis enchaîné par un amour sans frein, implacable. Il m’entraîne dans un gouffre. Il m’avilit, me foule aux pieds, me torture. Dans la poitrine, j’ai une fournaise dont les flammes ont bondi devant le danger de te perdre à jamais. Si je t’incite à fuir, c’est pour défendre mon amour, mais jamais je ne trahirai mon maître vénéré.

Elle ne se soucia pas le moins du monde de sa complainte ni de ses protestations de loyauté envers le souverain. Elle était révoltée de se sentir menacée dans sa fierté. Quand le commandant lui demanda, de nouveau, ce qu’elle comptait faire, elle secoua vivement la tête, comme pour chasser une hantise méprisable. Elle dit froidement et pleine d’assurance :

— Je ne fuirai pas, Tahou.

L’homme eut le visage défait, désespéré ; il demanda :

— Alors tu acceptes l’avilissement ? Ta fierté rend les armes ?

Elle dit avec un sourire :

— Rhodopis ne connaîtra jamais l’humiliation.

La fureur le secoua des pieds à la tête. Il dit :

— Enfin je comprends ! C’est ton vieux démon qui se réveille, le démon de l’amour-propre, de l’orgueil, du pouvoir. Ce démon a pris pour abri ton cœur glacé à jamais ; il se repaît de la souffrance des autres ; il dispose des destinées à sa guise. Il entend le nom du pharaon et, aussitôt, c’est le branle-bas ! Il veut donner la mesure de sa force, prouver qu’elle est irrésistible. Il veut s’assurer de la toute-puissance de cette beauté maudite. Peu lui importe d’écraser les cœurs sur son passage, de faire fondre les âmes et de détruire les espérances. Ah ! Qu’est-ce que j’attends donc pour effacer tant de mal d’un simple coup de poignard ?

Elle le regarda d’un œil tranquille et lui dit :

— Je ne me suis jamais refusée à toi ! Mais combien de fois ne t’ai-je pas mis en garde contre la vaine tentation de me séduire ?

— Ce poignard peut assurer la paix de mon âme. N’y aurait-il pas là une fin naturelle pour Rhodopis ?

— N'y aurait-il pas là une fin regrettable pour Tahou, le défenseur de la nation ?

Il la regarda longuement d'un œil vague. En ce moment décisif, il mourait de désespoir, mais aussi étouffait de dégoût. Sa colère était comme en suspens. Il lui dit d'un ton froid, implacable :

— Comme tu es laide, Rhodopis ! Ta véritable image est hideuse, difforme ! Qui te croit belle est aveugle ! Ton visage est laid, parce qu'il est mort. Il n'y a pas de beauté sans la vie et jamais la vie n'a remué en toi ; jamais ton cœur n'a eu la moindre chaleur. Tu es un cadavre ! Un cadavre bien formé, mais un cadavre quand même. Jamais un éclair de tendresse dans les yeux ! Jamais le moindre pli de douleur sur tes lèvres ! Jamais la compassion ne t'a remuée ! Ton regard est immobile et ton cœur a été taillé dans la pierre. Tu es un cadavre maudit. Tu ne peux que me répugner jusqu'à la fin de ma vie. Je sais que tu vas répandre le mal comme le veut ton démon. Mais un jour, tu seras terrassée, détruite. Ce sera la fin normale du désastre ! Pourquoi irai-je te tuer ? Pourquoi m'exposer en tuant ce qui est déjà mort ?

Après avoir lancé ces dernières phrases, Tahou s'en alla. Rhodopis guetta le bruit de son pas lourd dans l'allée, jusqu'à ce que le calme de la nuit l'eût enseveli. Elle revint à la fenêtre : l'obscurité était totale. Seules les étoiles veillaient, dans leur calme et éternelle fête. Le silence couvrait tout de son voile épais. Elle croyait pouvoir entendre jusqu'aux plus sourds battements de son cœur. Il montait en elle comme une effervescence, un feu vif, redoutable : son corps était bien vivant et à l'opposé du cadavre décrit par Tahou.

Chapitre 5

LE PHARAON

Rhodopis ouvrit les yeux. Tout était sombre autour d'elle. On eût dit que la nuit n'avait pas cessé. Pendant combien de temps s'était-elle vraiment abandonnée au repos, au sommeil ? Elle ne put retrouver tout de suite sa conscience ni rassembler ses souvenirs. Elle semblait ignorer son passé, tout comme elle ignorait son avenir. Sa personne semblait s'être dissoute dans la nuit. Elle eut ensuite quelques instants d'effarement, d'angoisse. Puis ses yeux s'habituèrent à l'obscurité qui se fit plus douce. Elle put voir la lumière filtrer par les interstices des volets. Elle distingua les meubles de sa chambre. Elle vit pendre la lampe incrustée d'or.

La conscience lui revint. Elle se souvint d'être restée éveillée sans pouvoir reposer ses paupières jusqu'à ce que l'aube eût fait couler ses vagues bleues et tranquilles sur elle. Elle s'était alors jetée sur son lit. Le sommeil l'avait peu à peu soustraite à ses pensées et ses émotions. À présent, elle se demandait quel jour ce pouvait être. Était-ce le matin ? Le soir ? Les événements de la nuit passée lui revinrent en mémoire. Elle vit de nouveau la forme de Tahou, se souvint de ses déferlements de rage, de son désespoir, de sa violence menaçante. Quels débordements ! se disait-elle. C'était un homme brutal, follement irascible. Sa passion était féroce. Il n'avait d'autre défaut que cette obstination dans l'amour, avec tous les emportements qui en découlaient fatalement.

Elle avait sincèrement espéré qu'un jour il l'oublierait ou se dégoûterait d'elle. De l'amour elle ne récoltait, quant à elle, que des détresses. Chacun brûlait de gagner son cœur, mais ce dernier restait lointain, farouche, comme une bête indomptée. Elle s'était trouvée prisonnière de situations affligeantes, tragiques, tout cela bien malgré elle. Le malheur la suivait partout comme son ombre. Il rôdait comme une obsession. Ses duretés, ses brutalités souillaient sa vie.

Soudain lui revint en mémoire ce que Tahou avait dit du jeune pharaon, à savoir qu'il désirait ardemment trouver celle à qui appartenait la sandale et qu'il l'appellerait à coup sûr dans son harem. Ah ! Le jeune pharaon avait le sang vif, toute la fougue de la jeunesse, comme on le lui avait répété. Rien donc d'étonnant dans les propos de Tahou ; il n'était pas déraisonnable d'y accorder foi. Elle gardait cependant l'espoir de voir les événements prendre une tout autre tournure. Son immense confiance en elle-même reprenait le dessus.

Elle entendit frapper à la porte et dit d'une voix indolente :

— C'est toi, Chith ? Entre !

La servante ouvrit la porte et s'avança avec la légèreté qui lui était coutumière. Elle dit :

— Que les dieux soient bénis pour t'avoir apporté le sommeil après cette longue nuit blanche ! Qu'ils te soient cléments, Maîtresse ! Mais tu dois mourir de faim…

Elle ouvrit la fenêtre. Il s'en répandit une lumière mêlée d'ombre. Elle dit en riant :

— Aujourd'hui, le soleil s'est couché sans t'avoir vue. Sa visite à la terre aura été bien infructueuse !

S'étirant, bâillant, Rhodopis demanda :

— C'est déjà le soir ?

— Oui, Maîtresse ! Que dirais-tu d'un bain parfumé ? Veux-tu manger un peu ? Quelle tristesse ! Je sais bien pourquoi tu n'as pas fermé l'œil de la nuit.

Rhodopis lui demanda, intriguée :

— Que veux-tu dire, Chith ?

— Je veux dire qu'aucun homme n'a réchauffé ton lit.

— Veux-tu te taire, impudente !

— Les hommes donnent des habitudes dont on ne peut plus se passer. C'est bien pour cela que tu arrives à les supporter, malgré leur prétention.

— Arrête tes bavardages, Chith !

Elle avait la tête lourde. La servante suggéra :

— Si nous allions au bain. Les amoureux affluent déjà dans la salle de réception. Ils la trouvent bien vide sans toi.

— Ils y sont déjà ?

— Leur est-il arrivé de ne pas y être à ce moment du soir ?

— Je ne compte voir personne !

Chith fut abasourdie ; elle eut pour sa maîtresse un regard de doute. Elle insista :

— Tu les as beaucoup déçus hier. Que vas-tu dire aujourd'hui ? Ah, Maîtresse ! Si seulement tu voyais comme ils se mettent à bouillir quand tu tardes.

— Donne-leur congé. Dis-leur que je suis souffrante !

La servante hésita ; elle songeait à protester, mais sa maîtresse tonna :

— Cela suffit ! Fais ce que je te dis.

La femme quitta la pièce, désemparée. Elle ne reconnaissait plus sa maîtresse et se demandait ce qui avait bien pu la transformer. La courtisane, quant à elle, se sentit rassérénée par ce qu'elle venait de faire. Elle jugeait hors de question de s'occuper de ses hôtes en un moment pareil. Elle n'était pas en mesure de dominer l'effervescence de ses pensées, d'écouter quiconque, de soutenir la moindre conversation. Que dire de la danse et du chant ! Ils n'avaient qu'à partir, tous ! Elle redouta de voir Chith venir lui transmettre les supplications des uns ou des autres, Aussi se leva-t-elle bien vite pour s'élancer vers le bain.

Une fois qu'elle s'y fut isolée, elle se posa question sur question : le pharaon allait-il l'envoyer chercher le soir-même ? Cette attente était-elle la cause de son agitation, de son angoisse ? Avait-elle vraiment peur ? Il n'en était rien. En fait, cette beauté qu'aucune autre femme n'avait jamais reçue en héritage enracinait au plus profond d'elle-même une immense confiance. Aucun homme n'avait pu ni ne pourrait y résister. L'imaginer assujettie au caprice d'une créature, fut-ce le pharaon, était absurde ! Dès lors, pourquoi restait-elle agitée, anxieuse ?

Elle éprouvait de nouveau l'étrange sensation qui, la veille, avait soudainement agité tout son corps tandis que son regard se posait sur le jeune pharaon dressé sur son char comme une statue. Il y avait là une énigme. Quelle étrangeté ! Était-elle perdue devant cette énigme insoluble ? Devant ce grand titre terrible ? Devant ce seigneur vénéré ? Aurait-elle aimé le voir pris d'un engouement tout humain après l'avoir contemplé dans sa majesté presque divine ? Aurait-elle voulu se rassurer sur sa propre force devant cette citadelle imprenable ?

Chith frappa à la porte. Elle dit que maître Anon l'avait chargée d'un message écrit. La belle s'irrita et cria :

— Déchire-le en morceaux !

La servante eut peur de s'exposer à un déchaînement de colère. Elle se sauva, embarrassée, trébuchante. Rhodopis quitta le bain pour regagner sa chambre, plus splendide que jamais. Elle prit quelque nourriture et but une pleine coupe de vin de Maryout.

Elle commençait tout juste à se détendre sur un amas de coussins quand Chith revint de nouveau, mais en trombe, sans s'annoncer. Sa maîtresse la fixa d'un regard menaçant. La servante dit avec terreur :

— Dans la salle d'audience, il y a un homme étrange qui veut absolument te voir !

De nouveau, la colère envahit la courtisane qui s'écria :

— Mais, Chith ! Est-ce que tu perds la tête ? Voilà que tu prends parti pour ces gens qui veulent m'importuner.

La servante répondit en haletant :

— Du calme, Maîtresse ! J'ai mis dehors tous les visiteurs, mais cet homme-là, il n'est vraiment pas comme les autres. Je ne l'ai encore jamais vu. Il s'est trouvé tout à coup dans le vestibule et je me demande par où il est passé. J'ai essayé de lui barrer la route, mais il avançait comme si je n'existais pas. Il m'a ordonné de t'avertir.

L'œil de Rhodopis s'était soudain immobilisé. Elle demanda, l'air soucieux :

— Est-ce un officier de la garde royale ?

— Pas du tout, Maîtresse ! Il ne porte pas la tenue d'un officier. Je lui ai demandé qui je devais annoncer. Il a haussé les épaules comme pour dire que cela n'avait pas d'importance. Je lui ai confirmé que tu ne recevais personne aujourd'hui. Il a fait comme si de rien n'était et m'a ordonné de te dire qu'il t'attendait. Maîtresse, je fais tout pour te satisfaire, mais là, je suis restée sans force devant cet aplomb inouï, cet air inflexible !

Rhodopis se demandait s'il ne s'agissait pas de l'envoyé du souverain et, à cette idée, son cœur battait violemment, faisant résonner sa poitrine. Elle courut à son miroir, scruta son image puis, sur la pointe des pieds, elle fit un tour complet sur elle-même sans perdre de vue son reflet. Elle demanda à la servante :

— Qui vois-tu, Chith ?

Stupéfaite du changement survenu dans l'humeur de sa maîtresse, celle-ci répondit :

— Je vois Rhodopis !...

La belle quitta la chambre, laissant Chith à sa perplexité. Comme une colombe, elle vola d'une pièce à l'autre, descendit les marches couvertes de précieux tapis.

Elle attendit quelques instants avant d'entrer dans la grande salle. Là, elle vit un homme qui lui tournait le dos, le visage vers le mur, occupé à lire un poème de Ramonhotep. Qui pouvait-il être ? Il était aussi grand que Tahou, mais avec un corps plus fin, plus élancé. Ses épaules étaient larges, ses jambes bien dessinées. Il portait une sorte d'écharpe enrichie de pierreries qui descendait de ses épaules jusqu'à la ceinture de son pagne. Sa coiffe, elle aussi, était belle, légèrement pyramidale dans la partie haute, elle ne ressemblait pas aux coiffes des prêtres. Qui était-ce donc ?

Il ne s'était pas aperçu de la présence de la femme, car elle s'était avancée avec légèreté sur un épais tapis. Parvenue à quelques pas de lui, elle dit à voix basse :

— Monsieur !

L'homme étrange se retourna et ce fut la stupeur. Elle se trouvait face au pharaon, au pharaon dans toute sa majesté et sa grandeur. C'était Mérenrê II et personne d'autre !

Ô dieux ! La surprise la fit frémir de la tête aux pieds. Elle se sentit vaincue, en déroute. Il lui semblait vivre un rêve. Pourtant, elle reconnaissait parfaitement cette peau brune, ce nez aristocratique. Jamais elle n'aurait pu les oublier. Elle avait vu le pharaon deux fois et son image s'était inscrite dans sa mémoire, s'y était même incrustée sans pouvoir en être effacée.

Cependant, elle s'attendait à tout sauf à cette rencontre. Elle n'y était absolument pas préparée. Elle n'avait conçu pour un tel événement aucun de ses plans habiles. Saurait-elle se comporter au cours de cette rencontre improvisée, elle qui savait surtout accueillir de riches marchands venant de Nubie ? Elle était prise au dépourvu, submergée, emportée. Pour la première fois de sa vie, elle choisit de s'incliner. Elle dit d'une voix brisée :

— Seigneur !

Le pharaon eut pour elle un regard attentif et pénétrant. Tout en s'enchantant de la finesse de ses traits, il trouvait un malin plaisir à y lire le tourment, le désarroi. Dans le même temps, il prenait conscience de la magie que ce visage exerçait et en ressentait comme une joyeuse griserie.

Après qu'elle l'eut salué, il lui demanda de sa voix au timbre sonore :

— Tu me connais donc ?

Elle répondit avec les inflexions douces et mélodieuses qui lui étaient familières :

— Oui, Seigneur, la chance m'a comblée hier.

Il ne se lassait pas de contempler son visage. Il sentait une sorte de bien-être envahir irrésistiblement son esprit et ses sens. Il reprit sur un ton presque machinal :

— Il revient aux rois d'exercer une tutelle bienfaisante. Ils doivent veiller à l'intégrité des âmes et des biens. Je suis venu à toi pour te rendre un précieux objet dont j'avais reçu la garde.

Sans plus attendre, il glissa la main sous sa grande écharpe et y prit une sandale qu'il lui présenta en disant :

— N'est-ce pas ta sandale ?

Elle suivait des yeux la main du pharaon et vit ainsi apparaître la sandale entre les plis de l'écharpe. Bouleversée, elle pouvait à peine comprendre ce qui avait lieu. Elle balbutia, au comble de l'émotion :

— Ma sandale…

Le roi eut un rire plein de douceur et dit sans la quitter des yeux :

— C'est bien elle, Rhodopis ! Au fait, c'est bien ton nom ?

Elle inclina la tête et dit dans un souffle :

— Oui, Seigneur.

Elle était trop émue pour en dire plus. Quant au roi, il poursuivit :

— Voilà une bien belle sandale. Ce qu'elle a de plus merveilleux est ce dessin gravé à l'emplacement du pied. J'ai trouvé cet ornement d'une beauté exceptionnelle jusqu'au moment où je t'ai vue. J'ai alors compris qu'il était le simple reflet d'une réalité, une réalité redoutable. J'ai appris aussi une vérité : la beauté est pareille au destin. Elle impose sa loi à l'homme sans l'avertir !

Elle joignit les mains et dit :

— Ô Maître, jamais je n'ai rêvé de voir ma maison honorée par ta présence. Mais à te voir m'apporter ma sandale… Seigneur ! Les mots me manquent. Je perds l'esprit, mais pardonne-moi, ô Maître, quel désastre ! Je ne vois plus ce que je fais. Je te laisse attendre debout…

Elle se précipita vers son fauteuil d'apparat et le lui montra en s'inclinant. Il préféra une banquette moelleuse où il s'assit. Il lui dit :

— Approche-toi de moi, Rhodopis ! Assieds-toi.

La courtisane s'avança et s'arrêta près de lui. Elle resta debout, tentant de vaincre son émotion et sa stupeur. Il la fit asseoir lui-même : il lui saisit le poignet, la touchant ainsi pour la première fois, et il lui fit prendre place tout près de lui.

Elle sentait son cœur battre. Elle posa de côté la sandale, baissa les yeux et oublia qu'elle était Rhodopis, adorée de tous, qui se jouait des cœurs selon son caprice. La surprise l'avait vaincue, elle était bouleversée par la venue de l'être vénéré. On eût dit une lumière fulgurante frappant ses yeux soudainement. Elle se recroquevilla comme une vierge se livrant pour la première fois à son mari.

Cependant, et sans qu'elle le sut, une force était à l'œuvre dans la bataille qui s'engageait. C'était sa beauté, dont le secours lui était indéfectible. Celle-ci dardait sur un roi surpris ses rayons magiques, tout comme le soleil levant inonde de sa lumière argentée la nature encore endormie, la réveille et la fait superbement miroiter. La beauté de Rhodopis était triomphante dans son éclat. Elle brûlait celui qui s'approchait d'elle, lui faisait perdre la raison et l'emplissait d'un désir mystérieux que rien ne pouvait plus assouvir ni calmer.

Tous deux, en cette nuit d'éternité, Rhodopis balbutiante de détresse, et le roi aveuglé par sa beauté, étaient des êtres auxquels la miséricorde divine paraissait plus qu'à tout autre nécessaire.

Le roi voulut entendre sa voix et lui demanda :

— Pourquoi ne me demandes-tu pas d'où me vient la sandale ?

L'angoisse la saisit et elle dit :

— J'ai déjà commis de pires oublis, Seigneur !

Il sourit et lui demanda :

— Mais toi, comment l'as-tu perdue ?

La douceur avec laquelle il parlait calma ses émotions. Elle répondit :

— Le vautour l'a prise pendant que je me baignais !

Le roi soupira, releva la tête comme s'il examinait la décoration du plafond, mais il ferma les yeux pour mieux imaginer le délicieux spectacle : celui de Rhodopis jouant de son corps nu dans l'eau tandis que, du haut du ciel, le vautour fondait sur sa sandale.

La courtisane entendit la respiration du roi se précipiter et sentit son souffle lui brûler la joue. De nouveau, le pharaon regarda son visage. Il dit avec chaleur et comme en extase :

— Le vautour l'a saisie et me l'a apportée. Quelle histoire troublante ! Pourtant, je me pose une question déplaisante : aurais-je été privé de ta vue si un dieu n'avait envoyé ce digne oiseau à mon secours ? Quelle triste idée ! Cependant, j'ai l'intime conviction que ce vautour a trouvé absurde que je ne te connaisse pas alors que tu n'étais qu'à quelques coudées de moi. Il m'aura jeté cette sandale pour mettre fin à mon inattention…

Elle demanda alors feignant la surprise :

— Le vautour aurait fait tomber cette sandale devant toi, Maître ?

— Oui, Rhodopis. Telle est la charmante histoire.

— Quel hasard étrange et merveilleux !

— Hasard, Rhodopis ? Quel hasard ? Il s'agit bien plutôt d'un évident signe du destin !

Elle soupira :

— Tu as bien raison, Seigneur ! Le vrai se révèle parfois sous les dehors du fortuit, de l'absurde.

— Je vais annoncer au peuple mon désir que dorénavant plus aucun mal ne soit fait aux vautours !

Elle eut un sourire à la fois heureux et charmeur. L'éclair de ses petites dents semblait avoir la vertu d'un talisman.

Le souverain sentit au fond de lui-même comme un débordement. Il n'était pas dans ses habitudes de combattre ses propres inclinations. Aussi s'abandonna-t-il à la passion naissante. Il dit en soupirant :

— Ce vautour est l'unique créature à qui je dois ce qui compte le plus dans ma vie. Ah, Rhodopis ! Comme tu es belle ! Devant ta beauté, tous mes rêves sont devenus vanité.

La belle fut transportée. C'était comme si elle entendait de telles paroles pour la première fois. Elle eut pour le pharaon un regard tout de pureté et de douceur, qui l'affola encore davantage. Il dit, comme pour se plaindre d'un mal :

— C'est comme si un fouet de flamme venait frapper mon cœur et l'embraser !

Alors il approcha son visage du sien qui rayonnait et chuchota :

— Rhodopis ! Je veux respirer ton souffle.

Elle lui tendit son visage en abaissant ses paupières. Le roi approcha lentement le sien au point que leurs nez s'effleurèrent. Il joua avec ses longs cils du bout de ses doigts, puis ce fut comme s'il plongeait tout entier dans ses grands yeux noirs et se perdait dans leur nuit. La passion le désarmait. Une sorte d'ivresse magique s'emparait de lui. Il l'entendit alors soupirer profondément. Il reprit quelque conscience et lui murmura à l'oreille.

— Rhodopis ! Il m'arrive de lire mon propre destin. Je sais que désormais je n'aurai plus d'autre guide que la folie.

Épuisée d'émotion, elle posa la tête sur sa main. Son cœur battait toujours autant. Ils restèrent un long moment sans rien dire. Chacun n'écoutant que sa voix intérieure qui, en fait, ne parlait qu'à l'autre. Tout à coup, Rhodopis se leva, se plaça devant le roi et dit :

— Accepterais-tu de visiter mon palais ?

Il fut enchanté de cette invitation, mais celle-ci eut pour effet de lui rappeler ses charges qu'il était sur le point d'oublier. Il se trouva obligé de décliner l'offre. Certes, il aurait pu retarder son entrevue d'une heure alors que le palais blanc et celle qui y habitait s'offraient à lui, mais il dit avec regret :

— Pas cette nuit, Rhodopis !

Elle le regarda, interdite, et demanda :

— Mais pourquoi, Maître ?

— Là-bas, au palais, des gens m'attendent depuis longtemps.

— Quels gens, Seigneur ?

Le roi eut un petit rire et dit d'un ton négligent :

— Je devrais en ce moment donner audience au Premier ministre. En fait, Rhodopis, depuis le jour où eut lieu cet incident avec le vautour, il se trouve que je suis dévoré par le travail. J'avais constamment l'intention de visiter ton palais, mais je ne trouvais pas le moment de liberté qui m'aurait permis de le faire. Quand j'ai vu que les jours passaient, j'ai décidé de repousser une rencontre importante pour voir enfin la belle à la sandale d'or.

Rhodopis fut prise de détresse. Elle balbutia :

— Seigneur !

Elle s'émerveillait de la désinvolture avec laquelle il avait ajourné un entretien important où devait se décider l'avenir du royaume, tout cela pour venir voir une femme ayant occupé son cœur pendant quelques instants. Elle trouvait dans cet acte une beauté, une magie que ne pouvaient égaler les gestes d'aucun amoureux ni les vers d'aucun poète.

Le roi se leva à son tour et dit :

— Je pars, Rhodopis ! Hélas ! Le palais royal m'étouffe. C'est une prison aux murs faits de traditions. Mais, moi, je m'en échappe, tout comme la flèche qui ricoche. Je vais maintenant quitter un visage adoré pour en rencontrer un autre, mais repoussant. As-tu déjà vu quelque chose d'aussi étrange ? À demain, Rhodopis, ma très chère ! Ou plutôt… à toujours !

Sur ces paroles, il s'en alla, emportant avec lui son charme, sa jeunesse, sa folie.

Chapitre 6

L'AMOUR

Le regard de Rhodopis quitta la porte par laquelle le pharaon avait disparu. Elle dit dans un soupir : « Il est parti. » En réalité, il était toujours là. S'il en avait été autrement, elle n'aurait plus été sous l'empire de cette ivresse étrange où venaient se confondre veille et sommeil, rêve et souvenir. Les images passaient dans son esprit, se pressaient, se bousculaient, s'affolaient.

Elle était en droit de se dire heureuse. Elle avait approché la gloire, s'était élevée au plus haut degré de l'honneur. Elle avait goûté aux délices de Sa Majesté comme aucune femme n'aurait pu en rêver. Le pharaon lui avait fait la grâce de sa présence, une présence vénérée et de son côté, elle avait pu le troubler par la seule force d'innocents soupirs. Il avait crié devant elle qu'un fouet de flamme embrasait son jeune cœur. Par ses élans, il avait fait d'elle une reine, l'avait placée sur le double trône de la beauté et de la gloire. Elle avait donc toute raison d'être heureuse. Pourtant, ce bonheur n'était encore que celui du triomphe. Elle pencha légèrement la tête en avant. Son regard se posa sur la sandale. Son cœur se mit alors à frémir. Baissant la tête encore davantage, elle l'approcha de l'objet et pressa ses lèvres sur le dessin qui l'ornait. Elle ne put s'abandonner longtemps à sa rêverie, car Chith entra et dit :

— Maîtresse, as-tu l'intention de dormir ici ?

Elle ne lui répondit pas, prit la sandale, se leva comme à regret et avança d'un pas hésitant vers sa chambre.

Devant l'état d'apparente ivresse de sa maîtresse, Chith s'enhardit et lui dit d'un ton mélancolique :

— Quel dommage, Maîtresse ! Cette belle salle de réception habituée aux chants, aux moments de joie, aux plaisirs, la voilà dépeuplée, pour la première fois, de ses habitués nocturnes et de tous les amoureux. Elle doit être étonnée comme moi et se demander : « Où est le chant ? Où est la danse ? Où est l'amour ? » C'est donc cela que tu voulais, Maîtresse ?

La belle ne lui prêtait aucune attention. Elle monta les marches tranquillement et en silence. Chith imagina que ses propos amenaient Rhodopis à réfléchir. Elle poursuivit avec ardeur :

— Si tu savais comme ils étaient révoltés, affligés quand je leur ai annoncé ton absence. Ils échangeaient des regards de chagrin, de vraie désolation. Ils sont repartis, lourdement, traînant derrière eux leur peine.

La jeune femme gardait le silence. Elle entra dans sa belle chambre, courut vers son miroir, lança un regard sur son image et eut un sourire de soulagement, de félicité. Elle se disait : « Si ce qui est arrivé cette nuit a été un miracle, cette image aussi en est un ! » Une joyeuse excitation l'envahit. Elle se tourna vers Chith et demanda :

— À ton avis, qui était l'homme venu me rendre visite ?

— Qui pouvait-il bien être, Maîtresse ? Je le voyais pour la première fois. C'est un jeune homme étrange. Ce qui est sûr, c'est qu'il fait partie de la noblesse. Il est élégant, il ne doute de rien, il fait même peur. Il passe comme le vent qui gronde. Il y a dans sa démarche quelque chose qui impressionne : quand il parle, on n'ose rien répliquer. Si je pouvais me le permettre, j'oserais dire qu'il y a chez lui quelque chose de…

— … quelque chose de quoi ?

— De fou…

— Prends bien garde à toi !

— Maîtresse, quelles que soient ses richesses, elle ne peuvent égaler toutes celles des amoureux que tu as mis dehors.

— Tu devrais te repentir de ce que tu dis avant qu'il ne soit trop tard.

Chith demanda, interdite :

— Il serait plus riche que le commandant Tahou ou le gouverneur Ouni ?

Rhodopis répondit non sans un brin de fatuité :

— C'est le pharaon, imbécile !

La suivante fixa sa maîtresse en écarquillant les yeux. Sa lèvre inférieure s'affaissa soudain. Elle ne parlait plus. La courtisane dit en riant :

— C'est le pharaon, Chith ! le pharaon lui-même et personne d'autre ! Maintenant, tiens bien ta langue ! Et puis, tu peux partir. Allez ! Disparais ! J'ai besoin de rester en tête à tête avec moi-même…

Elle ferma la porte et se glissa vers la fenêtre donnant sur le jardin. La nuit avait déjà atteint sa plénitude. Elle abritait toute chose sous son aile. On voyait luire les étoiles au milieu de la voûte céleste. Les lampes suspendues aux arbres avaient été allumées. Cette nuit semblait féerique. Rhodopis goûta son charme et pour la première fois, elle mesura la douceur de la solitude. Elle y trouvait bien plus de plaisir que dans la compagnie de tous ses amoureux réunis. Dans le calme qui l'entourait, elle sonda son âme, écouta ce que son cœur lui murmurait.

Bien des souvenirs ressuscitèrent. Des images enfouies dans les profondeurs oubliées réapparurent. Elle sentit alors dans sa poitrine une palpitation irrépressible. Elle revit un temps ancien, dans son petit royaume de Bigeh, bien avant qu'elle ne règne sur les cœurs et ne se fasse l'instrument d'une irrémédiable fatalité pour les âmes. Elle était alors une jolie paysanne surgissant d'entre les branches pleines de sève, comme la fleur printanière en train d'éclore. Il y avait un batelier à la voix douce, aux jambes cuivrées. Elle savait que son cœur lui avait été voué, et à nul autre. Les rives de Bigeh avaient été les témoins d'un bonheur inconnu sur la terre. Il l'avait appelée sur son bateau ; elle avait accepté. Le vent les avait emportés loin vers le sud. Dès ce moment, elle avait rompu avec les siens et tout son monde villageois.

Un jour, brusquement, le batelier avait disparu de sa vie. Elle ne savait pas s'il s'était perdu, s'il avait fui, s'il était mort. Elle s'était retrouvée seule. En fait, elle ne l'était pas, car sa beauté était là. Elle n'eut pas à errer longtemps. Elle fut recueillie par un vieillard à la longue barbe et au cœur fragile. La vie fut douce pour elle. À la mort de son protecteur, elle était riche. Il émanait d'elle toujours plus de lumière ; elle retenait tous les regards.

On se mit à voleter autour d'elle comme le font les papillons folâtres autour d'une lampe. À ses pieds venaient se jeter des cœurs juvéniles, des biens innombrables. Elle fut ainsi couronnée « Reine des cœurs » au palais de Bigeh. Elle fut la fameuse Rhodopis. Que de souvenirs ! Comment son cœur était-il alors devenu inerte ? Le chagrin l'avait-il tué ? Ou bien l'orgueil, le goût de la gloire ? Elle entendait des paroles d'amour, mais le plus profond d'elle-même y restait sourd, comme s'il s'était verrouillé. Tout ce que pouvait obtenir d'elle un amoureux aussi ardent et avide que Tahou était l'abandon d'un corps indifférent.

Elle brassa ses souvenirs pendant un long moment. Elle les avait rappelés à elle pour tenter d'apercevoir ce qui, dans leur enchaînement, préparait les jours les plus splendides de son existence, les plus heureux.

Le temps passait. Elle n'en avait pas conscience. Elle ne pouvait guère distinguer les heures des minutes. Elle revint à elle en entendant un bruit de pas. Elle se retourna, contrariée, vit la porte s'ouvrir et Chith entrer. Une fois de plus, celle-ci haletait :

— Maîtresse, dit-elle, il me suit... Il est là, le voilà !

Elle le vit avancer d'un pas tranquille, comme s'il entrait dans sa propre chambre. Elle fut saisie d'une surprise mêlée de joie et s'écria :

— Mon Maître !

Chith se faufila vers la sortie et ferma la porte. Le roi jeta un regard sur la belle chambre et dit d'un ton enjoué :

— Dois-je te demander pardon pour cette intrusion ?

Elle eut un sourire de bonheur et dit :

— La chambre et celle qui s'y trouve sont à toi, Seigneur.

Il eut le petit rire charmeur qui était souvent le sien. C'était un rire vibrant, juvénile, débordant de vie. Il la prit par le bras, la conduisit vers la banquette et la fit asseoir. Puis il prit place à côté d'elle en disant :

— Je craignais d'être gagné de vitesse par ton sommeil.

— Le sommeil ? Le sommeil... n'a pas sa place en une nuit pareille. Elle est tellement illuminée de bonheur qu'elle ressemble au jour.

Le visage du roi se rembrunit. Il dit :

— Nous voilà bien enflammés tous les deux !

Elle n’avait jamais éprouvé une telle félicité. Jamais son cœur n’avait été aussi éveillé, aussi vivant. Jamais elle n’avait goûté le plaisir de l’abandon auprès de quiconque, hormis cet être d’une qualité singulière. Il avait dit vrai : « Elle était enflammée ! ». Elle s’abstint de le révéler et se borna à lever vers lui des yeux dont le langage était clair ; c’était un regard tout de candeur et de tendresse. Elle dit :

— Jamais je n’aurais cru que tu reviendrais cette nuit !

— Moi non plus, je ne le pensais pas. Simplement, j’ai trouvé mes entretiens pesants, pénibles. Fixer mon attention m’épuisait. Quelque chose m’avait pris à la gorge et ne me lâchait plus. L’homme m’a présenté des textes de décrets. J’en ai signé plusieurs. Je l’ai écouté, mais j’avais l’esprit ailleurs. Et puis, à un certain moment, je n’ai pu y tenir. Je lui ai dit : « À demain. » Je ne songeais pas à revenir ici ; j’avais seulement envie de me retirer pour écouter tout ce que j’avais à me dire. Quand je me suis trouvé seul, face à moi-même, j’ai senti le poids de la solitude. La nuit me semblait affolante, insupportable. Alors je me suis fait un reproche : pourquoi devrais-je patienter jusqu’au lendemain ? Il n’est pas dans ma nature de contrarier mes sentiments. Je ne me suis donc pas attardé davantage, et me voilà devant toi.

« Quelles heureuses habitudes que les siennes ! » se disait Rhodopis. Elle en goûtait, à présent, les effets délicieux. Être à ses côtés était une joie dont elle s’émerveillait. Un flot de vie, d’enchantement la faisait frémir. Il dit :

— Rhodopis ?… Quel joli nom ! Il sonne comme une musique à mon oreille. Pour mon âme, il veut dire « Amour ». L’amour est une force bien obscure. Comment peut-elle avoir raison d’un homme dont les nuits sont déjà peuplées de femmes aux charmes les plus divers ? Vraiment, il y a là du merveilleux. Qu’est-ce, au juste que l’amour ? C’est une inquiétude qui habite le cœur et le torture. C’est aussi un chant divin qui emplit les hautes sphères de l’esprit. C’est une tendresse si violente qu’elle fait mal. Bref, c’est toi… Tu es ce qui rend visible les signes de l’âme et ceux du monde. Regarde ma charpente robuste. Sache qu'il ne lui manque que toi, un manque pareil à celui de l'homme qui se noie et cherche à respirer.

Elle éprouvait les mêmes sentiments. Pour elle, les mots disaient l'évidence. Il avait parlé pour décrire un cœur, mais en avait décrit deux. Elle entendait le même chant divin que lui ; elle voyait son image dans tous les signes de l'âme et du monde. Sous l'effet de son enchantement, de sa rêverie, ses paupières s'abaissèrent. Bientôt leurs cils s'effleuraient. Il lui demanda avec douceur :

— Pourquoi ne parles-tu pas, Rhodopis ?

Elle ouvrit ses beaux yeux, le regarda avec tendresse, extase, et dit :

— Quel besoin aurais-je de parler, mon Maître ? Longtemps, j'ai eu l'habitude de déverser des mots en cascades, mais mon cœur était mort. Maintenant, il est revenu à la vie. Il s'imprègne de tes paroles comme la terre s'imprègne du soleil et revit par lui.

Il sourit, heureux, et dit :

— Cet amour m'aura arraché à un monde empli de femmes !

Elle répondit en lui rendant son sourire :

— Il m'aura arrachée à un monde empli d'hommes !

— Je marchais à tâtons dans le monde qui se prétendait le mien. Je ne trouvais pas mon chemin. Et dire que tu étais à quelques pas de moi ! Quel gâchis ! J'aurais dû te connaître depuis des années.

— Tous deux, nous attendions que le vautour nous révèle l'un à l'autre.

Il joignit passionnément les mains et dit :

— Oui, Rhodopis, le destin attendait l'apparition de ce vautour dans notre ciel pour écrire sur ses tablettes une des plus belles histoires d'amour. Je ne doute pas que ce vautour ait souffert de voir notre rencontre toujours remise à plus tard. Il nous est interdit désormais de nous séparer. Rien ne sera plus beau an monde que nous deux ensemble.

Elle laissa monter un soupir du plus profond d'elle-même et dit :

— Oh ! Oui, Seigneur ! À partir de ce jour, nous ne devons plus nous séparer. Me voici ! Je cache sous ma poitrine une prairie en fleurs où tu pourras cueillir, partout, ce qui te plaira.

Il lui saisit la main, la tint entre les siennes, la pressa avec tendresse et dit :

— Viens, Rhodopis ! Que ce palais se ferme sur son passé plein de traîtrise ! Pour moi, chaque jour de ma vie a été perdu tant que je ne t'ai pas connue. Chacun de ces jours-là aura été comme un coup injuste porté à mon bonheur.

Elle était dans l'ivresse, mais pourtant, quelque chose l'inquiétait. Elle demanda :

— Mon Maître veut-il que je m'installe dans son harem ?

Il secoua la tête.

— Tu seras auprès de moi, en place d'honneur.

Elle baissa les yeux et resta silencieuse. Elle ne savait que dire. Il n'aima pas ce silence. Il glissa la main droite sous son petit menton et, du bout des doigts, souleva son visage vers lui. Il demanda :

— Qu'as-tu donc ?

Après un moment d'hésitation, elle lui demanda :

— Était-ce un ordre, Seigneur ?

Il eut la gorge serrée quand il entendit ce mot :

— Ordre ? dit-il. Mais non Rhodopis, le langage des ordres n'a pas sa place en amour. Jamais autant qu'aujourd'hui je n'ai désiré me défaire de mon personnage pour devenir un être humain parmi d'autres, qui se fraye un chemin sans l'aide de personne, qui tente sa chance sans escompter de faveurs. Ah ! Si je pouvais oublier une bonne fois que je suis pharaon. Alors dis-moi : as-tu ou non envie de me rejoindre ?

Elle eut peur de le voir se méprendre sur ses silences, ses hésitations. Elle dit avec l'accent de la sincérité :

— C'est toi que je désire, mon Maître, tout comme je désire la vie. La vérité est bien plus belle que ce que je puis dire. La vérité est que je n'ai pas aimé la vie réellement avant le jour où je t'ai aimé. Ce qui donne du prix à la vie, c'est l'amour qu'elle me permet d'éprouver pour toi, c'est le bonheur qu'elle me fait connaître quand tu es là. N'y a-t-il pas chez les amoureux un instinct qui les porte à la vérité ? Interroge cet instinct dans le cœur de Rhodopis, mon Maître, il te redira les mots que j'ai prononcés. Mais une question m'angoisse : pourquoi faut-il que je ferme derrière nous les portes de ce palais pour toujours ? Il est un autre moi-même, mon Maître. Alors pourquoi ne l'aimerais-tu pas comme tu m'aimes ? On ne peut y trouver d'endroit qui ne porte une trace de moi : mon image, mon nom, ma statue. Comment pourrais-je le fuir quand c'est le lieu même où le vautour est descendu pour te porter, ensuite, le message surnaturel de l'amour ? Comment pourrais-je l'abandonner quand mon cœur y a palpité d'amour pour la première fois ? Comment l'abandonner, mon Maître, alors que tu m'y as apporté ta splendide présence ? Tout lieu où tu passes doit devenir comme mon cœur, tout à toi, rien qu'à toi, et ses portes ne doivent jamais se refermer.

Il l'écoutait de toute son attention, de toute sa passion, de tout son cœur fougueux. Son âme acquiesçait à tout ce qu'elle disait, mot après mot. Il se prit à caresser les nattes de ses cheveux noirs. Puis il l'entoura de ses bras et posa sur ses lèvres le sceau d'un baiser, un sceau qui eut tôt fait de fondre pour devenir un délicieux nectar.

Il lui dit :

— Rhodopis, ô toi l'amour qui as imprégné mon âme ! Ce palais ne fermera jamais ses portes. Ses chambres ne connaîtront jamais l'obscurité. Il restera le berceau de notre amour tant que nous vivrons. Il restera le jardin de nos passions, un jardin florissant où germeront les graines de nos souvenirs. J'en ferai un sanctuaire de l'Amour. J'en couvrirai d'or pur le sol et les murs.

Le visage de Rhodopis s'éclaira d'un sourire de bonheur. Elle murmura sur un ton de confidence :

— Il en sera fait selon ta volonté, Seigneur. Je jure par mon amour que, demain, j'irai dès le matin au temple de Sôtis. Je purifierai mon corps par l'huile sainte pour laver mon âme des souillures du triste passé, et puis je reviendrai vers ce sanctuaire avec un cœur sans tache, nouveau, comme une fleur dont le calice vient de s'ouvrir et qui n'a rien à craindre des rayons du soleil.

Il prit sa main, la posa sur son cœur, regarda la belle dans les yeux et dit :

— Rhodopis, voici pour moi un jour de bonheur ! Je prends le monde et les dieux à témoin de ce bonheur. Ma vie me suffit telle qu'elle est. Regarde-moi ! La nuit de tes yeux est plus éclatante pour mon cœur que toute la lumière du monde.

Cette nuit-là, l'île de Bigeh s'endormit. L'amour, lui, resta éveillé dans le palais blanc. Quand il céda enfin aux ombres nocturnes, celles-ci commençaient à refluer devant les lueurs bleutées de l'aube.

Chapitre 7

À L'OMBRE DE L'AMOUR

Rhodopis se réveilla en milieu de matinée. Il faisait chaud. Le soleil flamboyait. Ses rayons éblouissants embrasaient tout de leur lumière.

La fine chemise de la belle collait à son corps tendre. Ses cheveux étaient épars ; de longues mèches reposaient sur sa poitrine, d'autres s'étaient répandues sur l'oreiller.

Bienheureux réveil qui faisait frissonner son cœur des plus beaux souvenirs, un cœur tout à la félicité ! L'air était embaumé par les senteurs mêlées des fleurs. Le monde n'était pour elle que sourire, un sourire de bonheur, de joie. Le renouveau de ses sentiments lui faisait découvrir un univers inconnu, d'une beauté insoupçonnée. Il lui semblait avoir ressuscité, mais sous une autre forme.

Encore somnolente, elle se retourna et jeta un regard sur l'oreiller. Elle y vit, nettement dessinée, l'empreinte de la tête aimée. Ses yeux s'animèrent d'une infinie tendresse. Elle se pencha et déposa un baiser sur l'empreinte. Elle murmurait, joyeuse : « Comme tout est devenu beau ! Quel enchantement je trouve en chaque chose ! »

Elle resta quelques instants assise sur le lit et le quitta comme elle le faisait chaque matin, gaie, vive, tel un bon mot venu surprendre un esprit enjoué. Elle se baigna dans l'eau froide, s'aspergea d'un parfum de fleurs et s'habilla de vêtements imprégnés d'encens. Elle se rendit à table pour son premier repas du jour : des œufs accompagnés de galette, un bol de lait caillé, un gobelet de bière.

Peu après, son bateau voguait vers Abou. Dès son arrivée, elle se dirigea vers le temple du dieu Sôtis. Elle en passa la porte imposante avec un cœur plein d'humilité, une âme toute d'attente, d'espérance. Elle fit le tour du sanctuaire, en frôla pieusement les colonnes et les murailles couvertes de figures sacrées comme pour mieux s'attirer les bénédictions divines. Elle déposa dans le réceptacle de généreuses offrandes qu'elle prit plaisir à donner. Elle se rendit à la cellule de la grande prêtresse et la pria de lui accorder l'onction sainte pour la purifier des taches et des peines de la vie, et pour libérer son cœur de l'égarement, de l'aveuglement. En s'abandonnant aux mains des purificatrices, elle fit un adieu sans regret à un tombeau, celui que formait le corps éphémère de Rhodopis, la courtisane jouant de ses charmes, maniant les hommes, perdant les âmes à sa guise, dansant sur les lambeaux de ses victimes, portant les cœurs à incandescence jusqu'à les faire fondre.

C'était pour elle un sang nouveau qui courait dans ses veines et apportait à son cœur l'apaisement, la pureté, le bonheur. Alors elle pria. Ce fut une prière ardente, qu'elle fit agenouillée, les yeux noyés de larmes. Elle l'acheva en implorant le dieu de bénir son amour et sa vie nouvelle. Soulevée de bonheur, elle revint à son palais, pareille à un oiseau volant dans un ciel clair.

Chith l'accueillit, joyeuse, exubérante. Elle aussi semblait être au plus haut du ciel.

— Que ce merveilleux jour soit béni ! dit-elle. Sais-tu qui est venu dans notre palais en ton absence ?

La belle frémit d'une joyeuse exaltation et s'écria :

— Qui donc ?

La servante répondit :

— Plein de monde : des artisans parmi les meilleurs de toute l'Égypte. Ils étaient envoyés par le pharaon. Ils ont inspecté les chambres, les vestibules, les entrées. Ils ont mesuré la hauteur des fenêtres et des murs pour renouveler toute la décoration.

— Vraiment ?

— Oui, Maîtresse. Ce palais sera bientôt la merveille de notre temps. Quelle bonne affaire tu as faite !

Rhodopis eut du mal à comprendre ce que la femme voulait dire. Elle finit par en avoir une idée, fronça le sourcil et demanda :

— De quelle « bonne affaire » parles-tu, Chith ?

L'autre fit un clin d'œil et dit :

— L’affaire de ton nouvel amour. Je jure par les dieux que Notre Maître à lui seul vaut bien un peuple entier de gens riches. Désormais, je ne regretterai plus la perte des marchands de Men-Nefer ni celle des princes du Sud.

Le visage de Rhodopis devint rouge de colère, elle cria :

— Femme, cesse de divaguer ! Je ne fais plus d’« affaire » à présent.

— Je vois que je m’attire des malheurs ! Si j’osais, Maîtresse, je te demanderais : « Mais que fais-tu donc ? »

Rhodopis soupira et dit :

— Essaie d’éviter ces babillages. Ne vois-tu pas que pour moi les choses sont sérieuses ?

Les yeux écarquillés, la servante dévisagea sa maîtresse pendant quelques instants puis dit :

— Que les divinités te bénissent, Maîtresse ! Mais je ne comprends plus ; je me demande ce qui a pu rendre ma maîtresse si sérieuse ?

De nouveau, la belle soupira, s’allongea sur les coussins et dit à voix basse :

— Je suis amoureuse, Chith.

La servante se frappa la poitrine. Elle parut surprise, effrayée.

— Tu serais vraiment amoureuse, Maîtresse ?

— Oui, j’aime. Quoi d’étonnant ?

— Pardonne-moi, Maîtresse, mais il s’agit d’un nouveau visiteur dont tu n’avais jamais prononcé le nom auparavant. Comment est-il venu dans ta vie ?

Rhodopis sourit et dit, rêveuse :

— Qu’y a-t-il d’extraordinaire ? Une femme qui tombe amoureuse, quoi de plus banal ?

La servante montra du doigt le cœur de sa maîtresse et dit :

— Cela ne peut pas arriver à cet endroit-là ! J’ai toujours cru que c’était une forteresse imprenable. Alors comment a-t-elle été prise ? Je t’en prie, raconte-moi.

Les yeux de Rhodopis entrèrent dans le rêve. Un souvenir provoquait en elle un déferlement de sensations. Elle dit en chuchotant presque :

— Je suis vraiment amoureuse, Chith. L’amour est une chose étrange. À quel moment m’a-t-il atteinte ? Comment s’est-il glissé tout au fond de mon âme ? Je ne saurais te le dire et cela me trouble terriblement. C'est mon cœur qui m'a appris la vérité. Il s'est mis à battre à coups violents, précipités, à battre au moment où j'ai vu son visage, au moment où j'ai entendu sa voix. Jamais il ne s'était ainsi affolé en ce genre de circonstance. Une voix mystérieuse m'a soufflé que cet homme, et lui seul, était maître de ce cœur, sans conteste aucun ! J'ai été submergée par une sensation violente, à la fois douce et douloureuse. Une vérité s'est imposée à moi, brutalement : il était à moi comme mon propre cœur ; j'étais à lui comme son âme. Je ne conçois plus la joie de vivre ni même le simple plaisir d'exister sans que nous ne fassions qu'un, lui et moi.

Le souffle coupé, Chith lui dit :

— Comme tout cela est déroutant, Maîtresse !

— Oui, Chith. Longtemps, j'ai vécu dans la liberté absolue. J'étais comme sur une éminence et mon regard errait sur un monde vaste, plein de surprises. Je passais de longs moments à deviser avec des dizaines d'hommes, à savourer les belles conversations. Je dévorais ce que l'art offrait de plus beau. Je m'étourdissais de mots d'esprit et de chansons, mais j'ai été prise d'une lassitude incurable ; j'avais l'âme envahie d'un chagrin que rien ne venait alléger. Maintenant, Chith, le champ de mes espérances s'est soudain réduit : il s'est limité à un seul homme. Pour moi, il est devenu le Maître, le Monde, et la vie s'est mise à déborder ; elle a balayé toute la tristesse, toute la lassitude qui étaient en travers de ma route ; elle m'a inondée de lumière, d'allégresse. Je m'étais perdue en un monde sans bornes et je me suis retrouvée en l'homme que j'aime. Vois-tu ce qu'est l'amour, Chith ?

La servante secoua la tête d'un air perplexe et dit :

— Comme tu l'as dit, Maîtresse : « Quelle chose étrange ! » C'est peut-être même plus doux que la vie. À t'écouter, je me demande comment je le sens, moi, l'amour ! L'amour, c'est comme quand on a faim et l'homme, c'est quelque chose de bon à manger. J'aime autant d'hommes que j'aime de plats. Je ne me pose pas de questions et cela me suffit.

Rhodopis eut un rire fin s'égrenant telles des notes sur des cordes. Elle se leva et alla vers la terrasse donnant sur le jardin.

Elle demanda à Chith de lui apporter une harpe. Elle avait envie de jouer de ses doigts sur cet instrument, de chanter. Il ne pouvait en être autrement car le monde, autour d'elle, lui semblait une délicieuse mélodie.

Chith disparut un moment et revint portant la harpe. Elle la remit à sa maîtresse en disant :

— Cela t'ennuierait-il de remettre la musique à un peu plus tard ?

Rhodopis lui demanda d'une voix distraite tout en installant la harpe :

— Et pourquoi ?

— Un des esclaves m'a priée de te dire qu'une personne demande à se présenter à toi.

La contrariété se lut sur le visage de la jeune femme qui questionna sèchement :

— Il ne peut donc pas dire qui c'est ?

— Il dit qu'il s'agit de quelqu'un prétendant être envoyé par l'artiste Hanfar.

Rhodopis se souvint de ce que le sculpteur lui avait dit l'avant-veille an sujet d'un élève auquel il confierait le soin de décorer le pavillon d'été. Elle dit à Chith :

— Conduis-le ici.

Elle se sentait ennuyée, contrariée. Elle se saisit vite de la harpe et joua avec légèreté, mais aussi avec nervosité une série de fragments sans suite, parfois dissonants.

Chith revint accompagnée d'un garçon encore tout jeune. Il s'inclina respectueusement et dit d'une voix faible :

— Que les dieux comblent ta journée de bonheur, Maîtresse !

Elle posa la harpe de côté et le regarda à travers ses longs cils. C'était un adolescent de taille moyenne au corps frêle, au visage très brun, aux traits harmonieux. Ses yeux immenses retenaient l'attention. On y lisait la candeur, l'innocence. Elle fut frappée par sa jeunesse très visible comme par la pureté de son regard. Elle se demandait, étonnée, s'il pourrait vraiment mener à bien le travail d'un grand maître comme Hanfar. Elle trouvait du plaisir à le regarder, un plaisir qui fit refluer la vague de contrariété l'ayant envahie quelques instants auparavant. Elle lui demanda :

— C’est toi l’élève du sculpteur Hanfar ? Il t’aurait choisi pour décorer le pavillon d’été ?

Le jeune homme répondit avec toutes les apparences de la confusion, regardant tour à tour le sol et le visage de Rhodopis :

— Oui, madame.

— Très bien… Comment t’appelles-tu ?

— Benamon… Benamon, fils de Bassar.

— Benamon ! Mais quel est ton âge exact ? Tu me parais bien jeune.

Une légère rougeur monta à ses joues. Il répondit :

— J’aurai dix-huit ans cette année.

— J’ai l’impression que ton estimation est exagérée.

Le jeune homme dit d’un air sincère :

— Mais non, madame, ce que je dis est vrai.

— Quel enfant tu fais, Benamon !

Ses grands yeux ambrés se mirent à cligner d’inquiétude. Il craignait, semblait-il, d’être rejeté à cause de son jeune âge. Elle perçut cette crainte et dit en souriant :

— N’aie pas peur. Je sais que le talent d’un sculpteur est dans ses mains, non dans son âge.

Il dit avec chaleur :

— Mon maître, le grand Hanfar, m’a témoigné son estime.

— As-tu déjà accompli une œuvre importante ?

— Oui, madame. J’ai décoré tout un côté du pavillon d’été au palais d’Ouni, le gouverneur de Bigeh.

Elle dit :

— Tu es un enfant prodige, Benamon.

De nouveau il rougit, tandis que ses yeux brillaient de joie et que son bonheur était visiblement à son comble.

Rhodopis appela Chith et lui ordonna de conduire le jeune homme au pavillon d’été. Celui-ci hésita à suivre la servante. Il dit :

— Il faudrait que tu trouves un moment pour moi chaque jour, à l’heure qui te conviendra.

Elle répondit :

— Oui, je me suis faite à ce genre de devoir. Vas-tu me représenter en pied ?

— Oui, ou peut-être à mi-corps. Il serait même possible que je m'en tienne au visage. De toute manière, cela dépendra du plan général de la décoration.

Sur ce, il salua et suivit les pas de Chith.

La jeune femme pensa alors au sculpteur Hanfar et se dit, non sans humour : « A-t-il seulement imaginé que ce palais qu'il m'a demandé d'ouvrir à son élève, allait lui être fermé ? »

Elle éprouvait une sorte de contentement à se rappeler l'impression que lui avait laissée ce jeune homme candide. Peut-être avait-il éveillé chez elle un sentiment qu'elle n'avait encore jamais éprouvé la tendresse maternelle.

Elle fut vite prise de compassion en songeant au pouvoir ensorcelant de ses propres yeux, pouvoir auquel nul n'échappait. Elle fit alors une prière fervente, demandant à la divinité de veiller à l'innocence et à la tranquillité du jeune homme, et de le mettre à l'abri de toute cause de souffrance ou de désespérance.

Chapitre 8

BENAMON

Tenant sa promesse, Rhodopis se rendit, dans la matinée du jour suivant, au pavillon d'été. Elle y trouva Benamon assis devant une table sur laquelle il avait étalé une large feuille de papyrus. Il y dessinait diverses formes et semblait absorbé dans son travail et ses réflexions, quand, soudain, il prit conscience de sa présence. Il posa son calame, se leva et inclina la tête. Elle le salua d'un sourire et dit :

— Je vais te consacrer ce moment de la matinée chaque jour. C'est le seul dont je dispose car je suis très occupée.

Le jeune homme lui dit de sa voix fragile et timide :

— Merci, madame, mais nous n'allons pas commencer aujourd'hui. Je n'ai pas encore fini d'établir le plan général de la décoration.

— Alors tu m'as trompée, jeune homme ! dit-elle.

— Surtout pas, madame ! Mais il m'est venu une idée splendide.

Elle eut pour ses yeux innocents un regard un peu moqueur :

— Comment cela ? demanda-t-elle. Tu veux me faire croire que cette petite tête pourrait donner naissance à des idées splendides ? Le visage de l'adolescent tourna au rouge vif. Il dit précipitamment en montrant la paroi de droite :

— Je vais remplir ce vide par une image de toi où n'apparaîtront que le visage et le cou.

— Quelle horreur ! Mais cela va donner quelque chose de repoussant, à faire peur !

— Le visage sera aussi beau qu'il l'est dans la réalité !

Le jeune homme prononça cette phrase en toute simplicité, en toute pureté. Elle l'examina d'un œil scrutateur, tandis qu'il était gagné par le désarroi que reflétaient ses yeux candides. Elle fut prise de compassion et regarda droit devant elle, en fixant le lac à travers la porte orientale du pavillon. « Quel jeune homme fragile ! » se disait-elle. De fait, on eût dit une vierge timide. Il excitait en elle une tendresse étrange, réveillant le sentiment maternel qui dormait dans les profondeurs de sa conscience. Elle se tourna vers lui et le vit de nouveau penché sur son travail mais, semblant avoir l'esprit ailleurs comme le suggéraient les signes de son trouble, en particulier sa rougeur. Ne devait-elle pas le laisser là et passer vite son chemin ? Cependant, elle avait l'envie irrépressible de lui parler encore. Elle céda à son désir et lui demanda :

— Au fait, n'es-tu pas du Sud ?

Le jeune homme leva la tête et son visage s'illumina soudain d'un éclair joyeux. Il répondit :

— Je suis d'Ambous, madame.

— D'Ambous ? Alors tu es du Sud, mais plutôt de sa partie nord. Mais comment en es-tu venu à connaître Hanfar, qui est de Bilaq ?

— Mon père était un ami du sculpteur. Quand il a vu à quel point j'aimais l'art, il m'a envoyé à lui en lui demandant de veiller à mon instruction.

— Ton père était donc de la corporation des artistes ?

Le jeune homme se tut quelques instants puis dit :

— Non, mon père était le plus grand médecin d'Ambous. Il a excellé dans la chimie, dans la momification ; il a fait d'importantes découvertes dans l'art d'embaumer les corps et celui de composer des poisons.

La jeune femme comprit à ses paroles que ce père était mort, mais elle s'étonnait de ses recherches en matière de poisons. Elle demanda :

— Pourquoi fabriquait-il des poisons ?

Le jeune homme répondit d'une voix triste :

— Il s'en servait pour fabriquer des remèdes très salutaires et en fournissait les autres médecins, mais, malheureusement, c'est ce qui causa sa mort.

Elle lui demanda, vivement intriguée :

— Comment, Benamon ?

— D'après mes souvenirs, madame, mon père avait composé un poison étonnant. Il ne cessait de s'en glorifier en disant que c'était le plus fatal de tous et qu'il entraînait la mort en quelques secondes. Pour cette raison, il l'avait nommé « l'heureux poison » ! Après une triste nuit qu'il avait passée tout entière dans son laboratoire, travaillant sans relâche, on le retrouva au matin effondré sur sa chaise. Il avait rendu l'âme. Il y avait, à côté de lui, une fiole du poison mortel. Elle n'était plus bouchée.

— Comme c'est étrange ! Il se serait suicidé ?

— Il a été prouvé qu'il avait bu une gorgée du poison fatal… mais on ne sait ce qui avait bien pu l'y pousser. Son secret aura été enterré avec lui. Nous sommes tous persuadés qu'un esprit démoniaque l'avait habité, lui avait ôté toute sagesse ; il aura fait cela dans un moment d'épuisement et d'égarement. Toute la famille s'est trouvée dans la douleur, le deuil.

Son visage exprimait une profonde tristesse. Sa tête tombait sur sa poitrine. Rhodopis regretta d'avoir évoqué un sujet aussi douloureux. Elle lui demanda :

— Ta mère vit encore ?

— Oui, madame, elle habite notre grande maison, à Ambous. Quant au laboratoire de mon père, personne n'en a plus ouvert la porte depuis cette nuit-là…

La jeune femme s'en retourna vers le palais. Elle pensait à la mort mystérieuse de Bassar, le médecin, et à ses poisons entreposés dans son laboratoire fermé.

Benamon était le seul étranger à faire intrusion dans son univers paisible, replié sur l'amour et la sérénité. C'était aussi le seul à soustraire, chaque matin, un moment de son temps voué à son bien-aimé, qu'il fût présent ou absent. Cependant, elle n'en était pas importunée, car sa personne lui paraissait plus légère qu'une ombre.

Les jours passèrent. Rhodopis était immergée dans sa passion et Benamon dans son travail. Pendant ce temps, les murs du pavillon d'été prenaient vie sous l'effet d'un art atteignant le sublime. Elle se plaisait à observer sa main qui parvenait à insuffler à la pièce l'esprit indéfinissable de sa merveilleuse beauté. Elle s'était convaincue de tout ce que le talent du jeune homme avait de rare et qu'il serait, dans un proche avenir le digne successeur de Hanfar.

Un jour alors qu'elle allait quitter la pièce après une séance de pose, elle lui demanda :

— Tu n'es donc jamais fatigué ? Tu n'en as pas assez de ton travail quelquefois ?

Le jeune homme sourit avec fierté et dit :

— Absolument pas.

— On a l'impression que tu es poussé par une force comme celle d'un démon.

Son visage brun s'éclaira d'un nouveau sourire radieux. Il dit tranquillement, innocemment :

— C'est plutôt la force de l'amour.

Le cœur de Rhodopis tressaillit. Ce seul mot éveillait en elle les souvenirs les plus délicieux, faisait surgir dans son imagination un visage aimé, rayonnant de gloire et de majesté. Lui ne pouvait voir ce qui se passait dans l'âme de Rhodopis. Il poursuivit :

— Ne sais-tu pas, madame, que l'art est une passion ?

— Ah ! Vraiment ?

Il montra le haut du front tel qu'il apparaissait déjà dessiné sur le mur. Il dit :

— Voici mon âme ! Elle est là, pour toi !

Elle domina ses mouvements d'émotion et dit sur le ton de la plaisanterie :

— Mais ce n'est que de la pierre inerte !

— C'était de la pierre avant qu'elle ne soit entre mes mains. À présent, c'est mon âme.

Elle dit en riant :

— Mais tu te noies dans l'amour de ta propre âme !

Tout en parlant, elle tourna les talons et s'en alla.

Cependant, il devint clair, peu après cette séance, que Benamon n'avait pas voué son amour à sa propre personne. En effet, Rhodopis s'était mise un jour à parcourir, sans but, le jardin, aussi vive qu'une idée fugace peut l'être dans un esprit rêveur et heureux. Elle s'était soudainement retrouvée au-dessus du pavillon d'été, car elle était montée, par jeu, sur la petite éminence où croissait le bosquet de sycomores. De là, elle apercevait l’intérieur du pavillon à travers sa fenêtre. Sa figure prenait forme sur la paroi qu’elle pouvait voir. Le jeune artiste était au bas de ce mur. Elle l’avait d’abord cru plongé dans son travail, comme d’habitude. Cependant, elle avait observé qu’il était à genoux, les mains croisées sur la poitrine, les yeux levés comme pour une prière, mais orientés vers la sculpture presque achevée montrant le haut de son visage. D’instinct, elle s’était cachée derrière une branche, immobile, attentive, discrète, mais aussi étonnée, alarmée. Elle l’avait vu se lever, comme s’il avait fini de prier, puis s’essuyer les yeux avec le bout d’une de ses larges manches. Le cœur de la belle avait palpité ; elle s’était attardée un instant sans faire le moindre mouvement. Le silence régnait. On entendait seulement, de temps à autre, les canards barboter sur l’eau ou pousser leur cri. Puis elle était revenue sur ses pas en descendant prestement la pente pour se diriger vers le palais. La scène à laquelle elle avait assisté était venue confirmer ses craintes pour ce jeune homme qu’elle avait pris en affection, craintes déjà ressenties chaque fois qu’il avait tourné vers elle ses yeux limpides.

Il n’était pas en son pouvoir de prévenir le mal. Aurait-elle dû, à ce moment, mettre plus de distance entre eux ? Ou bien lui fermer les portes du palais sous un prétexte quelconque ? En fait, elle avait trop de tendresse envers cette âme délicate pour lui infliger un quelconque tourment. Elle resta donc, un temps, très perplexe. Toutefois, ce désarroi fut éphémère. Rien au monde ne pouvait la préoccuper, sinon de façon passagère, car tous ses sentiments, toutes ses sensations étaient sous la seule emprise de l’amour et à la merci d’un amant dont la soif d’amour n’était jamais étanchée. Sans cesse, celui-ci volait vers le palais enchanté de la belle, abandonnant sans regret ni hésitation le sien, délaissant tout son monde. Ensemble, ils fuyaient les contraintes du jour, l’un cherchant toujours refuge dans l’âme de l’autre. Ils partageaient les vertiges et la magie de la passion. Elle les embrasait et, autour d’eux, les salles, le jardin, les oiseaux étaient témoins de sa magnificence, de sa toute-puissance. Leurs plus graves sujets de tourment, à cette époque, étaient par exemple chez Rhodopis, après leur séparation matinale, le regret de ne pas avoir demandé à son amant s'il avait plus d'attirance pour ses lèvres que pour ses yeux ou, chez ce dernier, en route vers son palais, le sentiment de ne pas avoir déposé de baisers aussi tendres sur la cuisse droite de la belle que sur la gauche. Parfois son regret l'amenait à revenir sur ses pas afin de soulager son âme de ce remords bien léger. Aucun jour au monde ne pouvait égaler de tels jours !

Chapitre 9

KHNOUMHOTEP

Ces temps-là, qui pour certains n'étaient que félicité limpide, se présentaient pour d'autres sous le jour le plus sinistre. C'était le cas pour le grand vizir et prêtre suprême Khnoumhotep. Confiné dans le palais du gouvernement, il observait les événements d'un œil très pessimiste. Prêtant une oreille attentive à tout ce qui se disait, il ne pouvait qu'être triste. Il s'astreignait à la patience autant qu'il le pouvait.

Le décret promulgué par le souverain confisquant les terres des temples avait détruit la sérénité de son existence et mis son autorité à l'épreuve de la défiance générale. De fait, bien des prêtres étaient venus exprimer leurs doléances et leurs craintes. D'autres, nombreux, avaient pris soin de rédiger des suppliques, et même des pétitions, adressées tant au Premier ministre qu'au grand chambellan.

Khnoumhotep avait constaté que le pharaon ne lui accordait plus qu'une part infime du temps lui revenant. Il n'avait donc que très rarement la chance de le rencontrer et de l'entretenir des affaires du royaume. De plus, il devenait notoire que le pharaon était tombé follement amoureux de la courtisane du « palais blanc » et qu'il passait auprès d'elle toutes ses nuits. Plus grave encore, on voyait les artisans affluer, corporation après corporation, vers cette demeure. On y avait vu aussi des files et des files d'esclaves apporter les meubles les plus somptueux et les parures les plus riches. Entre grands du royaume, on se disait parfois, à mi-voix, que la maison de Rhodopis devenait un dépôt d'or, d'argent, de corail, tandis que ses murs, jusqu'aux moindres recoins, étaient les témoins muets d'une passion effrénée dont l'Égypte payait le prix exorbitant.

Khnoumhotep savait regarder attentivement et penser profondément. Or, il était à bout de patience. Sa propre inaction lui devenait insupportable. Après avoir longtemps médité, il se résolut à faire tout ce qui était en son pouvoir pour infléchir le cours que les événements semblaient suivre. Il envoya donc un messager porter au grand chambellan Sofkhatep une lettre sollicitant sa visite au palais du gouvernement.

Sofkhatep s'empressa de venir. Le grand vizir prit ses mains entre les siennes et dit :

— Je te remercie, honorable Sofkhatep, de répondre à mon appel.

Le grand chambellan s'inclina et dit :

— Je ne tarde jamais à faire ce que m'impose ma mission sacrée auprès de Notre Maître.

Les deux hommes s'assirent face à face. Khnoumhotep était connu pour sa volonté inflexible, ses nerfs à toute épreuve. Son visage restait paisible en dépit de sa forte affliction. Il écouta calmement les paroles du grand chambellan et dit :

— Honorable Sofkhatep, nous sommes l'un et l'autre sans réserve au service du pharaon et de l'Égypte.

— Cela est bien vrai, sainteté.

Khnoumhotep jugea le moment venu d'entrer au cœur du sujet et dit :

— Néanmoins, ma conscience n'est guère en repos face à ce qui se déroule présentement. Je ne cesse de me heurter à des problèmes, des difficultés. Aussi me suis-je dit, à juste raison je l'espère, qu'une rencontre entre nous ne pouvait qu'apporter des résultats heureux.

Sotkhatep répondit :

— Par les dieux, sainteté, je me réjouirais sincèrement si ta perspicacité trouvait là sa pleine confirmation.

L'homme opina de sa grande tête en signe d'approbation et dit avec la voix posée d'un sage :

— Nous devons, cela est nécessaire, nous astreindre à la franchise. Comme le dit notre philosophe Kakamna, « la franchise est le signe de la sincérité, la condition du dévouement ».

Sofkhatep acquiesça en disant :

— Notre philosophe est dans le vrai.

Khnoumhotep se tut quelques instants pour rassembler ses idées, puis dit d'une voix chagrinée :

— Depuis quelque temps, je n'ai que très rarement le privilège de rencontrer Sa Majesté.

Le ministre attendit la réaction de son interlocuteur, mais celui-ci garda le silence. Il poursuivit donc :

— Tu sais parfaitement, honorable chambellan, que je demande souvent qu'on me fixe une heure d'audience, mais on me répond à chaque fois que l'auguste personne est hors de son palais.

Sofkhatep prit aussitôt la parole pour répondre avec vivacité :

— Nul au monde n'a le droit de contrôler les faits et gestes du pharaon.

Le vizir répondit :

— Loin de moi une telle intention, cher chambellan. Je pense seulement qu'il m'incombe, de par ma fonction, d'être reçu en audience par Sa Majesté. C'est à cette condition que je puis remplir mes devoirs de la façon la plus complète.

— Pardonne-moi, ô sainteté, mais tu es reçu par le pharaon !

— Je n'en ai l'occasion que très rarement. J'en viens à me demander par quel stratagème je pourrais présenter à sa personne vénérée les suppliques qui encombrent à présent les locaux du gouvernement.

Le chambellan le fixa d'un regard scrutateur et dit :

— Ces suppliques concernent peut-être la question des propriétés attachées aux temples.

Un éclair furtif passa dans les yeux du Premier ministre qui répondit :

— C'est bien le cas, cher chambellan.

Sofkhatep dit alors très vite :

— Le pharaon ne veut plus entendre un mot sur cette affaire. Sa Majesté a bien dit que sa décision était irrévocable.

— En politique, rien n'est irrévocable.

— C'est ton opinion, sainteté. Qu'il me soit permis de ne pas la partager.

— Les biens des temples ne sont-ils pas un patrimoine dévolu par la tradition à ceux qui les administrent ?

Sofkhatep était mal à l'aise, car il se voyait entraîné par le grand vizir dans une conversation lui inspirant de la répugnance, et cela alors même qu'il avait bien marqué son refus de s'y engager. Il dit alors sur un ton ne laissant place à aucune ambiguïté :

— Je m'en tiendrai à la parole de mon maître et n'irai pas plus loin.

— Le plus loyal à son maître est celui qui le conseille en toute franchise.

La contrariété du chambellan s'accentua après cette sèche réplique. Il sentit sa dignité atteinte et dut réprimer un mouvement d'emportement. Il dit avec force :

— Je sais quel est mon devoir, sainteté, et si je dois rendre des comptes sur ma façon de l'accomplir, ce n'est peut-être qu'à ma conscience.

Khnoumhotep eut un soupir de désappointement puis répondit sur un ton calme et résigné :

— Ta conscience ne saurait, en aucun cas, être mise en cause. À aucun moment je n'ai douté de ta sagesse, ni de ton dévouement. C'est précisément pour cela que j'ai souhaité que tu m'éclaires. Or, tu considères que satisfaire un tel vœu serait contraire à ta loyauté. Je n'ai donc plus qu'à renoncer à mon espoir avec regret. À présent, j'ai une seule requête à te soumettre :

Sofkhatep dit :

— Mais, je t'en prie, sainteté !

— Je souhaiterais que tu fasses connaître à Sa Majesté la reine mon souhait de me présenter à elle aujourd'hui même.

Sofkhatep fut décontenancé. Il regarda son interlocuteur avec surprise. Même si le grand vizir n'outrepassait nullement ses prérogatives en faisant cette demande, celle-ci n'en était pas moins inattendue. Le grand chambellan était donc pris de court. Quant à Khnoumhotep, il dit sur un ton déterminé :

— Je présente cette requête en ma qualité de Premier ministre du royaume d'Égypte.

Sofkhatep demanda d'un ton inquiet :

— Pourquoi ne pas attendre demain ? Je pourrai ainsi informer le roi de ton désir.

— Non, honorable chambellan. J'entends rechercher l'aide de la reine pour surmonter les difficultés que je rencontre et qui m'empêchent d'avancer dans ma tâche. Ne me fais pas perdre une occasion précieuse de servir mon roi et ma patrie.

Sofkhatep ne put alors que répondre :

— Je vais soumettre ta requête à Sa Majesté sur-le-champ.

En lui tendant la main pour lui faire ses adieux, Khnoumhotep lui dit :

— J'attendrai ton envoyé.

Le grand chambellan, qui prenait congé, répondit :

— Il en sera comme tu le souhaites, sainteté.

À nouveau seul face à lui-même, Khnoumhotep fronça les sourcils et serra fortement les dents. Sa large mâchoire ressemblait à un bloc de granit. Il se mit à arpenter la pièce et à réfléchir. Il ne doutait point du dévouement de Sofkhatep, mais ne pouvait faire fond ni sur son audace ni même sur sa détermination. Il l'avait fait venir alors qu'il commençait à désespérer de lui, mais il voulait essayer tous les moyens possibles pour aboutir à ses fins. Il se demanda, inquiet, si la reine voudrait bien répondre à sa demande et le convoquer pour un entretien. Si elle refusait, que pourrait-il entreprendre ? Après tout, se disait-il, il ne fallait surtout pas sous-estimer Nitocris. Peut-être allait-elle, grâce à son intelligence, trouver une issue à cette situation inextricable et préserver les relations entre le roi et les prêtres de la dégradation, de la dislocation qui les menaçaient. Sans doute la reine avait-elle compris que le jeune roi avait une conduite désastreuse. Elle devait souffrir les pires tourments. La reine était d'une clairvoyance reconnue. Par ailleurs, c'était une épouse ressentant les joies et les peines de toute épouse. N'était-ce pas pour elle un sujet de peine que de voir le souverain s'emparer des possessions des temples pour en jeter, sans compter, les revenus aux pieds d'une danseuse. De fait, l'or inondait le palais de Bigeh par ses portes et ses fenêtres. En ce lieu affluaient les artisans les plus émérites. Ils y travaillaient jour et nuit à en fabriquer le mobilier ou à confectionner les bijoux et les atours de la maîtresse de maison. Mais où était le pharaon ? Où donc ? Il avait quitté sa femme, son harem, ses ministres et nul endroit au monde ne lui plaisait plus sinon le palais de cette ensorceleuse, de cette danseuse !

L'homme eut un profond soupir de tristesse et murmura :

— Il n'est pas permis à celui qui occupe le trône d'Égypte de céder à des passions.

Il se plongea alors dans une méditation profonde, mais ne put la poursuivre longtemps : son chambellan entra et annonça qu'un envoyé du palais royal demandait à être introduit. Il le fut. Le ministre l'attendait impatiemment. En ce moment crucial, ses lèvres s'étaient mises à trembler malgré sa force de caractère et son imperturbable sang-froid. Le messager entra, s'inclina avec respect puis dit laconiquement :

— Sa Majesté la reine attend Sa Sainteté.

Khnoumhotep retira d'un meuble la liasse des suppliques et la prit avec lui. Il se rendit à son char qui l'emporta au grand galop vers le palais.

Il n'avait pas prévu une arrivée aussi rapide du messager. Aucun doute dans son esprit : la reine endurait chagrin et angoisse. Elle devait souffrir profondément de sa solitude extrême. Elle s'efforçait sûrement d'accepter avec patience ses humiliations, ses frustrations en se murant dans la fierté et le silence. Il devinait qu'elle partageait ses opinions et considérait la situation du même œil que les prêtres et tous les gens raisonnables. De toute manière, il allait faire son devoir et s'en remettait aux décrets divins pour la suite.

Arrivé au palais, il se dirigea aussitôt vers l'aile réservée à la reine. Il n'eut pas à attendre longtemps avant d'être appelé à se présenter à elle, dans la salle d'audience. Une fois entré, il alla au trône et s'inclina jusqu'à effleurer du front la robe royale. Il dit avec une visible ferveur :

— Que la paix soit sur Notre Maîtresse, lumière du soleil, splendeur de la lune !

La reine dit d'une voix posée :

— Que la paix soit sur toi, Khnoumhotep, Premier ministre !

L'homme se releva, mais garda la tête baissée et dit avec déférence :

— Ton obéissant serviteur ne sait trouver de mots pour remercier ton auguste personne d'avoir accepté, dans sa bienveillance, de le recevoir.

La reine dit alors de sa voix aux intonations toujours égales :

— Je suis persuadée que, si tu as demandé à me voir, c'est pour une raison d'une extrême gravité. C'est pourquoi je n'ai pas tardé à te recevoir.

— Grande est ta perspicacité ! L'affaire est, en effet, très grave. Elle est au cœur même de toute la vie politique du royaume.

La reine attendit en silence. L'homme rassembla toutes son énergie et dit :

— Majesté, je me heurte à de telles difficultés que je crains de ne pouvoir remplir mes obligations en satisfaisant à la fois mon maître et ma conscience.

Il se tut et lança un regard furtif vers le visage impassible de la reine, comme pour mesurer l'effet de ses propos et attendre une parole l'encourageant à poursuivre. La reine comprit les motifs de son hésitation et lui dit :

— Parle, grand vizir. Je t'écoute.

Khnoumhotep dit alors :

— J'ai peine à exercer ma fonction depuis le décret royal ordonnant la saisie de la majeure partie des biens des temples. Les prêtres se sont émus. Ils ont écrit des lettres suppliantes à l'intention du roi. Ils savent que ces biens proviennent de dotations faites par les pharaons dans leur grande bienveillance. Ils craignent que la décision de les reprendre ne soit le signe de leur disgrâce.

Le Premier ministre resta un instant silencieux puis reprit :

— Les prêtres, ô Maîtresse, sont les soldats du pharaon en temps de paix. Or, la paix a besoin d'hommes au caractère plus trempé encore que celui des guerriers. On compte parmi ces gens de paix des éducateurs, des sages, des prédicateurs. Certains exercent les fonctions de gouverneurs ou de ministres. Ils n'hésiteraient pas un instant à abandonner d'eux-mêmes leurs biens si cela était rendu nécessaire par les rigueurs de la guerre ou de la disette, mais…

L’homme hésita un instant à parler, puis termina à voix très basse :

— … mais à leur grand regret, ils voient que le revenu tiré de ces biens est dépensé pour des raisons d’une tout autre nature.

Il ne voulut pas aller plus avant dans l’allusion. Il ne doutait absolument pas que la reine eût tout compris et tout su. Cependant, elle n’eut pas un mot de commentaire. Il n’eut d’autre choix que de lui soumettre les suppliques. Il dit :

— Voici les adresses exprimant les espoirs de ceux qui ont la garde des temples. Or, le roi, mon maître, a refusé de les examiner. Sa Majesté voudrait-elle bien en prendre connaissance ? Ceux qui présentent ainsi leurs doléances constituent, au sein de ton peuple dévoué, une communauté digne d’attention.

La reine accepta les suppliques et le vizir les déposa sur une grande table puis se tint muet, tête basse. La reine ne lui fit aucune promesse. Il n’en espérait pas tant. La voir accepter les suppliques était, à ses yeux, de bon augure. Elle lui permit alors de prendre congé. Il s’écarta à reculons, la main devant les yeux.

Sur le chemin du retour, il se dit : « La reine est profondément attristée. Puisse sa tristesse servir notre juste cause ! »

Chapitre 10

NITOCRIS

La porte qui se refermait fit disparaître le vizir, laissant la reine seule dans la grande salle. Elle appuya sa tête couronnée au dossier du trône, ferma les paupières et laissa s'exhaler un soupir brûlant de tristesse, de souffrance. Longtemps, elle avait fait tout son possible pour se vêtir d'une armure de patience, au point que ceux qui l'approchaient ne soupçonnaient rien des langues de feu brûlant sans merci ses entrailles. Elle présentait aux autres un visage calme, tout de silence, comme celui du sphinx.

Elle n'ignorait rien de ce qui se passait. Elle était spectatrice de la tragédie depuis le premier acte. Elle voyait le roi s'abîmer dans un gouffre après être devenu la proie d'une passion effrénée. Il se précipitait chez cette femme dont tous chantaient la beauté, sans même regarder derrière lui. La reine avait reçu une flèche empoisonnée qui l'avait atteinte là où se retranchaient son intime dignité et ses sentiments les plus secrets. Elle n'avait manifesté aucune réaction alors que, dans son for intérieur, la bataille était vive entre la femme pourvue d'un cœur et la reine pourvue d'une couronne. L'expérience finit par confirmer qu'elle était, tout comme son père, d'un caractère de fer. Aussi la couronne l'avait-elle emporté sur le cœur. L'orgueil avait eu raison de l'amour. Son âme blessée s'était repliée sur elle-même, derrière le rideau des apparences. En fait, elle était vaincue, terrassée sans avoir pu lancer la moindre flèche dans son combat de femme.

L'ironie de la situation était que le pharaon et elle étaient encore de jeunes mariés. Seulement, il avait fallu peu de temps pour découvrir tout ce que l'âme du roi recelait de fougue et de goût immodéré du plaisir. Il eut tôt fait de peupler son harem d’un nombre impressionnant de concubines amenées d’Égypte, de Nubie et des pays du Nord, certaines devenant des favorites. Nitocris n’avait accordé aucune importance à ces femmes dont nulle n’avait pu le détourner d’elle. Reine, elle avait régné aussi sur les sens et le cœur du pharaon. Cela avait duré jusqu’à ce qu’apparût, dans l’horizon royal, cette femme envoûtante qui avait attiré le pharaon à elle avec une violence irrésistible, s’était emparée de ses sentiments comme de sa raison, supplantant son épouse, son harem et ses conseillers loyaux. La reine avait gardé quelque temps un faux espoir qui, rapidement, s’était enfui. À présent, le désespoir masqué, certes, par fierté, distillait en son cœur, goutte à goutte, un poison de mort.

Très souvent, il lui arrivait de se sentir gagnée par la révolte ; des éclairs fugaces passaient dans son regard ; elle était sur le point de bondir, d’attaquer pour venger son cœur blessé, mais, vite, elle se reprenait avec hauteur en se disant : « Comment une Nitocris pourrait-elle se colleter avec une femme vendant son corps pour des bribes d’or ? » Alors elle retrouvait son sang-froid, mais la tristesse se déposait en son cœur, tout comme le fait dans les entrailles un poison délétère.

Cependant, il s’était confirmé ce jour-là que d’autres cœurs que le sien étaient endoloris en raison des égarements du roi. À l’instant, Khnoumhotep venait de faire entendre sa plainte en disant sans ambages : « Il n’est pas permis de confisquer les biens des temples à la seule fin de combler Rhodopis, la danseuse. » Cela exprimait l’opinion que, par centaines, les plus grands sages du royaume partageaient. Ne devait-elle pas sortir de son silence ? Si elle ne prenait dès à présent la parole, quand devrait-elle user de sa sagesse pour mettre fin à une telle folie ? Ce qui la faisait souffrir était de voir la vague des médisances atteindre le pied même du trône ancestral. Elle sentait que son devoir était d’apaiser toutes les craintes et de restaurer la sérénité. Sans effort, elle se résolut à faire taire son orgueil et à marcher d’un pas ferme dans la voie qu’elle s’était assignée. Elle implora aussi les dieux de lui venir en aide.

La reine s’en remit donc à ce que sa raison comme son instinct secret lui inspiraient. Son obstination dans le fier silence céda, après s’être longtemps imposée dans ce combat farouche. Déterminée, elle choisit d'affronter le roi avec vigueur et sincérité.

Elle quitta la salle pour se rendre à sa résidence et passa le reste de la journée à réfléchir et méditer. La nuit ne lui offrit qu'un sommeil intermittent et tourmenté. Puis elle attendit fébrilement la fin de la matinée, moment où le roi s'éveillait après ses nuits blanches. Alors elle n'hésita plus et se rendit d'un pas décidé vers les chambres du pharaon.

Son apparition insolite provoqua de l'émoi chez les gardes qui la saluèrent.

— Où est le roi ? demanda-t-elle à l'un d'eux.

L'homme répondit avec respect :

— Dans son appartement privé, Majesté.

Elle alla posément vers la chambre où le pharaon avait l'habitude de s'isoler et en passa la grande porte. Le souverain était assis au milieu d'un espace large de quarante coudées.

La décoration de la pièce témoignait d'une grande recherche, d'un art raffiné. Le roi ne s'attendait pas à la voir. Bien des semaines s'étaient écoulées depuis leur dernière entrevue. Il se leva, l'air surpris, et l'accueillit avec un sourire embarrassé. Il dit en lui montrant un siège :

— Que les dieux te soient favorables, Nitocris. Si j'avais su que tu désirais me voir, je serais venu auprès de toi.

La reine s'assit calmement en se disant à part soi : « Comment peut-il croire que je ne voulais pas le voir pendant tout ce temps ? » Puis elle s'adressa à lui :

— Il n'était nul besoin de te donner cette peine, frère. Je n'ai aucune gêne à venir à toi, puisque ce qui m'y incite maintenant est le devoir.

Le roi ne prêta guère attention à ce qu'elle disait, car il était plongé dans un grand trouble. Il était impressionné à la fois par sa présence et par ce que son visage avait d'impassible. Il dit spontanément :

— J'ai honte, Nitocris.

Elle fut surprise de le voir parler ainsi. Elle avait, en entrant, éprouvé une douleur secrète en le voyant si plein de bonheur et de santé, pareil à une fleur épanouie. Elle dit d'une voix altérée, malgré l'empire qu'elle gardait sur ses émotions :

— Je puis tout supporter, sauf de te voir honteux.

La moindre pointe verbale pouvait froisser le roi, le faire changer d’humeur, le mettre en colère. Il se mordit les lèvres et dit :

— Ma sœur, l’homme est exposé à des passions tyranniques et peut succomber à l’une d’elles.

Sa confession fut comme un coup de poignard porté aux sentiments et à la fierté de Nitocris. Elle en oublia sa retenue et dit sans détour :

— Je jure par les dieux qu’il m’afflige beaucoup de te voir, toi, le pharaon, te plaindre de passions dévorantes.

L’irascible souverain se sentit réprimandé et en fut vexé et même furieux. Le sang lui monta au visage, puis il se leva d’un bond avec une expression de mauvais augure. La reine craignit de voir la colère du pharaon faire oublier celle dont elle était venue parler. Elle regretta ses propres paroles et lui dit d’un ton suppliant :

— C’est toi qui m’as entraînée sur ce terrain, frère, et ce n’est pas pour un tel échange de propos que je suis venue. Puisse ta colère se dissiper et sache que ma seule intention est de t’entretenir de questions importantes touchant à la politique du royaume dont nous occupons le trône ensemble.

Le pharaon domina ses mouvements d’humeur et lui demanda d’un ton presque calme :

— De quelles questions s’agit-il, ô reine ?

Nitocris regrettait que le cours de la conversation n’eût pas créé l’atmosphère favorable à sa démarche. Elle n’avait cependant pas d’autre choix que de parler. Elle dit laconiquement :

— Les biens des temples.

Le visage du roi s’assombrit et il dit avec une évidente contrariété :

— Tu as bien dit les biens des temples ? Moi, je les appelle plutôt les terres des prêtres.

— Eh bien, soit, maître, mais changer l’appellation ne changera rien à l’affaire.

— Ne sais-tu pas que tout cela me remet en mémoire un nom que je déteste ?

— Je tente ce que d'autres ne peuvent faire. Je n'ai d'autre but que d'œuvrer au bien et remédier au mal.

Le roi secoua les épaules, marquant ainsi sa contrariété :

— Que veux-tu me dire, ô reine ?

Elle répondit tranquillement :

— J'ai reçu Khnoumhotep à sa demande et j'ai écouté…

Il ne la laissa pas achever sa phrase et dit avec colère :

— C'est ainsi qu'il s'est comporté ?

Elle répondit, effrayée :

— Oui ! Trouves-tu dans sa conduite quelque chose justifiant ta colère ?

Il rugit presque :

— Sans aucun doute ! Sans aucun doute ! C'est un homme entêté. Il refuse de se soumettre à ma volonté. Je sais parfaitement qu'il a exécuté mes ordres à contrecœur et qu'il est à l'affût de tout ce qui pourrait m'amener à les annuler. Il fait parfois appel à des intercesseurs lorsque j'ai refusé de l'écouter ; d'autres fois, il pousse les prêtres à présenter des pétitions, comme il les a déjà poussés à acclamer son misérable nom. C'est un intrigant qui se lance dans des manœuvres hostiles à mon égard sans en mesurer les conséquences.

Elle fut consternée par cette manière de voir et dit :

— Tu mésestimes cet homme, mais moi, je crois qu'il compte parmi les gens les plus dévoués au trône. C'est un sage qui aspire à la concorde. N'est-ii pas naturel qu'il soit affligé de voir disparaître les privilèges que sa communauté avait reçus par la grâce de nos ancêtres ?

Le courroux s'empara du souverain, car il ne trouvait aucune excuse à quiconque s'opposait à ses ordres, que ce fût secrètement ou publiquement. Bien plus, il ne supportait pas de voir défendre une opinion autre que la sienne. Dans sa rancœur, il dit avec une ironie amère :

— Je vois que ce génial politicien est parvenu à te faire changer d'avis, ô reine.

Vexée, elle répondit :

— Je n'ai jamais été favorable à la saisie des biens des temples et je ne vois rien qui puisse la justifier.

La colère du roi s'intensifia. Il lui demanda avec vivacité :

— Tu serais donc peinée de voir notre richesse s’accroître ?

« Comment, se disait la reine, pouvait-il proférer de tels propos quand il savait pertinemment la destination de ces richesses ? » Les paroles du roi réveillèrent chez elle une exaspération enfouie, une rancœur longtemps contenue. Elle fut soulevée de colère ; ses sentiments se mirent à déborder. Elle dit en tremblant :

— Chaque esprit raisonnable déplore que des biens soient retirés aux sages du royaume pour être dilapidés dans des plaisirs futiles.

L’emportement du souverain fut à son comble. Il tendit vers elle une main menaçante en disant :

— Malheur à l’intrigant ! Il a tenté de mettre la discorde entre nous.

Elle dit avec tristesse et douleur :

— Tu t’imagines que je suis une fillette naïve qu’on peut duper ?

— Malheur à lui ! Il a demandé à voir la reine pour s’adresser, en fait, à la femme cachée sous le manteau royal.

Elle cria de douleur, de détresse :

— Seigneur !

Mais il poursuivait, mu par sa fureur folle :

— Tu es venue, Nitocris, poussée par la jalousie et non l’esprit de conciliation.

Ce fut comme un coup mortel porté à sa dignité. Un voile couvrit ses yeux. Elle entendit battre son pouls près de son oreille. Elle tremblait de tout son corps. Elle resta quelques instants sans rien dire puis elle prit la parole :

— Ô roi ! Khnoumhotep ne savait rien que je n’eusse appris depuis longtemps. Il n’avait rien à me dévoiler. Si tu en doutes, dis-toi que je sais, comme tout le monde, que tu es enfermé dans le giron de cette danseuse de l’île de Bigeh, cela depuis des mois. M’as-tu vue te harceler pendant toute cette période ou entraver tes mouvements, te supplier ? Sache que celui qui veut s’adresser à la femme en moi se fourvoie il ne trouvera devant lui que la reine Nitocris.

Toujours furieux, il s’obstina :

— Tu continues à répandre le feu de ta jalousie.

La reine frappa le sol de son petit pied et se leva, désespérée. Son indignation était à son comble :

— Ô roi ! dit-elle. Il n'est pas indigne d'une reine d'être jalouse au sujet de son époux. Mais ce qui est vraiment indigne d'un roi est de jeter l'or de son pays aux pieds d'une danseuse et d'exposer son trône immaculé à la souillure de la médisance.

Ayant dit cela, la reine partit, marchant droit devant elle sans se retourner.

La colère qui s'était emparée du roi l'avait fait sortir de ses gonds. Il considérait Khnoumhotep comme responsable de cette péripétie malheureuse. Il convoqua Sotkhatep et, le prenant au dépourvu, lui demanda de faire venir le Premier ministre au palais. Le grand chambellan sortit plein d'inquiétude pour exécuter la volonté de son maître. Le grand vizir arriva, partagé entre l'angoisse et l'espoir.

On l'introduisit auprès du roi toujours aussi courroucé. L'homme prononça les salutations d'usage, mais le pharaon ne l'écouta pas et l'interrompit brutalement d'une voix rauque :

— Ne t'avais-je pas ordonné, vizir, de ne plus jamais revenir sur la question des propriétés des temples ?

L'homme fut surpris par cette violence de ton, qu'il constatait pour la première fois chez son maître. Il vit tous ses espoirs s'effondrer et dit avec désolation, d'un ton suppliant :

— Seigneur, j'ai considéré qu'il me revenait de porter à ta haute attention les doléances d'une partie de ton peuple fidèle.

Le roi répondit d'un ton tranchant :

— Dis plutôt que tu as voulu semer le trouble entre la reine et moi pour mieux parvenir à tes fins !

L'homme tourna vers le roi des mains suppliantes et voulut parler, mais il ne put articuler que deux mots :

— Seigneur ! Seigneur !...

De plus en plus agité par la colère, le roi lui dit :

— Khnoumhotep !... Tu refuses d'exécuter mes ordres... Je te retire ma confiance à partir d'aujourd'hui.

Le grand prêtre était effondré, sidéré. Sa tête pencha tristement sur sa poitrine. Avant de sortir, il dit sur le ton de la résignation :

— Notre Maître, je suis affligé, et que les dieux en soient témoins, de me retirer du cercle des assistants de sa glorieuse Majesté ! Je resterai ce que j'ai toujours été : un petit serviteur parmi les autres, qui te sont dévoués et loyaux.

Le roi se détendit après avoir ainsi assouvi sa colère vengeresse. Il envoya chercher Sofkhatep et Tahou. Les deux hommes vinrent en hâte. Ils étaient inquiets et se posaient maintes questions. Le roi leur dit tranquillement :

— Pour Khnoumhotep, c'en est fini !

Ce fut le silence. La stupeur se lut sur le visage de Sofkhatep. Tahou, lui, resta de marbre. Le roi les dévisagea, l'un après l'autre, et leur demanda :

— Eh bien ? Vous ne dites rien ?

Sofkhatep répondit :

— Voilà une affaire grave, Notre Maître.

— Tu trouves cela grave, Sofkhatep ! Et toi, Tahou ?

Ce dernier était un homme endurci, peu enclin à la compassion. Les événements n'éveillaient d'ordinaire que peu d'émoi chez lui. Il dit néanmoins :

— C'est un acte, Seigneur, que les dieux ont dicté, dans leur toute-puissance.

Le roi sourit, tandis que Sofkhatep examinait en pensée la question sous tous aspects pour dire finalement :

— À compter d'aujourd'hui, Khnoumhotep va avoir une totale liberté d'action.

Le pharaon eut un haussement d'épaules dédaigneux.

— Je ne crois pas qu'il voudra courir à sa perte.

Puis changeant de ton, il poursuivit :

— À présent, qui me conseillez-vous pour sa succession ?

Ce fut encore le silence. Les deux hommes réfléchissaient. Le roi dit en souriant :

— Moi, je choisis Sofkhatep. Qu'en dites-vous ?

Tahou répondit avec l'accent de la sincérité :

— Celui que tu as choisi, ô Maître, est un homme capable et probe.

Quant à Sofkhatep, il était visiblement perturbé. Il allait parler quand le pharaon le prit de court en demandant :

— Vas-tu abandonner ton maître quand il a le plus besoin de toi ?

Sofkhatep répondit en soupirant :

— Tu me trouveras toujours, Notre Maître, au nombre de tes sujets les plus dévoués.

Chapitre 11

LE NOUVEAU GOUVERNEMENT

Tandis que s'engageait cette période nouvelle, le pharaon se sentit rassuré. Sa colère étant apaisée, il abandonna les affaires de l'État à l'homme en qui il avait confiance et se tourna tout entier vers la femme qui occupait toute sa pensée, tout son cœur, tous ses sens, Auprès d'elle, il découvrait la douceur de la vie, la magie du monde, la plus haute paix de l'âme.

Quant à Sofkhatep, il ployait sous le fardeau de ses responsabilités. Il savait en toute certitude que l'Égypte accueillait sa désignation avec défiance et humeur, et même avec une indignation muette. À peine avait-il mis le pied dans le palais du gouvernement qu'il s'était senti mal à l'aise. Le roi ne trouvait d'intérêt au monde que dans l'amour. Mais les problèmes à résoudre, les motifs d'inquiétude et les devoirs de sa charge, il les ignorait superbement. Or, les gouverneurs de nomes donnaient les apparences de la loyauté alors que leur sympathie allait aux prêtres, et cela presque partout dans le royaume. Le ministre avait beau chercher autour de lui, il ne trouvait de soutien et de conseil qu'auprès de Tahou. Les deux hommes étaient d'opinions divergentes sur bien des points. Ce qui les unissait toutefois était l'affection et le dévouement envers le pharaon. Le commandant répondait volontiers aux appels du ministre et lui tendait une main secourable. Il partageait ses appréhensions et la plupart de ses tracas. Ils luttaient ensemble pour préserver du naufrage un bateau voguant sur une mer agitée et menacé par un ciel sombre, annonciateur de tempêtes. Mais ce qui faisait défaut à Sofkhatep étaient les qualités d'un capitaine aguerri. Il était dévoué, il respirait la loyauté, la fidélité. C'était un sage qui savait discerner la vérité, mais il lui aurait fallu plus de hardiesse et de détermination. Il avait mesuré, très tôt, l'étendue de l'erreur initiale, mais il n'avait pas tenté de rectifier cette dernière, se bornant à s'en accommoder au mieux et à en limiter les conséquences. Il craignait en effet la colère et les blâmes de son maître. Les événements suivaient donc le cours précipité que les emportements du pharaon leur avaient imprimé.

Les vigilants informateurs de Tahou apportèrent une nouvelle grave : Khnoumhotep était parti brusquement pour Men-Nefer, la capitale religieuse. Le vizir autant que le commandant accueillirent la nouvelle avec un mouvement d'effroi. Ils s'interrogèrent sur les raisons exactes ayant conduit l'homme à faire fi des inconvénients de ce voyage du sud vers le nord. Sofkhatep n'en attendait rien de bon. Il ne faisait aucun doute à ses yeux que Khnoumhotep allait prendre langue avec les principaux dignitaires religieux. Or, ces derniers étaient révoltés par l'avanie qu'on leur faisait subir. Et cela d'autant plus que ce dont on les privait était répandu sans mesure aux pieds de la danseuse de Bigeh. Personne parmi eux n'ignorait à présent cette réalité et celui qui n'en aurait pas encore été bien informé allait, sans aucun doute, bientôt l'être. Le grand prêtre trouverait donc chez eux le terreau fertile où semer sa graine. Il allait se répandre en plaintes et donner des mots d'ordre.

Les signes avant-coureurs de l'indignation des prêtres étaient déjà apparus. Les messagers chargés d'annoncer la désignation de Sofkhatep comme Premier ministre dans toutes les régions du royaume étaient revenus porteurs de félicitations protocolaires de la part des seuls gouverneurs. Les prêtres, quant à eux, s'étaient enfermés dans un redoutable mutisme. Tahou avait même observé : « Ils commencent déjà à nous défier. » Puis ce fut la succession des messages venant de tous les temples. Ils portaient la signature des prêtres, toutes catégories confondues, et suppliaient le pharaon de revenir sur sa décision concernant les propriétés foncières, religieuses. Cette unanimité de très grave portée alourdissait les soucis de Sofkhatep. Un jour, celui-ci appela Tahou au palais du gouvernement. Le commandant accourut. Le ministre montra son siège officiel, poussa un soupir et dit :

— Voilà qu'il chancelle, et moi aussi !

Tahou lui dit :

— Ton intelligence pèse assez lourd pour le rendre stable.

Sofkhatep souffla tristement et dit :

— On m'a noyé sous une pluie de doléances.

Le commandant demanda, l'air préoccupé :

— Les as-tu soumises au pharaon ?

— Mais non, cher commandant, le pharaon ne permet à personne de soulever à nouveau cette question ; et moi, je ne suis en sa présence qu'à intervalles très espacés. Je ne sais plus que faire, je me sens bien seul.

Les deux hommes se turent un instant, chacun se plongeant dans ses propres pensées. Puis Sofkhatep se mit à secouer la tête en signe d'incrédulité. Il dit comme s'il pensait à haute voix :

— C'est de la sorcellerie pure et simple !

Tahou eut pour son interlocuteur un regard étrange. Il était tout retourné par cette allusion. Un frémissement traversa son corps ; il pâlit, mais il ne parvint à se tenir en bride. Il s'y était accoutumé depuis que la désolation avait empli sa vie…

Au prix d'un grand effort, il prit un ton neutre pour demander :

— De quelle sorcellerie parles-tu, excellence ?

Sofkhatep lui répondit :

— Rhodopis ! N'est-ce pas elle qui exerce ses sortilèges sur le pharaon ? Eh bien, oui, par les dieux ! Sa Majesté est ensorcelée, c'est évident !

Entendant ce nom, Tahou fut secoué. C'était comme s'il venait d'entendre un son étrange réveillant comme par magie tous les sentiments, les désirs qu'il portait en lui. La bonde qu'il avait refermée avec dureté sur tout ce qui agitait son âme était sur le point de céder. Il serra violemment les dents et dit :

— Les gens disent que l'amour est sorcellerie, et les sorciers que la sorcellerie est acte d'amour.

Le ministre, attristé, répondit :

— J'ai maintenant la conviction que la beauté de Rhodopis exerce une magie malfaisante.

Tahou le fixa sans aménité et dit :

— N'est-ce pas toi qui as lu le talisman donnant force à cette sorcellerie ?

Sofkhatep entendit le blâme ; ses traits s'altérèrent. Il dit vivement, comme pour se défendre d'une accusation :

— Ce n'était pas la première femme…

— Oui, mais c'était Rhodopis !

— Je souhaitais le bonheur de mon maître.

— Oui, et tu lui as offert l'ensorcellement. Voilà où nous en sommes !

— Oui, commandant, je sens que j'ai commis une faute immense, mais il faut bien faire quelque chose maintenant.

Toujours plein d'amertume, Tahou observa :

— Cela, c'est de ton ressort, excellence.

— Certes ! Mais je te demande conseil !

— Le dévouement trouve sa plénitude dans les avis sincères.

— Oui, mais le pharaon n'accepte pas qu'on soulève devant lui la question des prêtres.

— Ne peux-tu faire connaître ton opinion à Sa Majesté la reine ?

— C'est le chemin que Khnoumhotep a suivi et qui l'a conduit à subir la colère du pharaon.

Tahou ne trouvait rien à ajouter. Une idée traversa l'esprit de Sofkhatep et il dit à voix basse :

— Ne serait-il pas opportun de ménager une entrevue entre Rhodopis et toi ?

De nouveau un frémissement passa dans le corps de Tahou. Son cœur fit un bond dans sa poitrine. Les sentiments qu'il s'était donné tant de mal à faire taire étaient sur le point d'éclater. Il se dit : « Le vieil homme ne mesure pas ses paroles. Il pense que son maître est seul à être ensorcelé ! »… Puis il dit :

— Pourquoi ne pas la rencontrer toi-même ?

Sofkhatep répondit :

— Il semble que tu sois mieux placé que moi pour t'entendre avec elle.

Tahou dit froidement :

— Je crains qu'elle n'ait de la rancune envers moi, qu'elle ne le prenne mal et qu'elle donne au pharaon une interprétation déformée de ma demande. C'est donc non, excellence !

Sofkhatep avait peur de mettre le pharaon face à la réalité.

Tahou ne put rester plus longtemps en place. Ses nerfs échappaient à son contrôle. En lui se levait une tempête qui semblait devoir le secouer jusqu’aux larmes. Il prit congé du ministre et partit droit devant lui laissant Sofkhatep se noyer dans l’océan tourmenté de ses pensées, de ses tristesses.

Chapitre 12

LES DEUX REINES

Sofkhatep n’était pas le seul à fléchir sous le poids des soucis. Terrée dans ses appartements, la reine s’enfonçait dans une désolation sans fin, une souffrance lancinante, une désespérance qu’elle n’avait pas le droit de laisser paraître. Le cœur brisé, elle se représentait sans cesse la tragédie de sa vie. Elle observait aussi, avec tristesse, ce qui se passait dans la grande vallée. Qu’était-elle, sinon une femme au cœur perdu, une reine au trône branlant ? Finalement, ses liens avec le roi étaient rompus et cela durerait tant que le souverain s’enliserait dans la passion et elle, dans le fier silence. Elle était peinée d’apprendre que le roi se dérobait à ses hautes charges, que l’amour lui avait fait tout oublier, de sorte que le pouvoir était rassemblé dans les seules mains de Sofkhatep. Aucun doute ne l’effleurait quant à la loyauté de ce dernier envers le trône, mais ce qui l’irritait était la distraction du roi, son indolence. Dès lors, elle se résolut à agir, quel qu’en fût le prix.

De nouveau, elle se fixa un but qu’elle ne perdit plus de vue. Elle convoqua Sofkhatep et demanda à connaître les questions appelant une décision du souverain. Cette initiative eut pour effet de calmer quelque peu ses propres anxiétés et, sans qu’elle-même ne le perçût, elle apaisa également le Premier ministre, qui poussa un soupir de soulagement comme si on allégeait le fardeau pesant sur ses faibles épaules.

Après cette entrevue, elle fut saisie de plaintes et de pétitions que lui adressaient les prêtres de toutes les provinces. Elle les lut patiemment, courageusement. Elle lut aussi un message unanime rédigé par les élites les plus respectables du royaume. Elle comprit tout ce que ces lignes, à la fois mesurées et résolues, révélaient de grave. Elle se demanda, avec des pincements au cœur, ce que l’avenir réserverait si les prêtres venaient à comprendre sans doute possible que le pharaon restait sourd à leurs appels.

Les prêtres représentaient une force redoutable. Ils régnaient sur les esprits et les cœurs parmi le peuple entier. On les écoutait dans les temples, les écoles de scribes et les lieux de haut enseignement. On se reposait sur leurs vertus et leurs recommandations aussi naturellement qu’on adhérait aux croyances les plus sacrées. Quel tour prendraient donc les événements si une telle catégorie de personnes cessait de croire en la sollicitude du pharaon si elle venait à désespérer de tout remède à une situation entièrement différente de celle qui avait prévalu au cours des glorieuses et inoubliables époques ?

Sans aucun doute, les affaires allaient se compliquer toujours davantage. Le torrent de la désunion allait se déchaîner et creuser un gouffre de plus en plus profond entre le jeune roi inconscient, rêveur, dans son île de Bigeh et son peuple encore dévoué et fidèle. Pendant ce temps, Sofkhatep restait là, presque immobile, ne sachant que faire, sans que son dévouement ou sa sagesse lui fussent d’aucun secours. La reine avait le clair sentiment qu’il était temps d’agir, car laisser faire les événements mènerait au désastre.

Il fallait guérir le doux et beau visage de l’Égypte de la honte qui le défigurait. Il fallait lui rendre son calme, son harmonie. Mais que pouvait faire Nitocris ? Peu auparavant, elle avait espéré remporter une victoire sur son mari en lui faisant voir la vérité en face, mais à présent, elle n’espérait plus rien obtenir de lui ; elle se souvenait du coup fatal porté à sa fierté et s’interdisait toute nouvelle intervention. Tout en se morfondant, elle cherchait cependant une nouvelle voie lui permettant d’arriver à ses fins. Mais quelles étaient ces dernières ? Elle y avait réfléchi longuement et s’était dit : « Le but ultime que je m’assigne est que le pharaon restitue les terres qu’il a retirées aux prêtres ! Mais par quel chemin y parvenir ? Le roi est emporté, son orgueil est ravageur. Il lui est insupportable de battre en retraite devant quiconque. Il a ordonné la saisie des terres dans un mouvement d’extrême colère. Pourtant, et de toute évidence, ce qui le pousse à les conserver est d’une nature nouvelle. Quiconque connaît le palais de Bigeh et la quantité d'or dont le roi le couvre comprend mieux les motifs de sa conduite. D'ailleurs, les gens parlent à juste titre du « palais d'or » de Bigeh en raison du nombre d'œuvres d'art et de meubles en or massif qui s'y trouvent. Si seulement on pouvait refermer le gouffre où s'engloutissent les biens du roi, peut-être lui deviendrait-il moins pénible de songer à rendre aux prêtres les biens des temples ? »

Certes, elle ne pouvait prétendre détourner le roi de la chanteuse de Bigeh ; elle n'y pensait même pas. Cependant, elle voulait mettre une limite à sa prodigalité. À cette pensée, elle soupira et se dit : « À présent, mes intentions sont claires. Il faut que l'on trouve une bonne raison qui détournerait le pharaon de ses dépenses somptuaires. C'est ensuite que nous pourrons le persuader de rendre les terres à leurs possesseurs. Mais comment convaincre le roi ? Ce n'est pas à lui que l'on peut s'adresser mais, pourtant, c'est bien lui qu'il faut atteindre ! » Elle avait échoué à le convaincre. Ni Sofkhatep ni Tahou ne pourraient faire mieux. Le roi était gouverné par la passion amoureuse ; on n'y pouvait rien. Une question lui vint alors à l'esprit : « Qui a le pouvoir de convaincre le roi ? » Elle sentit un frisson désagréable parcourir son corps ; la réponse en effet ne s'était pas fait attendre : elle était affreuse, blessante. Cependant, la reine ne pouvait affecter de l'ignorer elle faisait partie de ces vérités qui font souffrir chaque fois qu'elles reviennent en mémoire.

Le destin avait voulu que cet être régnant sur le roi et, par-delà sur le gouvernement fût sa rivale en amour : la danseuse de Bigeh, celle qui avait condamné la reine à une réclusion sans fin. Telle était la réalité douloureuse dont elle tentait de s'accommoder comme l'homme le fait de la mort, de la vieillesse, ou d'une maladie incurable.

Si Nitocris était une femme accablée, c'était aussi une grande reine sachant voir loin, se forçant à oublier qu'elle était femme, même si elle n'y parvenait pas complètement. Certes, sa pensée rôdait inlassablement autour du roi, son mari, et autour de la femme qui le lui avait arraché. Pour autant, jamais elle n'oubliait qu'elle était reine et d'ailleurs, jamais elle ne s'était dérobée à ses devoirs. Elle prit la ferme résolution de sauver le trône, de le maintenir à une hauteur le mettant hors de portée des rumeurs et des murmures.

En faisant ce choix, avait-elle été inspirée par son seul devoir ou bien existait-il d'autres motifs ? En fait, nos pensées nous attirent irrésistiblement vers ceux que nous aimons, mais aussi vers ceux que nous détestons. Une force secrète nous pousse vers eux, comme celle qui précipite la phalène vers la lumière d'une lampe.

Dès le début, la reine avait eu le désir de voir Rhodopis, dont on lui avait si abondamment parlé. Mais si elle le faisait, quelle en serait la raison ? Irait-elle l'entretenir des affaires de l'Égypte ? Se rendrait-elle chez la danseuse qui étalait ses charmes sur le marché des passions masculines ? Allait-elle plaider au nom de l'amour que cette femme était censée porter au roi, dans l'espoir de le voir renoncer à ses folles dépenses et revenir aux devoirs de sa charge ? Quelle pensée répugnante !

La reine supportait de moins en moins son isolement. Elle était sous le double empire d'un sentiment secret et d'un devoir évident la poussant, l'un et l'autre, à sortir de son silence comme de son interminable enfermement. Elle n'était plus en état de patienter. Elle s'était persuadée qu'il lui incombait de faire quelque chose, de prendre le risque d'une nouvelle et ultime tentative. Perplexe, elle se demandait : « Dois-je vraiment aller chez cette femme ? Lui rappeler son devoir ? Lui demander de sauver le roi de l'abîme où il est prêt à tomber ? » Cette interrogation prolongeait son désarroi, le rendait douloureux, le faisait tourner à l'obsession, au délire. Cependant, elle n'abandonnait pas son idée. Au contraire, celle-ci devenait de plus en plus obsédante ; elle était comme l'eau de la pluie coulant sur une pente : rien ne peut l'arrêter, mais elle est agitée, écumante, torrentielle. À la fin de l'averse qui avait fait rage, elle se dit : « J'irai. »

Le lendemain matin, elle prit soin d'attendre le retour du pharaon. La journée était déjà avancée quand elle monta dans l'embarcation royale qui appareilla en direction du palais de Bigeh, blanc et or. La reine était envahie d'une pénible torpeur.

Elle n’avait pas revêtu l’habit royal, ce qui ajoutait à son amertume et son ressentiment.

Le bateau accosta devant les marches du palais. Elle descendit. Un esclave ordinaire l’accueillit. Elle lui dit qu’elle venait en visite et demandait à rencontrer la maîtresse des lieux. Il lui ouvrit le chemin vers la salle de réception. Il faisait froid. Le vent d’hiver soufflait par rafales à travers des branches aussi décharnées que les bras d’une momie…

Elle s’assit dans la salle pour patienter, seule. Tout lui semblait étrange, irréel. Pour se donner du courage, elle se disait qu’il convenait à une reine d’abandonner sa fierté quand des intérêts supérieurs étaient en jeu. Elle eut l’impression que l’attente était longue et elle se demanda, inquiète : « Me laisse-t-elle attendre aussi longtemps qu’elle le fait pour les hommes ? » Un effroi douloureux la saisit. Elle regretta sa venue précipitée au palais de sa rivale.

Bien des minutes s’écoulèrent avant qu’elle n’entendît le frôlement d’une robe. Elle releva sa tête alourdie par la réflexion et ses yeux se posèrent pour la première fois sur le visage de Rhodopis. C’était bien elle, à ne pas en douter ; c’était bien Rhodopis. Elle ressentit d’abord comme une morsure puis elle oublia un instant ses soucis comme les raisons de sa venue devant cette beauté désarmante. De son côté, Rhodopis fut saisie de surprise devant la beauté grave, majestueuse, la dignité impressionnante de celle qui lui faisait face.

Elles se saluèrent de la main et Rhodopis prit place aux côtés de cette visiteuse aussi splendide qu’inconnue. La voyant murée dans le silence, elle dit de sa voix musicale :

— Tu es ici dans ton palais…

Brièvement, sur un ton forçant le respect, l’invitée répondit :

— Je t’en rends grâce.

L’ancienne courtisane sourit et dit :

— Plaise aux dieux que notre invitée veuille bien nous faire savoir qui est sa digne personne !

C’était une question naturelle, mais la reine en fut gênée, comme si elle ne l’avait pas prévue. Or, comment ne pas révéler qui elle était ? Elle dit calmement :

— Je suis la reine !

Elle regarda la jeune femme pour observer l'effet de ce qu'elle venait de révéler. Elle vit un sourire dissimulant mal le déplaisir, des yeux brillant d'étonnement, une poitrine retenant son souffle dans un corps crispé comme celui d'une vipère agressée. Elle-même n'était pas aussi calme qu'il y paraissait, car ses sentiments s'étaient peu à peu transformés depuis qu'elle avait vu sa rivale. Son sang devenait brûlant, enflammant toutes ses veines. Elle se prenait à détester, à haïr Rhodopis. À présent, elles se faisaient vraiment face en rivales se préparant au combat…

La reine était sous l'empire d'une immense amertume, que venaient avilir la colère, l'aversion. Pendant quelques instants, elle oublia tout, sinon qu'elle était devant la femme lui ayant ravi son bonheur. Rhodopis, quant à elle, oubliait tout, sinon qu'elle avait devant elle la femme qui prélevait une part de la gloire et du trône de son amant.

C'est dans une telle atmosphère chargée de fureur et d'animosité qu'elles échangèrent leurs premiers propos dont la suite prit un tour violent, déplorable. La reine, vexée devant le peu d'importance que semblait lui reconnaître sa rivale, dit d'un ton acerbe :

— Ne sais-tu pas, ô dame, comment tu dois saluer une reine ?

Rhodopis ne bougea pas de sa place. Son sang ne fit qu'un tour. Toute la violence qu'elle parvenait à contenir faillit éclater, mais elle parvint à rester maîtresse d'elle-même. Elle savait comment se venger d'une autre façon. Un sourire se dessina sur son visage, elle inclina la tête sans se lever puis se redressa en s'adossant aux coussins avec une nonchalance dédaigneuse. Elle dit sur un ton dont l'ironie était perceptible :

— C'est un grand jour, Votre Majesté, il marquera l'histoire de mon palais !

Le visage de la reine s'empourpra de fureur. Elle dit d'une voix nerveuse :

— Ce que tu dis n'est pas faux. Pour une fois, les gens diront du bien de ton palais, ce qui n'est pas le cas d'habitude.

L'autre la regarda avec cette ironie dissimulant sa colère, son aversion et dit :

— Que les gens soient maudits s'ils osent dénigrer un palais que leur maître a élu pour y enchanter son âme et abriter ses joies !

La reine reçut le coup sans fléchir. Elle regarda la courtisane d'un air supérieur et dit :

— Les reines ne sont pas comme les autres femmes, dont le cœur n'a d'autre objet que l'amour.

— Vraiment, Maîtresse ? Je pensais qu'une reine était aussi, et après tout le reste, une femme.

D'un ton courroucé, la reine répondit :

— Cela montre que tu n'as jamais été reine.

Durcie sous le choc, la poitrine comprimée, la jeune femme dit alors :

— Pardonne-moi, Madame, mais je suis, de fait, une reine.

Nitocris la fixa d'un regard abasourdi puis lui dit, non sans ironie :

— Voilà qui est nouveau ! De quel royaume s'agit-il ?

L'autre dit avec superbe :

— Du plus grand royaume du monde : le cœur du pharaon !

La reine se sentit blessée, affaiblie, honteuse. Elle comprit qu'en engageant ce duel avec la danseuse, elle s'était abaissée, avait ôté son habit de majesté et de dignité, dévoilant ainsi la femme jalouse qu'elle était et qui luttait pour reconquérir son homme, qui se colletait avec sa rivale en essayant de la prendre en défaut. Cette rivale était assise, droite et fière, renvoyant en plein cœur les flèches qui lui étaient décochées et faisant sentir, avec hauteur, la supériorité que lui conféraient l'amour et l'autorité du pharaon. Nitocris était désarçonnée, consternée, anxieuse. Elle eût aimé que tout cela ne fût qu'un cauchemar dont on s'éveille. Elle réduisit pourtant au silence tous ses sentiments, les ensevelit au plus profond d'elle-même et retrouva vite le sens de sa grandeur. La colère et l'animosité refluèrent pour céder la place à un orgueil sans mélange. Elle se remit en mémoire la raison de sa venue et prit la résolution de racheter sa maladresse initiale. Elle dévisagea la danseuse avec un calme qui n'avait plus rien de feint et lui dit :

— Ô dame ! Si tu n'as pas accueilli la reine comme il se devait, c'est peut-être que tu t'es méprise sur la raison de sa visite. Tu t'es révoltée, emportée, mais sache bien, en toute certitude, que je ne suis pas venue chez toi pour un motif qui me soit personnel.

Rhodopis se taisait et la considérait avec circonspection. Quant à Nitocris, bien que toujours habitée, dans l'intimité de son être, par la colère et la haine, elle oubliait la femme qu'elle était et parlait d'un ton égal :

— Je suis venue à toi pour des affaires d'une importance plus haute, des affaires qui concernent le trône sacré et la paix qui devrait régir les rapports entre celui qui l'occupe et ses sujets.

Rhodopis répliqua nerveusement et avec ironie :

— Voilà des affaires de haute importance ! Mais que puis-je faire pour elles, Maîtresse ? Je ne suis qu'une femme ne vivant que par et pour l'amour.

La reine soupira et, sans s'arrêter au ton adopté par son interlocutrice, poursuivit :

— Tu vois ce qui est à ta hauteur. Moi, je dois regarder plus haut, plus loin… J'ai pensé que tu étais soucieuse de la gloire de ton maître et de son bonheur. Si j'ai raison sur ce point, tu ne peux que l'aider à suivre le bon chemin. Il se trouve qu'il fait disparaître pour ton palais des monceaux d'or et qu'il confisque en même temps les terres des meilleurs d'entre ses serviteurs, au point que les gens gémissent de douleur, présentent des doléances déchirantes. Ils disent que leur seigneur les prive d'un bien qu'il sacrifie sans retenue pour une femme dont il est épris.

Ton devoir, si tu tiens vraiment à sa renommée, est aussi visible que le soleil par un matin clair… Il t'appartient de le détourner de la prodigalité et de le persuader de rendre leurs biens à ceux auxquels ils reviennent…

Cependant, l'agitation toujours vive de Rhodopis ne lui permit pas de bien saisir le sens de ce que lui disait la reine. Sa conscience restait révoltée, son aversion, toujours intense. Elle dit avec dureté :

— Ce qui t'attriste en réalité, c'est de voir l'or, tout comme l'affection du pharaon, se transporter vers mon palais…

La Reine sentit son corps comme soulevé, un frisson la parcourut. Elle cria :

— Quelle affreuse bassesse !

Rhodopis dit avec rage et orgueil :

— Nul ne pourra enfoncer de coin entre mon maître et moi !

La reine ne trouva plus rien à dire. Elle était complètement désemparée, blessée dans sa dignité. Elle ne voyait plus aucune raison d'attendre davantage. Elle se leva. Elle tourna le dos à la jeune femme et marcha, endolorie, triste, courroucée. Elle était dans un tel état qu'elle pouvait à peine retrouver son chemin.

Très agitée, elle aussi, Rhodopis respira profondément. Elle posa sa tête brûlante sur sa main et se plongea dans une réflexion pleine d'anxiété et de tristesse.

Chapitre 13

UN RAI DE LUMIÈRE

Rhodopis soupira, le cœur meurtri. Elle se dit : « Il est bien dommage que j'en vienne à oublier le monde, alors que lui refuse de m'oublier et de me laisser en paix. Pourtant, je me suis purifiée du passé et de ses ordures ! Ô dieux ! Se peut-il donc que les prêtres accusent mon palais d'engloutir les biens dont on les dépouille ? Se peut-il qu'ils fustigent notre amour avec leurs langues de flamme ? » De fait, elle s'était blottie, toute heureuse, dans son palais. Elle avait rompu les liens avec le monde. Les réalités échappaient désormais à son regard. Il ne lui était jamais venu à l'idée que son nom put être prononcé avec aversion par des gens influents ni que l'on se servît d'elle comme d'un prétexte pour médire de son amant adoré. À présent, elle ne pensait pas que la reine eût noirci la réalité, quels que fussent les mobiles ayant inspiré ses paroles. Il lui était revenu, naguère, que les prêtres voyaient avec déplaisir le retour de leurs terres au pharaon. Elle avait entendu de ses propres oreilles, lors de la fête du Nil, ces gens pleins de hargne acclamer le nom de Khnoumhotep. De toute évidence, il y avait au-delà du paisible et doux univers où elle vivait un monde tumultueux, gémissant de peine, grondant de haine… Son ciel s'obscurcissait après avoir été si limpide pendant de longs mois, d'une limpidité que jamais auparavant elle n'avait goûtée. Naguère encore, sa poitrine ne palpitait que d'affection pour son amant. Tout son être fondait de tendresse et d'amour.

Noyée dans ce chagrin imprévu, elle se rappelait ce qu'Ouni avait dit un jour : selon lui, la garde royale était la seule force sur laquelle le souverain pût compter. Elle se demandait avec anxiété : « Pourquoi ne pas enrôler de troupes ? » Pourquoi, en effet, son aimé ne rassemblait-il pas une force colossale ?

Elle resta toute la journée prostrée dans sa chambre. Contre son habitude, elle ne se rendit pas au pavillon d'été pour poser devant Benamon : il lui était impossible de supporter la présence de quiconque ou, plus encore de rester assise, sans bouger, devant les yeux insatiables du jeune sculpteur.

Elle resta seule jusqu'au crépuscule, mais ne put pourtant trouver de vraie tranquillité jusqu'au moment où elle vit son amant adoré passer la porte de sa chambre, marchant fièrement dans son habit flottant. Un soupir monta du plus profond de son cœur. Elle lui ouvrit les bras. Il la pressa contre sa large poitrine, comme il le faisait chaque fois, et posa sur son visage le baiser marquant le bonheur des retrouvailles. Ensuite, il s'assit près d'elle sur l'amas de coussins. Son esprit débordait des beaux souvenirs, éveillés, peu auparavant, par la vue du Nil portant son embarcation. Il lui dit :

— Où est donc notre bel été ? Où sont nos nuits de veille ? Notre bateau fendait les eaux sombres et calmes et, dans notre petit habitacle, nous ne sentions que le souffle de la brise et celui de la passion. Nos oreilles allaient aux musiciennes et nos yeux voyaient comme en rêve ondoyer les danseuses.

Elle ne pouvait se joindre à lui dans l'évocation de ces souvenirs, mais il lui déplaisait de le laisser seul à ses pensées et ses sentiments. Elle lui dit :

— Restons sereins, mon adoré, car la beauté n'est ni dans l'été ni dans l'hiver : elle est dans notre amour, et l'hiver te sera tiède et tendre aussi longtemps que notre flamme ne sera pas éteinte.

Il rit alors, de son rire puissant qui secouait à la fois sa tête et son corps. Il dit :

— Comme tu parles bien ! Ce que tu dis m'est plus délicieux que toute la gloire du monde. Mais que dirais-tu d'une partie de chasse, avec course et affût ? Dès le matin, nous irions au pied des montagnes pour guetter les gazelles, les poursuivre. Nous y prendrions tout notre plaisir en assouvissant nos instincts de rapaces.

Elle répondit, l'air complètement absent :

— C'est comme tu voudras, mon amour.

Il la fixa d'un regard attentif et s'aperçut bien vite que son cœur errait loin de ce que disait sa langue. Il affirma :

— Rhodopis, je puis te jurer par le vautour ayant réuni nos deux cœurs qu'une pensée est en train de détacher ton esprit de moi aujourd'hui.

Elle le regarda avec de grands yeux tristes. Elle avait de la peine à trouver ses mots.

Il dit, le visage plein d'anxiété :

— J'ai bien deviné ! Tes yeux ne peuvent me mentir. Que cherches-tu à me cacher ?

Elle eut un profond soupir, tandis que sa main jouait inconsciemment avec la cape du pharaon. Elle dit d'une voix faible :

— Notre manière de vivre nous égare. Pourquoi oublions-nous à ce point tout ce qui nous entoure ? On croirait que nous vivons dans un monde abandonné de tous, inhabité.

— Mais justement ! Ce que nous faisons est excellent ! Qu'avions-nous trouvé en ce monde, sinon un vacarme creux, une gloire trompeuse ? Nous nous étions perdus et c'est l'amour qui nous a montré le chemin. Qu'as-tu donc à gémir ?

De nouveau, elle soupira et dit tristement :

— Comment pourrions-nous jouir du sommeil si, autour de nous, d'autres veillent sans même baisser les paupières ?

Il fronça les sourcils et une lueur passa dans ses yeux. Il devina, d'instinct, quelles idées la hantaient et il lui demanda, inquiet :

— Qu'est-ce qui t'attriste, ô Rhodopis ? Dis-moi, sans détour, ce à quoi tu penses et perdons le moins de temps possible à parler d'autre chose que d'amour.

Elle dit :

— Je ne suis plus aujourd'hui ce que j'étais hier. Certains de mes esclaves qui vont au marché m'ont rapporté les propos de gens en fureur qui sont blessés de voir leur maître les priver de leurs terres. Mais ce qui accroît leur douleur est que leurs biens n'ont d'autre destination que le palais où nous sommes.

Un mouvement d'irritation s'esquissa sur le visage du pharaon. Il voyait Khnoumhotep, tel un spectre venu hanter son tranquille paradis, en voiler la lumière, en menacer la paix.

La colère monta, son visage prit la couleur du Nil en crue. Il dit, d'une voix altérée :

— C’est cela qui te chagrine, Rhodopis ? Eh bien, malheur à ces rebelles qui s’entêtent dans leurs absurdités ! Mais, toi, ne viens pas ternir notre paix. Ne fais pas attention à leurs pleurnicheries. Laisse-les à leurs affaires. Réserve-toi à moi.

Elle prit sa main dans les siennes et la pressa tendrement. Son regard se fit implorant. Elle dit :

— Je suis anxieuse, triste. Ce qui me fait souffrir est que le peuple puisse se plaindre de toi à cause de moi. C’est comme si je sentais une peur étrange dont je ne connais pas la vraie cause. Celui qui aime, ô Mon Maître, est sujet à la crainte, plus que tout autre.

Il dit d’un air mécontent, comme s’il était vexé :

— Comment peux-tu avoir peur alors que je suis là, auprès de toi ? Elle dit d’un ton suppliant :

— Mon Maître ! Ils épient notre amour avec des yeux jaloux. Ils envient la félicité de ce palais tout empli d’amour et de quiétude. Dans ma tristesse, dans mon angoisse, je me suis dit : « Qu’est-ce que l’amour peut avoir à faire de tout cet or dont mon Maître m’inonde ? Je ne te cacherai pas que j’ai détesté cet or qui excite les gens contre nous. Ne penses-tu pas que ce palais resterait un paradis même si son sol était nu et ses murs délabrés ? » Si cet or qui brille, ô mon Maître, capte leurs regards, alors remplis-en leurs mains. Leurs yeux se fermeront. Leurs langues cesseront de s’agiter.

— Hélas ! Rhodopis, tes paroles m’en rappellent d’autres dont j’ai horreur.

Elle implora :

— Mon Maître ! Il y a une taie sur le ciel de notre bonheur. D’un mot, tu peux la faire disparaître.

— Et quel est ce mot ?

Elle dit avec joie, pensant qu’il allait s’adoucir, se laisser fléchir :

— Dis-leur que tu leur rends leurs terres.

Il secoua vivement la tête et dit avec âpreté :

— Tu ne sais rien de cette affaire, Rhodopis ! J’ai proclamé ma décision. Elle n’a pas été respectée ou on l’a exécutée à contre cœur. Les protestations ne se sont jamais tues. Ces gens ne cessent de me défier. Leur céder serait pour moi une défaite intolérable. Je préférerais mourir plutôt que d'en arriver là. Toi, tu ne comprends pas ce que signifie la défaite pour moi : c'est la mort. S'ils avaient raison de moi et parvenaient à leurs fins, je serais pour moi-même un étranger, un être de désolation, abattu, incapable de vivre, incapable d'aimer.

Les paroles du pharaon percèrent le cœur de Rhodopis. Elle saisit violemment la main de son amant. Un frisson courut le long de tous ses membres. Plus rien au monde n'avait d'importance, sinon le risque de le voir incapable de vivre et d'aimer. Ce qu'elle avait souhaité quelques instants plus tôt lui faisait maintenant horreur. Elle regretta ses propres paroles et cria en tremblant :

— Jamais tu ne seras humilié ! Jamais !

Il lui sourit avec tendresse et dit :

— Bien sûr, je ne serai pas humilié… Jamais tu ne seras l'instrument d'un destin qui me vouerait à l'humiliation.

Elle dit, haletante, tandis que ses larmes faisaient cligner ses paupières :

— Tu ne seras pas humilié, tu ne seras pas défait.

Elle posa sa tête contre sa poitrine, se laissant bercer par les battements de son cœur. Elle sentait, dans une sorte d'extase, ses doigts jouer avec les mèches de ses cheveux et frôler ses joues. Pourtant, son apaisement fut de courte durée. De nouveau, une des pensées ayant troublé sa journée vint la tourmenter. Elle leva la tête vers lui et le regarda d'un air inquiet.

— Mais qu'as-tu donc ? dit-il.

Après quelques instants d'hésitation, elle répondit :

— On dit qu'ils sont très forts. On dit qu'ils ont un vrai pouvoir sur les sentiments et les esprits.

Il sourit et dit :

— Mais moi, je suis encore plus fort.

Elle se tut un moment et dit :

— Pourquoi ne lèverais-tu pas une grande armée qui serait à tes ordres ?

Le roi sourit de nouveau et répondit :

— Je vois que tes hantises sont toujours là.

Elle soupira, fâchée, et dit :

— N’ai-je pas appris de mes propres oreilles que les gens accusent, à voix basse, le pharaon de prendre les biens des dieux et de les dépenser au profit d’une danseuse ? Les chuchotements des gens, quand ils s’accumulent, deviennent un vacarme. Les étincelles font souvent naître des flammes.

— Comme tu es pessimiste. Tu vois de mauvais présages partout.

Elle revint à la charge :

— Pourquoi ne pas recruter des soldats ?

Le souverain la regarda longuement. Il semblait réfléchir puis il dit :

— On ne peut lever de troupes sans raison.

La colère anima un moment son visage et il poursuivit :

— C’est vrai qu’ils égarent les esprits. À présent, ils savent que je suis furieux contre eux. Si j’ordonnais un recrutement en masse, ils seraient pris de frayeur. Ils pourraient bien se battre alors avec l’énergie du désespoir.

Rhodopis réfléchissait. Elle dit d’une voix songeuse, comme à part soi :

— Tu devrais trouver une bonne raison de réunir une grande armée et puis le faire.

— Mais les raisons ne dépendent pas de nous. Elles s’imposent d’elles-mêmes.

Elle se sentit perdue. Elle pencha tristement la tête, fermant les yeux, n’espérant plus rien. Tout à coup, une idée heureuse sembla éclairer la nuit où elle se sentait plongée. Elle en fut stupéfaite. Elle ouvrit les yeux. Ils eurent un éclair de joie. Le roi fut surpris ; elle n’en eut cure et s’écria sans pouvoir se maîtriser :

— J’ai trouvé une raison !

Il l’interrogea du regard et elle poursuivit :

— Les tribus Massât.

Il comprit où elle voulait en venir. Il secoua la tête d’un air désolé et murmura :

— Leur chef a conclu un accord de paix avec nous.

Elle ne se laissa pas démonter et dit :

— Qui est au fait de ce qui se passe derrière les frontières ? Nous avons là-bas comme gouverneur un prince qui est des nôtres. Envoyons-lui un message secret que porterait un homme de confiance, un message lui demandant de prétendre que des révoltes et des combats ont toujours lieu et que l'envoi de renforts est urgent. Tout le peuple entendra cet appel. Tu convoqueras des soldats qui viendront du sud et du nord. Quand les corps d'armée seront rassemblés autour de toi, ils viendront étayer ta puissance. Tu en feras le glaive que tu brandiras pour faire respecter ta volonté, imposer l'obéissance.

Le pharaon l'écoutait avec un grand étonnement. Il était surpris de ne pas avoir eu lui-même une telle idée. S'il n'avait pas songé à former une armée puissante alors qu'aucun état de guerre ne l'imposait, c'était parce qu'il avait cru, et croyait toujours, que le ressentiment des prêtres ne pouvait créer de crise assez grave pour justifier la levée d'une grande armée. Cependant, il restait persuadé que l'absence d'une telle force militaire l'affaiblissait aux yeux de certains, et les encourageait à présenter des pétitions et exprimer leur mécontentement. Il vit donc dans l'idée si simple de Rhodopis une occasion à saisir qu'il ne tarda pas à faire sienne. Or, ses inclinations tournaient volontiers à l'obsession et occupaient vite tout son esprit. Il leur abandonnait ses pensées et finissait par y céder sans réserve. Il eut bientôt pour Rhodopis un regard de satisfaction, et même de joie. Il s'écria :

— Quelle belle idée, Rhodopis ! Quelle belle idée !

Elle dit avec un brusque regain de joie d'une nature nouvelle chez elle :

— C'est ce que mon intuition me dit. Elle est facile à mettre en pratique, aussi facile que le fait de cueillir ce baiser sur tes lèvres que j'adore… Il nous faut garder le secret.

— Oui, mon amour… Sais-tu ? Ta raison est un trésor autant que ton cœur. Bien sûr, il nous faut rester discrets et trouver un messager de toute confiance. Je m'en charge.

Elle lui demanda :

— Qui pourrait bien être ton messager pour le prince Karfenro ?

Il répondit simplement :

— Je choisirai un confident parmi mes hommes les plus sûrs.

Sans comprendre pourquoi, elle n'avait aucune confiance dans les gens du palais royal. En fait, elle détestait cet endroit où résidait la reine. Elle ne savait comment exprimer ses appréhensions. Elle se demandait qui pourrait être le messager si l'on exceptait l'entourage du roi. Elle était de plus en plus perplexe, car elle comprenait que la divulgation du secret serait très lourde de conséquences. Le seul fait d'y penser lui faisait mal. Elle fut sur le point de préférer, en désespoir de cause, l'abandon de ce projet, qui lui paraissait scabreux et même très risqué. Soudain, elle se rappela le jeune garçon aux yeux candides qui travaillait dans le pavillon d'été. À ce souvenir, elle se sentit étrangement rassurée. Il incarnait la pureté d'âme, l'innocence, la limpidité. Son cœur était un temple où, matin et soir, était célébré le culte de Rhodopis… Le voilà, le messager, l'homme de confiance ! Elle n'hésita pas et dit en toute assurance :

— Laisse-moi choisir le messager moi-même.

Le roi ne put s'empêcher de rire et lui dit :

— Mais tu es redoutable aujourd'hui ! Je ne t'avais encore jamais vue comme cela… Qui donc pourrais-tu choisir ? Dis-le-moi !

Elle répondit respectueusement :

— Mon Maître ! Quand on aime, on est voué à l'anxiété. Mon envoyé est un artiste qui décore le pavillon d'été. Son âge est celui d'un jeune homme ; son âme, celle d'un enfant, son cœur, celui d'une vierge. Son dévouement pour moi ne peut être surpassé. Ses vertus évidentes le mettent à l'abri du soupçon. Il ignore tout des affaires actuelles, ne voit même rien de ce qui se passe autour de lui. Il est préférable pour nous que notre message soit porté par quelqu'un qui n'en connaisse pas toute l'importance. Si nous savons taire nos craintes, nous affronterons d'autant mieux les périls.

Le roi hocha la tête en signe d'acquiescement. Il détestait dire non à Rhodopis. Celle-ci crut voir les nuages se dissiper bien que cela se fit d'une tout autre manière que ce qu'elle avait initialement prévu. Elle se réjouit et laissa libre cours à sa joie. Elle eut la certitude de pouvoir, à brève échéance, oublier le monde, retranchée dans son palais d’amour, lui-même placé sous la protection d’une armée farouche, invulnérable.

En se plongeant dans ses rêves, elle courba la tête. Le roi fut ravi à la vue de la belle chevelure qu’il aimait tant. De ses doigts, il joua avec le nœud qui la retenait encore, le défit et la chevelure coula sur les épaules de la belle. Il en respira la senteur, la rassembla entre ses mains et y plongea son visage, sa tête, semblant s’y noyer entièrement.

Chapitre 14

LE MESSAGER

C’était le matin du jour suivant. Il faisait froid. Le ciel était voilé de nuages gris se faisant plus clairs, plus blancs, là où venait sourdre la lumière du soleil. On eût dit le fond d’une âme pure se révélant sous de ternes apparences. Les horizons étaient sombres, comme des lambeaux que la nuit aurait laissés derrière elle dans sa fuite.

Une lourde tâche attendait la jeune femme, une tâche dont elle n’avait aucun plaisir à s’acquitter. Il lui semblait trahir l’acte de purification qu’elle avait accompli au temple en reniant toutes les souillures de son passé. Il lui fallait, à présent, tromper Benamon, jouer de ses sentiments pour les mettre au service de son amour et parvenir à ses fins.

Malgré ses répugnances, elle n’avait nulle hésitation, car il fallait agir vite. Elle voulait protéger à tout prix son amour et peu lui importaient, après tout, les quelques cruautés dont elle devait se rendre coupable pour y parvenir. Elle quitta sa chambre pour le pavillon d’été, pleine de confiance, car duper Benamon était un jeu n’exigeant pas grande malice.

Entrant sur la pointe des pieds, elle trouva le jeune homme examinant son portrait tout en fredonnant, d’une voix juste et claire, une chanson qui avait autrefois figuré dans son répertoire et qui commençait ainsi :

« Si ta beauté est miraculeuse,
Pourquoi ne peut-elle me guérir ? »

Bien qu’émue de l’entendre, elle attendit le bon moment pour entonner la suite.

« Comment me jouer de ce que j'ignore
Quand l'horizon se voile et menace ? »
— « Ah ! Si tu voulais épargner mon cœur… »

Le jeune homme se retourna, alarmé, envoûté. Elle le gratifia d'un rire délicieux et lui dit :

— Tu as une belle voix. Pourquoi me l'avoir cachée si longtemps ?

Le sang lui monta aux joues. Il devint écarlate. Il était si troublé que ses lèvres tremblaient. Il entendait ses propos affables avec stupeur. La jeune femme comprenait parfaitement son état d'esprit. Pour l'inciter à parler, elle lui dit :

— Je vois que tu t'amuses à chanter et que tu négliges ton travail.

Il eut une expression indignée puis montra le portrait gravé sur le mur en balbutiant :

— Regarde !

L'œuvre parvenait à son terme et révélait un visage, parfait, presque vivant.

Elle dit avec admiration :

— Mais ta es vraiment très doué, Benamon !

Il eut un soupir de soulagement et lui dit, plein de gratitude :

— Merci, ô maîtresse.

Elle dit, pour orienter la conversation dans le sens désiré :

— Mais tu as été dur pour moi, Benamon !

— Moi ? Mais comment, madame ?

— Tu m'as donné un regard immobile et lointain, alors que je rêve d'être une colombe.

Il resta silencieux, à court d'explication. Elle interpréta son silence à sa manière et rappela :

— Ne t'ai-je pas dit que tu étais dur envers moi ? Comment me vois-tu, Benamon ? En belle et cruelle souveraine, comme celle que tu as représentée ? Quelle surprenante image ! Certes, j'admire cette pierre qui parle, mais ne penses-tu pas que mon cœur est aussi insensible que cette pierre ? Dis-moi si je me trompe et pas d'échappatoire ! C'est ce que tu penses, n'est-ce pas ? Je le sais, mais, Benamon, dis-moi pourquoi !

Il ne savait que dire. Il ne pouvait sortir de son silence. Elle, par contre, était en train de lui souffler des pensées qu'il faisait aussitôt siennes. Il se sentait poussé vers elle et son embarras ne faisait que croître. Et Rhodopis de poursuivre :

— Pourquoi penses-tu que je suis dure, Benamon ? Tu te laisses prendre aux apparences, parce que toi, tu ne sais pas cacher ce qui peut agiter ton cœur. J'ai lu sur ton visage à livre ouvert. Nous, les femmes, sommes d'une autre nature. Trop de franchise nous priverait du plaisir de vaincre et gâterait le plus beau de ce que les dieux nous ont donné.

Le jeune homme se demanda, perplexe, où elle voulait en venir. Il se demanda s'il pouvait comprendre à travers ces propos leur sens réel et profond… D'ordinaire, ne s'asseyait-elle pas face à lui, le cœur et les yeux ailleurs, ne sentant rien du feu qui l'embrasait, lui ? Qu'est-ce qui l'avait ainsi transformée ? Pourquoi ces plaisantes paroles ? Pourquoi entrait-elle ainsi au cœur de son doux et brûlant secret ? Voulait-elle vraiment dire ce qu'elle disait ? Était-ce bien ce qu'il comprenait ?

La femme fit un pas de plus en avant et dit :

— Ah ! Benamon ! Tu es dur à mon égard ! J'en veux pour preuve ce silence par lequel tu me réponds.

Il lui lança un regard éperdu. La joie lui donnait presque des larmes. Il eut la certitude de bien comprendre et dit d'une voix tremblante :

— Le monde est trop petit pour ce que j'ai à dire.

Elle eut un soupir de soulagement quand elle entendit enfin sa langue se délier. Elle dit d'une voix songeuse :

— Quel besoin as-tu de parler ? Tout ce que tu dirais, je le sais déjà. Ô toi, le pavillon ! Tu nous auras vus pendant des mois et nous aurons laissé sur toi la trace de nos cœurs, une trace ineffaçable. J'aurai découvert un secret redoutable.

Elle dévisagea le sculpteur un court instant puis ajouta :

— Ne sais-tu pas, ô Benamon, comment j'ai découvert le secret de mon cœur ? À un moment inattendu. J'avais un message privé que je devais faire parvenir à une personne se trouvant très loin. Il me fallait trouver pour cela un messager proche de mon âme et pouvant rassurer mon cœur. J'étais assise, seule, faisant défiler par la pensée une foule d'hommes et de femmes, libres ou esclaves. Pour chacun, je n'éprouvais qu'aversion et défiance. Puis je ne sais comment, je me suis glissée, en esprit, dans cette pièce et tout soudain, j'ai pensé à toi, Benamon. Je me suis sentie soulagée, confiante, mais j'ai éprouvé quelque chose d'encore plus profond. C'est ainsi que j'ai connu ce que mon cœur cachait.

La joie inonda le visage de Benamon. Il ressentit un bonheur qui l'affola. Il s'agenouilla devant Rhodopis et cria du fond du cœur :

— Maîtresse !

Elle posa la main sur sa tête et lui dit avec tendresse :

— Voila comment j'ai compris ce que j'ignorais encore. Et je m'étonne d'y avoir mis un temps si long.

Émergeant à grand-peine de sa stupeur, Benamon dit :

— Maîtresse, je jure que la nuit m'aura vu fondre de douleur, mais voici le matin. Une brise parfumée m'apporte le bonheur. Les mots que tu viens de dire m'ont arraché aux ténèbres et rendu à la lumière. J'étais dans le désespoir et tu me transportes vers la félicité. Je recommence à m'aimer, alors que j'étais prêt à m'anéantir. Tu es mon bonheur, mon rêve, mon espoir.

Elle l'écoutait dans un silence contrit. Elle sentait bien qu'il faisait une prière fervente et qu'il était éperdu d'amour, emporté dans des rêves innocents et purs. Elle était décontenancée, gagnée par une sorte de peine, de remords, mais elle ne s'abandonna pas longtemps aux sentiments que la passion du jeune homme avait provoqués en elle. Avec rouerie, elle lui dit :

— Je ne sais comment j'ai pu si longtemps méconnaître mon propre cœur. Je m'étonne qu'entre tous les hasards possibles un seul m'ait fait découvrir ce secret, le besoin que j'ai ressenti de te confier une mission, au loin. Ce hasard se révèle à moi, mais en même temps il me prive de toi.

Le jeune homme dit sur le ton de l'adoration :

— Je ferai tout ce que tu voudras, de tout mon cœur, de toute mon âme.

Après quelques hésitations, elle lui demanda :

— Même si je souhaite te faire voyager vers un pays que tu ne pourrais atteindre qu'à grand-peine ?

— Je ne pourrais jamais souffrir que d’une chose : ne plus te voir chaque matin.

— Ce ne sera qu’une absence passagère. Je vais te donner un message que tu garderas caché contre ta poitrine. Ensuite, tu iras voir le gouverneur de l’île avec un mot de moi. Il t’indiquera la route à suivre et fera tout pour t’épargner les difficultés. Tu voyageras avec une caravane. Personne ne devra savoir ce que tu portes contre ta poitrine, jusqu’à ce que tu rencontres le gouverneur de Nubie. Tu lui remettras le rouleau en main propre. Alors tu reviendras vers moi.

Benamon était tout à son nouveau bonheur, auquel s’ajoutait le sentiment de son importance. La main de Rhodopis était tout près de lui. Il en approcha les lèvres et y posa un baiser où la passion et l’extase se mêlaient. Elle le vit frémir violemment au moment même où sa bouche touchait sa main.

Sur le chemin du retour, la tristesse s’empara d’elle de nouveau. Elle en vint à se dire : « N’aurait-il pas été plus charitable de laisser mon maître choisir lui-même son messager plutôt que de jouer des sentiments de cet enfant ? »

Mais après tout, pensait-elle, il était heureux. Une parole mensongère l’avait empli de joie. Bien plus, il était dans une extase qui faisait envie.

Tant qu’il ne connaîtrait pas la vérité, elle n’avait pas à s’attrister. Mais dans le cas contraire, elle aurait toute raison de se désoler d’avoir dû recourir au mensonge.

Chapitre 15

LA LETTRE

Le soir même, le pharaon vint, tenant à la main une feuille de papyrus roulée. Son visage rayonnait. Rhodopis le regarda, l'air absent : elle se demandait si son plan allait vraiment réussir et si le cours des événements répondrait à son attente. Le pharaon déploya la lettre. Elle la lut et en éprouva une grande satisfaction. Le message était adressé au prince Karfenro, gouverneur de Nubie, de la part de son cousin, le pharaon d'Égypte. Celui-ci exposait clairement les problèmes qu'il rencontrait, ainsi que son désir de lever une armée imposante sans que cela ne pût éveiller les craintes des prêtres ni même les rendre méfiants. Il lui demandait d'envoyer à la capitale un message d'appel au secours par l'intermédiaire d'un envoyé digne de confiance et de statut officiel. Ce message devait réclamer des renforts de toute urgence pour défendre les frontières méridionales et mater une prétendue rébellion déclenchée par les turbulentes hordes de Massât censées ravager villes et villages.

Rhodopis roula la feuille de papyrus et dit :

— Le messager est déjà en alerte.

Le roi répondit en souriant :

— Et le message est prêt.

Le visage de Rhodopis se fit méditatif, songeur. Elle demanda :

— Comment vont-ils réagir à l'appel de Karfenro ?

Le roi répondit d'un ton assuré :

— Tous les cœurs vont vibrer, y compris ceux des prêtres. Les gouverneurs annonceront la levée des troupes dans toutes les régions. L'armée en laquelle nous mettons nos espoirs ne tardera pas à se former avec le nombre d'hommes et les armes qu'il faut.

Rhodopis ne résista pas à un mouvement d'allégresse et lui demanda avidement :

— Devrons-nous attendre longtemps ?

— Il faudra un mois. Le temps pour le messager d'aller et de revenir.

Elle réfléchit un instant, compta sur ses doigts et dit :

— Si ton estimation est juste, son retour coïncidera avec la fête du Nil.

Le roi se mit à rire et dit :

— C'est un bon présage, Rhodopis. La fête du Nil est celle de notre amour. Ce sera la fête de notre triomphe et de notre tranquillité retrouvée.

Pour elle aussi, c'était de bon augure. Elle était persuadée que son cher espoir ne pouvait être déçu en ce jour de fête qui marquait la naissance de son bonheur. Elle eut la certitude que le retour du messager à cette date ne pourrait être une simple coïncidence, mais serait au contraire le signe d'un sage décret des dieux qui bénissaient son amour et exauçaient ses espoirs.

Le roi la considérait d'un œil admiratif, et même fasciné. Il posa un baiser sur sa tête et dit :

— Quelle précieuse tête ! Si tu savais quel éloge Sofkhatep en a fait, ainsi que de l'idée qui en est sortie ! Il n'a pu s'empêcher de me dire : « Quelle solution facile à un problème épineux ! On croirait voir s'épanouir une fleur sur un arbre tordu aux branches enchevêtrées ! »

Elle avait pensé qu'il garderait le secret, ne mettrait personne dans la confidence, pas même Sofkhatep, le dévoué vizir. Elle demanda :

— Le grand vizir connaît notre secret ?

Il répondit en toute ingénuité :

— Bien sûr ! Sofkhatep et Tahou me tiennent lieu de tête et de cœur. Je ne leur cache rien.

Le nom de Tahou résonna aux oreilles de Rhodopis comme un coup de tonnerre. Son visage s'assombrit ; l'inquiétude apparut dans ses yeux. Elle demanda :

— Le second aussi est donc informé ?

Le Roi répondit en riant :

— Comme tu es méfiante, Rhodopis ! Dis-toi bien qu'à n'importe quel sujet, je n'ai éprouvé de confiance que s'ils en ont, l'un et l'autre.

Elle dit :

— Mes méfiances, Seigneur, ne sauraient se porter sur quelqu'un dont tu es sûr à ce point.

Cependant, elle ne pouvait s'empêcher de se rappeler Tahou au moment de son dernier adieu. Ses oreilles résonnaient encore de sa voix rauque, rugissante, alors qu'il s'emportait et s'enrageait dans son désespoir. Elle se demandait si le commandant gardait encore un reste de ses fureurs d'alors.

Mais ses hantises n'eurent guère le loisir de tourmenter son âme, car celle-ci fondait quand Rhodopis était entre les bras de son amant.

Au matin apparut le messager Benamon, fils de Bassar, enroulé dans son manteau, le visage disparaissant presque sous une coiffe enfoncée jusqu'aux oreilles. Ses joues et ses yeux brillaient d'une joie céleste… Dans un silence recueilli, il baisa dévotement le bas de sa robe. La belle lui caressa la tête du bout des doigts et lui dit avec affection :

— Je n'oublierai jamais, Benamon, que, pour moi, tu as abandonné le bien-être, la vie tranquille.

Il leva sur elle son beau visage candide et dit en tremblant :

— Quand je suis à ton service, les peines me sont bien légères. Puissent les dieux m'aider à supporter la douleur de la séparation ! Elle lui dit en souriant :

— Tu reviendras heureux, plein de vie ! Les joies de l'avenir te feront oublier toutes les peines du passé.

Il soupira :

— Heureux celui qui garde en son cœur un beau rêve comme compagnon de solitude. Jamais il ne sent sa gorge se dessécher.

Elle lui adressa un sourire rayonnant. Elle prit le rouleau scellé, le lui remit en disant :

— Je n'ai pas besoin de te recommander la prudence. Où le mettras-tu ?

Il répondit :

— Sur mon cœur, Maîtresse, sous ma petite écharpe.

Elle lui en confia alors un autre, plus petit, en disant :

— Voilà l'autre lettre. Tu la donneras au gouverneur Ouni. Il te facilitera le voyage et t'indiquera la prochaine caravane en partance.

Puis ce fut le moment de l'adieu. Il avala sa salive, s'agita. Son embarras, tout comme sa passion étaient visibles. Elle tendit vers lui la main. Il hésita un moment, puis la saisit entre les siennes qui sursautèrent comme si elles avaient approché un brasier, il la pressa contre sa poitrine comme pour lui faire partager son ardeur et ses frémissements.

Alors il s'en alla et la porte se referma sur lui. Elle l'accompagna en pensée et fit une prière fervente. Il ne pouvait en être autrement : il tenait, attaché sur son cœur, l'objet portant tous ses espoirs, un objet dont dépendait sa vie !

Chapitre 16

LES DÉLIRES DE TAHOU

Jamais Rhodopis n'avait connu d'attente aussi pénible. Une voix en elle répétait la même prière, mais exprimait aussi le même regret : « Ah, si seulement le roi n'avait confié à personne le secret de la lettre ! »

C'était ce qu'elle aurait ardemment souhaité. Son tourment n'était en rien allégé par la grande confiance que le roi gardait en ses conseillers les plus proches. Si ses craintes n'avaient pas d'objet précis, l'anxiété n'en était pas moins là. Elle en venait à se demander : « Que se passera-t-il si quelqu'un divulgue dans les milieux religieux le contenu de la lettre ? Les prêtres hésiteront-ils à devancer ce qui se trame contre eux ? » Grands dieux ! Dévoiler le secret serait un désastre. Aucune personne soucieuse de l'intérêt national n'aurait le courage d'en imaginer les conséquences. Elle sentait des frissons parcourir son corps délicat. Elle finit par secouer la tête avec force, comme pour en chasser les idées qui l'assiégeaient. Elle commanda le silence à sa pensée en se disant : « Tout va se dérouler selon le plan que nous nous sommes tracé. Il n'y a pas là de quoi s'angoisser. Mes conjectures effrayantes sont le fait d'un cœur amoureux qui n'est jamais en repos, jamais en paix. »

À peine retrouvait-elle le calme que son esprit était de nouveau en proie aux mêmes appréhensions. Elle revoyait Tahou avec son visage courroucé, tordu de douleur. Elle entendait sa voix rauque d'homme blessé. Sans doute éprouvait-elle de l'angoisse, mais elle n'avait pas le courage d'en expliquer la cause, d'en dissiper l'obscurité.

Avait-elle des raisons d'avoir peur de Tahou ou de le suspecter ? Plus d'un signe semblait montrer qu'il avait oublié le passé. Avait-il la capacité de faire quelque mal, même s'il s'en était abstenu jusque-là ? Certes, il n'était pas question pour lui de frapper à sa porte qui lui était désormais fermée, inviolable, et il n'avait d'autre choix que de se soumettre et d'obtempérer. Pour autant, cela ne voulait pas dire qu'il avait oublié, ni qu'il était guéri. N'y aurait-il pas quelques lambeaux du passé attachés à son cœur ? Tahou était impétueux, obstiné. On pouvait imaginer son amour transformé en haine virulente. Peut-être était-il prêt à bondir sur toute occasion de se venger…

Bien que plongée dans ses alarmes, elle estima qu'elle devait être juste avec Tahou et rendre hommage à sa fidélité, son dévouement sans borne au maître qu'il aimait. C'était un homme de devoir, que ne pouvaient égarer ni ses penchants ni ses appétits.

Cette évidence incitait à la tranquillité d'esprit. Pourtant, ses hantises ne la laissaient pas un instant en paix. Le messager avait quitté son palais peu auparavant. Comment pourrait-elle attendre tout un mois et même plus ?… La panique la saisissait.

L'idée étrange lui vint alors de faire appeler Tahou pour le rencontrer. Cela n'aurait pu lui traverser l'esprit un jour plus tôt, mais à présent, elle se félicitait de cette idée et avait envie d'y donner suite. Ce qui la déterminait était ce qui pousse tout être humain à aller au-devant du danger qu'il pressent et qu'il ne sait comment affronter ou éviter. Tout cela lui venait à l'esprit dans le trouble. Elle finit par se dire : « Je vais l'appeler, lui parler, essayer de deviner tout ce qu'il peut cacher. Peut-être vais-je réussir à écarter le mal qu'il peut causer, si tant est qu'il y ait un mal à écarter. Je vais le sauver de lui-même, et sauver mon roi des malheurs qu'il pourrait provoquer. » Son désir eut tôt fait de se muer en décision finale. Elle s'y tint rigoureusement, lui consacra toute sa force, poussée qu'elle était par l'inquiétude.

Sans perdre de temps, elle appela Chith, lui ordonna de se rendre au palais du commandant Tahou et d'inviter ce dernier à venir. Chith y alla, tandis que Rhodopis restait à attendre anxieusement dans la salle de réception. Elle ne doutait absolument pas qu'il répondrait à son appel. Tout en essayant de patienter, elle observait sa propre agitation et la comparait à l'aplomb, au sang-froid qui étaient les siens autrefois. Elle compris que, du jour où l'amour s'était emparé d'elle, la Rhodopis de naguère était devenue une femme fragile, anxieuse, perdant le sommeil parce qu'elle était le jouet de vaines inquiétudes.

Tahou arriva, comme elle l'avait prévu. Il était vêtu de son uniforme ; elle vit là un signe rassurant. Il semblait ainsi suggérer qu'il avait oublié Rhodopis, la courtisane du palais blanc, mais qu'il avait l'honneur de rencontrer l'amie de son maître, le pharaon. Le commandant inclina la tête en signe de respect et d'hommage. Il dit calmement, sans la moindre émotion :

— Que le dieu rende tes jours heureux, honorable dame !

Elle dit, tout en le dévisageant attentivement :

— Qu'il en soit de même pour tes jours, noble commandant. Je te remercie d'avoir répondu à mon appel.

S'inclinant à nouveau, Tahou répondit :

— Je suis à ton entière disposition, ô dame.

Elle le voyait comme il était autrefois : de stature robuste, de complexion sanguine, mais son œil exercé perçut chez lui un changement inattendu que nul autre n'aurait su voir. Elle lisait sur son visage comme un dépérissement qui avait privé son regard de tout éclat et terni la vitalité rayonnante qui, autrefois, émanait de lui. Elle souffrit à l'idée que cela était peut-être l'effet de ce qui s'était passé en cette nuit étrange qui les avait écartés l'un de l'autre depuis un an. Quelle tristesse ! Naguère pareil à une tempête, Tahou n'était plus qu'un vent qui tombe. Elle lui dit :

— Si je t'ai appelé, commandant, c'est pour te féliciter de la haute confiance que place en toi Notre Souverain.

La surprise se dessina sur le visage de Tahou et il répondit :

— Sois remerciée, noble dame, c'est une grâce ancienne dont les dieux m'ont comblé.

Elle eut un sourire de circonstance et dit avec quelque rouerie :

— Je veux aussi te remercier pour le bien que tu as pu dire de mon idée.

L'homme réfléchit un instant, se souvint et dit :

— Peut-être fais-tu allusion à l'idée lumineuse que ton esprit sagace a su concevoir ?

Elle hocha la tête affirmativement ; et il poursuivit :

— C'est une idée admirable, digne de ta vive intelligence.

Elle dit, sans marquer de satisfaction :

— Sa mise en œuvre affermira la position de Notre Souverain et garantira la suprématie de son pouvoir. Pour notre patrie, ce sera la paix et la quiétude.

Le commandant observa :

— Voilà qui est vrai ; on ne peut en douter. C'est pourquoi nous l'avons adoptée sans réserve et avec joie.

Elle le regarda intensément et dit :

— Le jour est proche où mon plan aura besoin de ta force pour être mené à bien et aboutir au succès, au triomphe.

L'homme inclina la tête et dit :

— Merci pour ta précieuse confiance.

La jeune femme se tut un moment. Tahou semblait devenu un homme d'expérience, pondéré, réfléchi, différent de celui qu'elle avait connu auparavant. C'était précisément ce qu'elle espérait. Elle se sentit rassurée, confiante. Une envie impérieuse la poussait à évoquer leur vieille discorde et à lui proposer le pardon et l'oubli, mais là, les mots lui manquèrent ; elle ne sut que dire. La perplexité la gagnait ; elle avait peur de commettre une erreur. Comme malgré elle, dans la confusion, elle choisit au dernier moment de lui témoigner ses bons sentiments d'une manière plus simple. Elle lui tendit la main et dit en souriant :

— Honorable commandant, je te tends la main de l'amitié, de l'estime.

L'homme posa sa grosse main rude dans celle, tendre et fine, qu'elle lui tendait. Il parut ému, incapable de s'exprimer. C'est ainsi que s'acheva une rencontre brève mais aux effets décisifs.

Sur le chemin du retour vers le bateau, il se demandait, fiévreux : « Pourquoi cette femme m'a-t-elle fait venir ? » Il cessa de tenir en bride les sentiments qu'il avait su dominer en sa présence et fut désarçonné. Il changea de couleur. Toutes ses jointures se mirent à trembler. Très vite, il perdit le sens commun, et même la raison. Tandis que les rames battaient les flots, il chancelait comme un homme ivre. Il lui semblait revenir d’une bataille perdue où il aurait laissé derrière lui sa sagesse et son honneur. Il voyait, le long du fleuve, les palmiers ondoyer dans une danse frénétique. L’air lui semblait chargé d’une poussière envahissante, étouffante. Dans ses artères, le sang se faisait brûlant, bouillonnant, vénéneux, le rendant fou. Une cruche de vin était posée sur la table de l’habitacle. Il la vida dans son gosier en un moment de fièvre démente. Puis il se jeta sur la banquette, saisi d’un désespoir ravageur.

En réalité, il n’avait rien oublié d’elle, mais son image avait été reléguée dans des profondeurs secrètes où il l’avait tenu enfermée à force de résignation, de patience et de sens élevé du devoir.

Mais dès qu’il avait posé son regard sur elle, après être resté près d’un an sans la voir, tout ce qui avait été enfoui était entré en éruption. L’incandescence était montée en lui jusqu’à brûler son esprit tout entier. Ce fut alors la torture, la chute, le désespoir. Sa fierté était complètement écorchée. Il avait connu par deux fois la défaite et le supplice en une seule et ultime guerre. Tout se mettait à tournoyer dans son esprit troublé. Il s’apostrophait lui-même dans une colère destructrice.

En fait, il savait bien pourquoi elle s’était donné la peine de le convoquer. Elle l’avait fait pour mesurer sa loyauté et se sentir rassurée vis-à-vis de son seigneur et maître, son cher amant… C’était pour cela qu’elle avait affecté l’amitié envers lui, l’avait flatté. Quelle chose étrange ! Rhodopis, l’insensible qui se jouait des cœurs, avait fini par connaître le ravissement, la tendresse, avait appris ce qu’était l’amour, ses alarmes, ses douleurs. Elle craignait la trahison de Tahou, lui qui autrefois s’attachait à elle comme la terre à ses semelles, mais dont elle s’était débarrassée par dégoût, par ennui. Malheur au ciel et à la terre ! Malheur à l’univers tout entier ! Il était dans un désespoir mortel, une colère meurtrière. Il en étouffait. Son âme si forte en était comme broyée. Sa rage se faisait frénétique, dévastatrice. Son sang n’était plus qu’une torche qui grondait à ses oreilles. Il en devenait presque sourd. Le monde autour de lui n’était qu’une flamme rouge.

À peine l’embarcation fût-elle amarrée aux pieds des marches du palais royal qu’il la quitta précipitamment. Il avança d’un pas chancelant dans le parc, ne prêtant nulle attention aux saluts des soldats. Il se dirigea vers l'endroit où siégeait le chef de la garnison du palais. En chemin, il croisa Sofkhatep. Le grand vizir revenait des appartements royaux et lui sourit en guise de salutation. Tahou resta sans réaction, comme s'il ne le connaissait pas. Sofkhatep, surpris devant son air absent, lui dit :

— Comment vas-tu, commandant Tahou ?

L'autre lui répondit en parlant à une vitesse bizarre :

— Moi ? Comme un lion pris dans une nasse… ou comme une tortue dormant sur un fourneau allumé !

Sofkhatep fut décontenancé et dit :

— Mais que dis-tu là ? Quel rapport entre un lion et une tortue, entre une nasse et un fourneau ?

Tahou, égaré, lui répondit :

— La tortue vit longtemps et marche lentement. Elle porte un fardeau. Et le lion se ramasse, rugit, bondit comme un fou, déchire sa proie.

Étonné, l'homme le dévisagea et lui dit :

— Toi, en colère ? Ce n'est pas dans tes habitudes.

— Tu ne me connais donc pas, honorable monsieur. Je suis Tahou, élevé dans la guerre, les combats. Comment le monde peut-il supporter le poids de toute cette paix ? Les dieux de la mort ont soif. Il faudra un jour que je les désaltère.

Sofkhatep hocha la tête, pensant avoir tout compris, et dit :

— Maintenant… je vois, commandant. Tout cela est l'effet du bon vieux vin de Maryout !

Tahou répondit âprement :

— Non et non ! La vérité est que j'ai bu une coupe de sang. Puis j'ai compris que c'était le sang d'un être malfaisant. Maintenant, le mien est empoisonné. L'affaire a mal tourné quand j'ai rencontré sur ma route le dieu du bien, endormi dans un pré. J'ai enfoncé mon épée dans son cœur ! Maintenant, aux armes ! Le sang est la boisson du guerrier.

Consterné, Sofkhatep lui dit :

— C'est bien le vin ! Il n'y a pas de doute. Tu ferais mieux de t'en retourner à ton palais tout de suite.

Tahou secoua la tête et dit :

— Attention, vizir, attention ! Garde-toi du sang mauvais. C'est du pur poison. La tortue n'a plus de patience ! Le lion va s'élancer !

Après avoir ainsi parlé, il poursuivit son chemin, droit devant lui, laissant Sofkhatep complètement abasourdi.

Chapitre 17

L'ATTENTE

Le palais du pharaon, celui de Bigeh, et celui du gouvernement attendaient avec la plus grande impatience le retour du messager, mais sans appréhension particulière, et même avec une certaine foi en l'avenir. Chaque jour apparaissait comme un jour de moins avant le triomphe attendu. Rhodopis gardait donc un espoir qui lui faisait chaud au cœur.

Rien ne serait venu troubler ces sentiments plaisants si le Premier ministre n'avait reçu une lettre extrêmement inquiétante émanant des prêtres. Sofkhatep négligeait d'ordinaire les messages de ce genre et se bornait, si nécessaire, à les soumettre à la reine. Or, il discerna dans le texte de cette lettre des éléments particulièrement graves. Il ne voulait pas être tenu pour responsable de l'avoir cachée à son maître et préféra encourir sa colère. Il s'agissait d'une pétition d'une portée exceptionnelle. Elle était signée par l'ensemble des hommes de religion, avec à leur tête les grands prêtres de Rê, d'Amon, de Ptah et d'Apis. Elle conjurait le pharaon de rendre les biens des temples à leurs vrais possesseurs, les dieux vénérés qui veillaient sur son destin. Les prêtres confirmaient qu'ils n'auraient pas présenté cette supplique s'ils avaient vu une raison sérieuse à cette confiscation…

C'était un discours ferme et résolu. Le roi s'irrita, déchira la lettre en plusieurs morceaux qu'il jeta sur le sol et s'écria :

— Je vais leur répondre dans peu de temps.

Sofkhatep dit alors :

— Cette fois, il s'agit d'une pétition presque unanime, alors qu'auparavant nous n'avions pratiquement que des requêtes individuelles.

Toujours furieux, le roi répliqua :

— Eh bien ! Je les frapperai, tous autant qu'ils sont. Qu'ils écrivent toutes les sottises qu'ils veulent !

Cependant, les événements n'en restèrent pas là. Le nomarque de Niout apprit au Premier ministre que Khnoumhotep avait fait une visite dans le territoire relevant de sa compétence, qu'il avait reçu un accueil populaire sans précédant auquel avaient participé les prêtres et les prêtresses d'Amon ainsi qu'une foule immense de gens du peuple. On avait acclamé son nom à l'envi. La population avait rappelé à grands cris que les dieux avaient des droits et qu'ils devaient être servis, préservés de toute atteinte. Certains étaient allés encore plus loin et avaient crié en sanglotant : « Malheur à nous ! Les biens d'Amon sont dépensés pour une danseuse ! »

Le vizir était accablé de tristesse, mais cette-fois ci encore, sa loyauté eut raison de ses hésitations. Il informa son maître de la situation, avec les précautions qui s'imposaient. Le roi s'emporta, comme d'habitude, et dit avec amertume :

— Le gouverneur de Niout entend, voit et n'est pas capable d'agir.

Sofkhatep releva tristement :

— Il n'a à sa disposition, ô Mon Maître, qu'une force de police qui est impuissante face à une foule déchaînée.

Ne décolérant pas, le roi reprit :

— Et moi je n'ai plus qu'à me morfondre ! Par les dieux, je jure que ma dignité est atteinte.

Un nuage de tristesse obscurcit dès lors l'atmosphère d'Abou la glorieuse. Il enveloppa ses fiers palais comme tous les lieux de pouvoir. La reine Nitocris restait confinée dans ses appartements, enfermée dans sa solitude, sa souffrance. Son cœur était brisé, sa fierté, blessée. Elle observait le cours des événements d'un regard sombre, désolé. Sofkhatep était toujours plus navré en apprenant les dernières nouvelles. Il disait à un Tahou taciturne et lugubre :

— L'Égypte a-t-elle connu par le passé de tels mouvements de colère et de révolte ? Quelle désolation !

Le bonheur du roi cédait la place à son courroux, sa fureur. Il ne trouvait de repos qu'en se jetant dans les bras de la femme à laquelle il s'était abandonné. Elle comprenait l'état de son âme. Elle essayait de badiner avec lui, d'être tendre. Elle murmurait à son oreille : « Patience ! » Alors il soupirait et disait avec emportement : « Oui ! Attendons que je puisse prendre les choses en main. »

Cependant, la crise empirait. Khnoumhotep multipliait ses visites dans les provinces où, partout, des foules entières se pressaient pour l'accueillir. Son nom était acclamé dans chaque ville. Beaucoup de nomarques voyaient cela d'un très mauvais œil. Les signes qu'ils lisaient dans ces mouvements populaires mettaient à rude épreuve leur loyauté envers le pharaon.

Les gouverneurs d'Ambous, de Harmount, de Latouls et de Niout se réunirent pour délibérer. Leur décision fut de se rendre auprès du pharaon. Ils se mirent en route pour Abou et là, demandèrent une audience.

Le pharaon leur réserva un accueil officiel auquel participa Sofkhatep. Le nomarque de Niout s'avança vers le souverain et lui adressa un salut marquant son dévouement et sa vénération. Il dit :

— Notre Maître ! La véritable loyauté ne réside pas seulement en un sentiment qu'on garde en son cœur. Elle se manifeste aussi par des conseils avisés, de bonnes actions et par le sacrifice, quand il s'impose. Or, nous sommes dans une situation qui risque d'inspirer de la colère si nous la dépeignons en toute honnêteté. Cependant, notre conscience ne saurait nous laisser en paix si nous gardions le silence. Il nous faut donc dire une parole de vérité.

Après quelques instants de silence, le pharaon répondit :

— Parle, ô gouverneur, je t'écoute.

L'homme dit avec courage :

— Notre Maître, les prêtres sont furieux. Leur colère s'est propagée dans le peuple attentif à leurs paroles, matin et soir. Aussi y a-t-il un accord unanime sur la nécessité de restituer les terres à qui elles appartenaient.

Le mécontentement se lut sur le visage du pharaon, qui dit avec un perceptible ressentiment :

— Est-il donc vrai que le pharaon doive se soumettre à la volonté des gens ?

L’homme répondit franchement, hardiment :

— Notre Maître ! Le bonheur du peuple est un dépôt sacré que les dieux ont confié à la personne du pharaon. Il n’est pas question de soumission, mais plutôt de libre sollicitude d’un seigneur pour ses sujets.

Le roi frappa le sol de son sceptre et dit :

— Je ne vois dans la révocation d’un décret qu’un signe d’avilissement.

L’homme répondit :

— Que les dieux me gardent de conseiller à Notre Maître l’abaissement. Mais la politique est comme une mer agitée. L’homme de pouvoir, tout comme le navigateur, doit éviter les bourrasques et profiter des belles éclaircies.

Ces propos déplurent au roi, qui secoua la tête en signe de mépris et d’obstination. Sofkhatep demanda la parole et interrogea le gouverneur de Niout :

— Peux-tu prouver que le peuple partage le sentiment des prêtres ? Le nomarque répondit posément et avec assurance :

— Oui, excellence. J’ai placé des informateurs dans toutes les localités. Ils ont vu de près la colère du peuple. Ils ont entendu les gens parler de sujets qu’il est indigne d’aborder.

Le nomarque de Harmount dit à son tour :

— J’ai fait de même et j’ai reçu de déplorables nouvelles.

Chaque gouverneur apporta son témoignage et l’ensemble des propos tenus soulignait la gravité de la situation. C’est ainsi que prit fin une réunion, la première du genre, où des choses furent dites que le palais des pharaons n’avait encore jamais entendues.

Aussitôt après, le roi eut un entretien avec son Premier ministre et le commandant de sa garde dans ses appartements privés. Il était furieux, déchaîné, multipliant les menaces. Il dit aux deux hommes :

— Ces gouverneurs sont fidèles et dévoués, mais ils sont faibles. Si je suivais leurs conseils, j’exposerais mon trône au mépris !

Tahou s’empressa d’approuver :

— Battre en retraite, dit-il, c’est être défait, Notre Maître.

Sofkhatep avait une autre manière de voir et dit :

— Il faut tenir compte de la fête du Nil. Les jours qui nous en séparent sont comptés et, à dire vrai, je ne suis pas rassuré quand j'imagine ces gens en colère affluer par milliers vers Abou.

Tahou prit aussitôt la parole et dit :

— Nous pouvons rester maîtres de la situation à Abou.

— Il n'y a pas de doute sur ce point, dit Sofkhatep, mais il ne faut pas oublier que lors de la dernière fête des acclamations perfides s'étaient élevées. À ce moment-là, Notre Maître n'avait pas encore signifié sa décision. Il faut s'attendre à d'autres clameurs, d'un ton encore plus virulent.

Le roi dit alors :

— Notre espoir est suspendu au retour du messager avant la fête.

Cependant, Sofkhatep persistait à considérer la situation sous un autre angle. Convaincu de la pertinence des suggestions faites par les nomarques, il dit :

— L'envoyé viendra bientôt et rendra son message public. Il est hors de doute que des prêtres assurés de la sollicitude du souverain, jouissant de ce qui, selon eux, leur revient de droit, accepteraient de bon cœur cette levée de troupes, et la soutiendraient même avec enthousiasme. Dès que Notre Maître aurait enfin la situation complètement en main, il lui deviendrait aisé de proclamer ses décisions et nul ne pourrait plus s'opposer à sa volonté.

Le roi écouta Sofkhatep sans aucun engouement. Il se sentit alors bien seul dans ses appartements privés. Aussi s'empressa-t-il d'aller vers le palais de Bigeh, où le sentiment de solitude ne pouvait, en aucun cas, l'atteindre. Rhodopis ne savait rien de ce qui s'était passé lors de la récente audience. Elle était donc plus encline que lui à la sérénité. Pour autant, elle n'eut aucune peine à déchiffrer tout ce que trahissait le visage mobile du pharaon, ni à percevoir l'exaspération et la rage qui le brûlaient intérieurement. L'inquiétude la saisit et elle le regarda d'un air interrogateur tandis que les mots se bousculaient à ses lèvres sans qu'elle put les prononcer. Le roi dit sur un ton furieux :

— Sais-tu ce qui s'est passé ? Les gouverneurs et les ministres me recommandent maintenant de rendre les terres aux prêtres et de capituler.

Elle demanda anxieusement :

— Qu'est-ce qui les a poussés à donner un tel conseil ?

Le roi raconta ce qu'avaient dit les gouverneurs et ce qu'ils avaient suggéré. Rhodopis devenait de plus en plus inquiète et triste. Elle ne put s'empêcher de dire :

— L'air s'emplit de poussière, le temps s'assombrit. Ce qui pousse les gouverneurs à dire tout ce qu'ils pensent est l'annonce d'un danger énorme.

Le roi répondit d'un ton méprisant :

— Mon peuple est donc furieux !

— Mon Maître, les gens sont comme une grande barque abandonnée que les vents poussent là où ils veulent.

Il dit sur un ton redoutablement menaçant :

— Eh bien, je serai leur dernière tempête.

Toutes les craintes et les doutes de Rhodopis lui revinrent à l'esprit. La patience commençait à lui manquer en un moment pareil. Elle dit :

— Il faut bien s'en remettre à la sagesse. Nous céderons du terrain pendant un court moment de notre plein gré, mais le jour du triomphe est proche.

Il la regarda stupéfait et lui demanda :

— C'est toi, Rhodopis, qui me recommande de me soumettre ?

Elle le serra contre sa poitrine, car le ton de ses paroles l'avait blessée. Ses yeux débordèrent de larmes brûlantes.

— Quand on se prépare à bondir loin, dit-elle, il vaut mieux reculer de quelques pas. La victoire est à ce prix.

Le roi eut un grand soupir de tristesse et dit :

— Ah, Rhodopis ! Si tu ignores la nature de mon âme, alors qui pourrait la connaître ? Je suis comme celui qui se fane comme la fleur emportée par le vent quand je dois reculer ou céder à la volonté d'un autre.

Éperdue, elle dit, tandis que l'émotion se lisait dans ses grands yeux noirs :

— Que je sois sacrifiée pour toi ! Tu ne te faneras jamais tant que mon sein restera plein de pur amour pour toi.

— Je resterai triomphant à tout instant de ma vie. Je ne laisserai pas Khnoumhotep dire qu'il a pu m'humilier, même brièvement.

Elle lui sourit avec mélancolie et demanda :

— Tu veux donc diriger un peuple sans recourir à la ruse de temps en temps ?

— Reculer n'est qu'une ruse d'impuissant ! Tant que je vivrai, je serai droit comme une épée sur laquelle les forces de la traîtrise viendront se déchiqueter.

Elle soupira, désolée, chagrinée. Elle n'essaya pas de revenir à la charge. Elle reconnut sa défaite devant son emportement et son orgueil.

Dès ce moment, elle ne cessa de se demander anxieusement : « Quand le messager reviendra-t-il ? Mais quand reviendra-t-il donc ? »

Comme il est pénible d'attendre ! Si ceux qui espèrent savaient la torture de l'attente, ils préféreraient renoncer au monde. Combien Rhodopis aura-t-elle compté d'instants qui passent dans la journée, d'heures, de minutes, guettant le lever du soleil, pour ensuite attendre son coucher ? Ses yeux se fanaient à force de regarder les flots du Nil descendre du sud. Elle mesurait le temps au rythme de sa respiration, aux battements de son cœur. Combien de fois n'aura-t-elle pas crié, toute à son anxiété : « Où es-tu, Benamon ? »

Quant à l'amour lui-même, elle ne le goûtait plus que lointaine et songeuse. Elle ne pouvait connaître ni la paix ni le calme tant que le voyageur n'était pas revenu, avec sa lettre.

Les jours passaient lentement, comme s'ils traînaient un fardeau. Un jour où, comme souvent, Rhodopis était assise, noyée dans ses pensées, Chith fit irruption en trombe. La jeune femme leva la tête et lui demanda :

— Que viens-tu m'annoncer ?

La servante répondit, haletante :

— Maîtresse, Benamon est arrivé !

La joie inonda Rhodopis ; elle bondit comme l'oiseau qui s'envole et s'écria :

— Benamon !

La servante dit alors :

— Oui, Maîtresse. Il attend dans la grande salle. Il a demandé à te voir. Il est tout hâlé par le voyage !

Aussitôt, elle dévala les marches vers la salle, où elle le trouva, debout, en train de l'attendre. Les yeux de Rhodopis luisaient d'une ardente impatience. Elle était flamboyante de joie et d'espoir. Il crut en être la seule cause. Un bonheur immense l'envahit. Il se jeta à ses pieds, en adoration ; de ses bras, il enveloppa les jambes de Rhodopis avec tendresse et dans l'extase. Puis il posa longuement la bouche sur ses pieds et dit :

— Mon adorée !... Mon adorée ! J'ai rêvé cent fois de baiser ces deux pieds. Voilà que mon rêve devient réalité.

Elle lui caressa les cheveux des doigts et lui dit avec douceur :

— Mon cher Benamon ! Te voici !... Tu es donc revenu vers moi ! Comme animés d'une vie nouvelle, les yeux du jeune homme brillèrent. Il glissa la main sous son habit et produisit une petite boîte d'ivoire. Il l'entrouvrit. Elle ne contenait que de la terre. Il dit alors :

— Cela, c'est la terre que tes pieds avaient foulée dans le jardin. Je l'avais ramassée et gardée dans cette boîte. Chaque soir, j'y ai déposé un baiser avant de m'endormir. Je la maintenais contre mon cœur.

Elle écouta avec inquiétude, énervement. Ses sentiments l'entraînaient bien loin de ce qu'il disait. Elle n'y tint plus et lui demanda avec douceur, en dissimulant son agitation :

— Tu ne me rapportes rien ?

De nouveau, il glissa sa main vers sa poitrine et y saisit un rouleau scellé qu'il lui tendit. Elle en prit possession d'une main frémissante, tandis que la joie l'envahissait. Elle éprouva comme une euphorie qui gagnait tout son corps. Elle se sentit défaillir. Elle regarda longuement la lettre, l'enveloppa de ses mains. Elle était sur le point d'oublier Benamon et ses extases, mais son regard tomba sur lui. Elle se souvint alors d'une chose importante et demanda :

— N'y a-t-il pas de messager du prince Karfenro avec toi ?

L'adolescent répondit :

— Mais oui, maîtresse, c’est lui qui portait la lettre sur le chemin du retour. Il est là. Il attend dans le pavillon d’été.

Elle ne put rester plus longtemps en place. La joie qui la submergeait ne pouvait s’accommoder ni du silence ni de l’immobilité. Elle dit :

— Je te laisse à la garde des dieux pendant un moment. Le pavillon d’été est là-bas qui t’attend. Les jours vont devenir plus limpides pour nous. Envoie-moi le messager !

Elle bondissait, la lettre à la main. De tout son cœur, elle appelait à elle son amant, son seigneur. Si elle l’avait pu, elle aurait volé vers le palais royal, comme le vautour l’avait fait autrefois, et aurait apporté la bonne nouvelle.

Chapitre 18

L’ASSEMBLÉE

Vint le jour de la fête du Nil. Abou accueillit les foules venant la célébrer des deux extrémités du pays. L’air retentit de chants, les maisons se parèrent de fleurs et de rameaux d’olivier.

Le lever du soleil vint saluer l’arrivée des grands du royaume, prêtres et gouverneurs, près du palais royal où ils venaient se joindre au cortège qui devait se former dans la matinée.

Pendant que les nobles visiteurs attendaient dans un des pavillons, un chambellan vint les trouver, les salua au nom du pharaon et dit d’une voix sonore :

— Honorables seigneurs, le pharaon désire vous réunir autour de lui à l’instant même. Veuillez vous rendre à la salle d’audience.

La déclaration du chambellan fut accueillie par une surprise générale et non dissimulée. La coutume voulait que le roi reçût ces hauts personnages après la célébration et non avant. Sur tous les visages se lisait la perplexité. On se demandait quelle affaire grave pouvait bien imposer cette réunion contraire aux traditions. Les grands n’en répondirent pas moins docilement à la convocation et se rendirent dans la superbe et imposante salle.

Les prêtres s’installèrent sur les sièges de droite et les gouverneurs, face à eux. Au milieu se trouvait le trône avec, de part et d’autre, les rangées de sièges réservés aux princes et aux ministres. Ces derniers ne se firent pas attendre et arrivèrent, conduits par Sofkhatep, le grand vizir. Peu après entrèrent les princes de la famille régnante, qui s’assirent à la droite du trône et répondirent aux saluts de l’assistance qui s’était levée en leur honneur.

Le silence régnait. Les visages étaient concentrés, préoccupés. Chacun s'interrogeait à part soi sur les raisons ayant pu imposer cette grande réunion.

Ces réflexions furent interrompues par l'arrivée du gardien du sceau royal. Les regards attentifs convergèrent vers lui ; il annonça d'une voix forte l'arrivée du souverain :

— Le Pharaon d'Égypte, Lumière du Soleil, Ombre de Rê sur Terre, Sa Majesté Mérenrê II.

L'assistance se leva d'un bond, puis s'inclina, les fronts touchant presque le sol. Le roi s'avança d'un pas majestueux, imposant. Il était suivi de près par le commandant de la garde, Tahou, le gardien du sceau royal et le grand chambellan du prince Karfenro, nomarque de Nubie. Il s'assit sur le trône et dit d'une voix solennelle :

— Je vous salue, ô prêtres, ô gouverneurs. Je vous prie de vous asseoir.

Les corps inclinés se redressèrent avec une respectueuse lenteur, puis tous les grands s'assirent dans un silence général, très profond. On ne se risquait même pas à laisser entendre sa respiration. Les regards se tournèrent vers le trône et chacun tendit avidement l'oreille. Le souverain ajusta sa position, puis il prit la parole en promenant son regard sur tous les visages sans en fixer aucun :

— Princes, ministres, prêtres, gouverneurs, hauts dignitaires de la haute et de la basse Égypte, je vous ai convoqués pour avoir votre avis sur une affaire grave dont dépend la sécurité du royaume, tout comme l'honneur et la gloire de nos ancêtres. Messieurs, un messager nous est venu du sud : c'est Hamana, grand chambellan du prince Karfenro. Il apporte une lettre écrite par son maître, de la plus haute importance. J'ai estimé de mon devoir de vous convoquer sans délai pour que vous en preniez connaissance et pour vous consulter sur les informations qu'elle contient.

Le pharaon se tourna vers l'envoyé et lui fit signe de son sceptre. L'homme avança de deux pas pour se trouver devant le trône. Le roi lui dit :

— Lis-leur cette lettre !

L’homme déroula le papyrus et se mit à lire d’une voix chargée d’émotion :

« Du prince Karfenro, gouverneur du pays de Nubie, à son Auguste Majesté le pharaon d’Égypte, Lumière du Soleil étincelant, Ombre du dieu Rê, protecteur du Nil, maître de la Nubie et du mont Sinaï, seigneur des déserts d’Orient et d’Occident… Mon Maître, il m’attriste de devoir porter à l’attention de ta personne sacrée des nouvelles affligeantes relatives à des actes d’ignoble traîtrise, commis sur le territoire bordant les frontières de Nubie, au sud. Rasséréné par le pacte conclu entre l’Égypte et les tribus Massât, et ses conséquences immédiates telles que la tranquillité et le retour de la sécurité, j’avais ordonné le repli de la plupart des unités réparties dans le désert vers leurs bases. Or, aujourd’hui est venu un officier d’une de ces unités. Il m’a fait savoir que les chefs de ces tribus avaient rompu leur allégeance, s’étaient parjurés, en assaillant, subrepticement et de nuit, les bâtiments des garnisons. Ils se sont livrés à un carnage, une tuerie sauvage et sans merci. Les soldats ont résisté avec l’énergie du désespoir à des forces cent fois supérieures en nombre, ou même plus. Tous sont tombés avec bravoure sur le champ de bataille, jusqu’au dernier. Les tribus ont alors dévasté toute la zone et ont fait mouvement vers le nord, en direction de la Nubie. J’ai jugé opportun de ne pas exposer davantage les forces limitées placées sous mon autorité et j’ai consacré leurs effectifs au renforcement de nos lignes fortifiées comme de nos citadelles, cela pour endiguer l’offensive adverse. Ma lettre, ô Mon Maître, te sera à peine remise que, déjà, nos hommes auront engagé les premiers combats contre l’avant-garde ennemie. En attendant tes ordres, ô Mon Maître, je resterai à la tête de mes soldats et livrerai bataille pour le pharaon, mon souverain, et l’Égypte, ma patrie. »

Le messager avait fini de lire, mais sa voix résonnait encore aux oreilles et dans le cœur de beaucoup. Pour ce qui était des gouverneurs, leurs yeux s’enflammaient et lançaient des éclairs. Leurs rangs étaient parcourus de vagues agitées. Quant aux prêtres, leurs fronts se plissaient, leurs regards se figeaient, ils devenaient pareils à ces statues dressées dans les temples silencieux.

Le pharaon resta muet quelques instants, laissant l'émotion atteindre son paroxysme. C'est alors qu'il dit :

— Voilà le message au sujet duquel j'ai voulu vous consulter.

Le gouverneur de Niout était le plus exalté de tous. Il se leva, s'inclina en signe de respect et dit :

— Notre Maître, c'est là un message dont la gravité est extrême. La seule réponse qui s'impose est de proclamer la levée générale des troupes.

Ces propos furent accueillis avec satisfaction par les autres gouverneurs.

Celui d'Ambous se leva et dit :

— C'est un excellent avis, Notre Maître. L'unique réponse est la levée des soldats au plus tôt. Comment peut-il en être autrement, alors que, derrière les frontières du sud, nos vaillants frères sont accablés par les assauts de l'ennemi ? Certes, ils ne fléchissent pas, mais nous ne pouvons leur faire défaut ni même tarder à les secourir.

Ouni, de son côté, pensait aux devoirs lui incombant particulièrement et dit :

— Si ces barbares dévastent la Nubie, ils vont mettre en péril le tracé même de la frontière. Cela est évident !

Toujours parmi les plus exaltés, le gouverneur de Niout rappela un avis qu'il avait donné autrefois et qu'il ne désespérait pas de voir suivre. Il dit :

— Mon opinion, ô Seigneur, a toujours été qu'il faut doter le royaume d'une grande armée permanente. Elle mettrait le pharaon en mesure d'assumer pleinement la charge de défendre la sécurité du pays comme celle de toutes ses possessions extérieures.

L'ardeur s'avivait et beaucoup appelaient au recrutement en masse, tandis que d'autres acclamaient le prince Karfenro et les troupes de Nubie. L'émotion atteignit son comble chez certains gouverneurs. L'un d'entre eux dit au roi :

— Notre Maître... nous n'aurons pas le cœur à célébrer la fête, alors qu'au loin nos vaillants frères sont menacés de mort. Autorise-nous à partir pour rassembler les soldats.

Le pharaon gardait le silence, curieux d'entendre ce que diraient les prêtres. Ces derniers avaient choisi de ne pas intervenir, attendant que les esprits s'apaisent. Quand les gouverneurs eurent fini de parler, le grand prêtre de Ptah se leva et demanda avec un étrange calme :

— Notre Maître m'autoriserait-il à poser une question à l'envoyé de Son Altesse le prince Karfenro ?

Surpris, le roi répondit :

— C'est comme tu voudras, grand prêtre.

Le prêtre de Ptah se tourna vers l'envoyé et demanda :

— Quand as-tu quitté la Nubie ?

L'homme répondit :

— Il y a quinze jours.

— Et quand es-tu arrivé à Abou ?

— Hier soir.

Le prêtre se tourna vers le pharaon et dit :

— Maître vénéré, cette affaire soulève la plus grande perplexité. Hier est arrivé du sud cet honorable messager apportant la nouvelle d'une rebellion de chefs des Massât. Or, au même moment, hier soir précisément, est arrivée une délégation de chefs Massât, venant de l'extrême sud, pour témoigner leur allégeance à leur maître, le pharaon, et apporter au pied du trône sacré l'expression de leur gratitude pour les bienfaits que la paix leur assure en abondance. La nécessité est urgente de faire la lumière sur cet enchevêtrement de faits contradictoires.

C'était une déclaration surprenante, à laquelle bien peu s'attendaient. Elle provoqua stupeur et incrédulité. Dans bien des têtes, les idées se bousculaient violemment. Les gouverneurs et les prêtres échangeaient des regards interrogateurs et perplexes ; les princes chuchotaient entre eux. Sofkhatep sentit son cœur l'abandonner. Il regardait son maître avec épouvante. Il le vit serrer son sceptre avec une telle fureur et une telle force, que les veines de son bras enflaient. Son teint était altéré. L'homme redouta de voir son maître submergé par la colère. Il demanda au prêtre :

— Qui, ô Sainteté, t'a rapporté cette nouvelle ?

L'autre répondit paisiblement :

— Je les ai vus de mes propres yeux, excellent vizir. Je faisais hier soir ma visite au temple de Sôtis. Son grand-prêtre m'a présenté une délégation de Noirs qui se disent chefs des Massât et précisent qu'ils sont venus prêter allégeance au pharaon. Ils ont été ses hôtes pour la nuit.

Sofkhatep dit alors ;

— Est-on bien sûr qu'ils n'étaient pas plutôt de Nubie ?

L'homme répondit avec une visible assurance :

— Ils ont bien dit qu'ils étaient Massât. Or, il y a ici un homme, le commandant Tahou, qui a eu affaire aux Massât lors de plusieurs combats et qui a eu l'occasion de connaître tous leurs chefs. Plairait-il à Sa Majesté d'ordonner la venue de ces chefs dans cette vénérable salle ? Peut-être leurs paroles seraient-elles de nature à défaire nos yeux du voile qui les couvre.

Le roi était dans un état de fureur et de rage extrême, mais il ne savait comment opposer un refus à la proposition du prêtre. Il vit les visages tournés vers lui avec des expressions d'impatience et d'espoir. Il dit à l'un de ses chambellans :

— Va au temple de Sôtis et convoque ces chefs noirs !

Le chambellan s'exécuta sur-le-champ. Chacun attendait religieusement. La stupeur se lisait sur tous les visages. Chacun luttait contre la tentation de se tourner vers son voisin et de discuter avec lui de l'affaire.

Sofkhatep baignait dans l'inquiétude, l'angoisse. Il réfléchissait fébrilement. Il jetait à son maître des regards furtifs, chargés de perplexité ; il partageait son horreur face à la situation. Les minutes passaient, lourdes, douloureuses, chacune semblant arracher aux deux hommes un morceau de leur chair.

Le roi, sur son trône, regardait les gouverneurs inquiets et les prêtres qui baissaient la tête. Ses yeux dissimulaient mal les sentiments qui s'agitaient en lui… À un certain moment, on eut l'impression d'entendre un lointain brouhaha porté par le vent. S'arrachant à leurs pensées, tous les gens présents prêtèrent l'oreille. Le tumulte se rapprochait du parvis du palais. On comprit que ces voix poussaient des vivats. Peu à peu, elles parurent plus fortes et finirent par emplir l'air. Ces voix étaient mêlées, difficiles à distinguer les unes des autres. Bientôt, elles ne furent distantes que de l'espace du parvis.

Le roi demanda à un autre chambellan d'aller jusqu'à la balustrade voir ce qui se passait. L'homme disparut aussitôt et revint peu après. Il se pencha à l'oreille du pharaon et dit :

— C'est le peuple, qui afflue vers la grande place et entoure les chars portant les chefs noirs.

— Que crient les gens ?

— Ils acclament les braves amis du sud et l'accord de paix.

L'homme hésita un instant et poursuivit en chuchotant :

— Ils acclament, ô Maître, l'architecte de ces accords, Khnoumhotep.

Le roi pâlit de colère. En lui, la haine faisait rage. Il se demandait comment il allait pouvoir désormais appeler le peuple à combattre les Massât, alors que ce même peuple les acclamait et exaltait la paix. Il resta à attendre la délégation, triste, furieux, lugubre.

Un officier de la garde annonça l'arrivée des notables. La porte fut ouverte à deux battants et le groupe de dignitaires tribaux, conduit par son chef, fit son entrée. Ils étaient une dizaine, de corps gigantesques, nus à l'exception d'un court pagne couvrant le milieu de leur corps. Ils étaient coiffés de couronnes de feuilles. Ils se prosternèrent tous ensemble, touchant le sol de leur front, puis avancèrent sur les genoux jusqu'au pied du trône. Ils baisèrent le sol devant le pharaon. Celui-ci leur tendit son sceptre, qu'ils baisèrent lui aussi avec ferveur. Le roi les autorisa à se lever. Ils se redressèrent, toujours pleins de révérence, et leur chef dit dans un excellent égyptien :

— Seigneur vénéré, Pharaon d'Égypte, Maître de la vallée, adoré des tribus, nous sommes venus jusqu'en ta demeure pour te présenter notre soumission et notre totale allégeance ; pour célébrer aussi les grâces et les faveurs dont tu nous as comblés. Par le fait de ta bonté, nous savourons de la nourriture et buvons à satiété de l'eau limpide.

Le roi les bénit en élevant la main.

Tous les visages étaient tournés vers lui, comme pour le supplier de les interroger sur ce qu'on avait rapporté concernant leur pays. Le roi, contraint, leur demanda :

— À quels clans appartenez-vous ?

L'homme répondit :

— Ô toi, Splendeur vénérée, nous sommes les chefs des Massât qui appellent la gloire sur ton nom plein de lumière.

Le roi resta silencieux quelques instants, s'abstenant de leur demander sur qui exactement s'exerçait leur autorité. Se sentant mal à l'aise là où il était et face à ceux qui l'entouraient, il dit :

— Le pharaon vous rend grâce et vous bénit, ô serviteurs dévoués.

Il leur présenta son sceptre, qu'ils baisèrent de nouveau. Ils s'en retournèrent, tout en gardant le front le plus près possible du sol.

La colère enflammait toujours le roi. Il sentait avec douleur que les prêtres placés devant lui venaient de lui asséner un coup fatal, dans une bataille muette dont presque personne ne soupçonnait l'existence, sinon eux et lui.

Sa haine n'en fut que plus forte. Débordant de courroux, il refusa résolument la défaite. Il dit, avec des accents vibrants :

— J'ai devant moi un message qui ne laisse nulle place au doute. Que les tribus rebelles dépendent des chefs que nous venons d'entendre ou qu'elles aient une autre appartenance, un fait demeure que l'on ne peut contester : il y a bel et bien révolte ; des insurgés existent et nos soldats sont encerclés en ce moment même !

L'exaltation gagna une nouvelle fois les gouverneurs. Celui de Niout prit la parole et dit :

— Notre Maître, c'est la sagesse divine qui parle par ta voix. Nos frères attendent des secours. Il n'est pas permis de perdre de temps à discuter. La vérité est claire comme le jour.

Le roi dit alors avec une grande force :

— Gouverneurs, je vous délie aujourd'hui du devoir de célébrer la fête du Nil. Vous avez une tâche plus haute à accomplir. Retournez dans vos provinces, rassemblez les soldats. Chaque instant qui passe peut nous coûter cher.

Ayant prononcé ces paroles, le roi se leva, annonçant ainsi la fin de l’audience. L’assistance l’imita aussitôt et s’inclina respectueusement.

Chapitre 19

LES CLAMEURS

Le pharaon se rendit à ses appartements privés et appela auprès de lui ses deux conseillers dévoués, Sofkhatep et Tahou. Ils vinrent en hâte. Il était sous l'empire d'une émotion dévastatrice et les deux hommes purent ainsi mesurer à quel point la situation était critique. Ils trouvèrent en effet le pharaon, comme ils l'avaient craint, agité, courroucé. Il arpentait la pièce de long en large, bouillant de fureur. Quand il s'aperçut de leur présence, il fixa sur eux un œil hagard, qui s'alluma d'une étincelle lorsqu'il dit :

— Trahison ! J'étouffe ici. Il y a une odeur puante, celle de la trahison !

Tahou blêmit et s'exclama :

— Notre Maître ! Je ne puis me défendre de bien des craintes ni d'une extrême amertume, mais je n'oserai pas imaginer une chose aussi affreuse.

Le roi frappa le sol du pied et, toujours emporté par la haine, demanda :

— Alors pourquoi cette maudite délégation ? Comment se fait-il que ce soit aujourd'hui qu'elle arrive ? Pourquoi aujourd'hui même ?

Plongé dans ses pensées et ses peines, Sofkhatep interrogea :

— Ne serait-ce pas une affligeante et étrange coïncidence ?

Le roi parut stupéfait et dit :

— Une coïncidence ? Bien sûr que non ! Bien sûr que non ! C'est une trahison sordide. Derrière un aimable paravent se trame en silence un complot. Non, vizir, ces gens n'étaient pas ici par hasard. On les y a conduits délibérément, pour qu'ils annoncent la paix quand j'appelais à la guerre ! C'est ainsi que mon ennemi m'a frappé sauvagement, alors qu'il était devant moi à donner des marques de fidélité.

Le visage de Tahou devint livide. La peine extrême se lisait sur ses traits.

Sofkhatep, de son côté, était abattu. Il baissait la tête, égaré. Il murmura comme s'il ne parlait qu'à lui-même :

— S'il y a trahison, qui est le traître ?

Le roi dit en brandissant le poing :

— Oui… qui est le traître ? Y a-t-il là une énigme vraiment insoluble ? Non… moi, je ne puis me trahir. Et mon pouvoir ne peut être trahi ni par Sofkhatep ni par Tahou. Rhodopis non plus ne peut me trahir. Il ne reste donc que ce misérable messager. Quel malheur ! Rhodopis a été dupée !

Les yeux de Tahou se mirent à briller et il dit :

— Je vais le traîner jusqu'ici et je lui arracherai la vérité.

Le roi secoua la tête et dit :

— Doucement, Tahou, doucement. Le coupable n'attendra pas que tu viennes l'arrêter. Il est probable que, maintenant, il jouisse du prix de sa trahison en un lieu sûr que seuls les prêtres connaissent. Comment cette machination a été conçue, je l'ignore, mais je puis jurer, par le dieu Sôtis, qu'ils étaient informés du message et qu'un émissaire à eux est allé chercher la délégation… Trahison… Œuvre de lâches… Je vis au milieu de mon peuple comme un prisonnier. Que les dieux maudissent le monde et les hommes !

Les deux conseillers se réfugièrent dans le silence, la désolation et la pitié. Tahou jetait à son maître de brefs regards de tristesse. Il tenta de faire renaître l'espoir dans cette atmosphère sinistre. Il dit :

— Que notre consolation soit dans les coups fatals que nous allons leur porter !

Le roi s'échauffa de nouveau et dit :

— Comment pouvons-nous porter de tels coups ?

— Les gouverneurs sont en route pour les provinces, où ils vont lever des troupes.

— Et tu crois que les prêtres resteront les bras croisés devant le rassemblement d'une armée dont ils savent qu'elle ne sera là que pour les anéantir ?

Sofkhatep était comme écrasé par un fardeau trop lourd. Il croyait en ce que disait le roi, mais il chercha une raison de respirer un peu et dit, comme pour former un vœu :

— Puisse notre soupçon être une illusion. Ah ! Si seulement ce que nous prenons pour de la trahison n'était que pure coïncidence ! Le sombre nuage se dissiperait si un peu de chance nous venait en aide.

Le pharaon fut révolté par ce propos qui se voulait consolateur. Il dit :

— J'ai encore devant les yeux l'image de ces prêtres baissant la tête en silence. Ils gardaient à coup sûr un secret abominable. Quand leur chef s'est levé pour parler, il a tranquillement défié l'ardeur des gouverneurs. Il a parlé avec une confiance sans limites. En ce moment même, il se peut qu'il parle dix langues à la fois. Ah ! Maudite trahison ! Mais il ne sera pas dit que Mérenrê II aura vécu sous la coupe des prêtres !

Tahou s'enflamma devant la tristesse de son maître :

— Seigneur, sous vos ordres est une garde solide dont chaque homme vaut mille des leurs, tout en étant prêt à se sacrifier de bon cœur pour son souverain.

Le pharaon ne réagit pas à l'invite et se jeta dans un fauteuil profond, s'abandonnant au tumulte de ses pensées. Ses espoirs pouvaient-ils encore devenir réalité, malgré toutes les angoisses du moment ? Ou, au contraire, son projet allait-il échouer à jamais ? Quel moment décisif il vivait ! Tous les chemins se croisaient : ceux de la gloire et de l'abaissement, ceux de la puissance et de la débâcle, ceux de l'amour et de l'infortune. Il avait déjà refusé de faire semblant de renoncer aux terres. Serait-il un jour contraint de les céder pour sauver son trône ? Ah ! Non. Un tel jour ne viendrait jamais ! Même s'il venait, le pharaon refuserait l'humiliation… Jusqu'au dernier moment de sa vie, il resterait digne, glorieux, superbe. Il poussa malgré lui un soupir de consternation. Ah ! se disait-il, si seulement ma chance n'avait pas trébuché sur cette trahison ! Il fut interrompu dans ses pensées par Sofkhatep qui lui dit :

— Mon Maître, c'est le moment de la cérémonie.

Le pharaon le regarda comme s'il s'éveillait d'un profond sommeil et murmura :

— Vraiment ?

Alors il se leva, alla vers la terrasse qui surplombait le vaste parvis intérieur du palais, là où les chars de guerre l'attendaient, alignés. Plus loin, on apercevait la grande place des cérémonies où déferlaient les foules venues prendre part à la fête. Il jeta sur ce paysage mouvant un regard éteint, puis revint sur ses pas. Alors il se rendit à sa chambre, où il disparut un moment. Il réapparut, portant la double couronne et la peau de panthère, symboles d'autorité religieuse. Tous trois s'apprêtaient à sortir, quand un chambellan du palais vint au-devant d'eux, salua son maître et dit :

— Son Excellence Tam, chef de la police d'Abou, demande à être admis auprès de Sa Majesté.

Le roi, approuvé par ses deux conseillers, donna son accord. Il était, en fait, impressionné par l'émotion qu'il avait pu lire sur le visage du chambellan.

Aussitôt introduit, le grand officier de police s'inclina et dit :

— Mon Maître, je suis venu en hâte supplier ta personne sacrée de renoncer à se rendre au temple du Nil.

Les deux conseillers sentirent leur cœur battre et le roi demanda d'un ton excédé :

— Qu'est-ce qui te pousse à faire une telle démarche ?

L'homme dit en haletant :

— Je viens tout juste d'arrêter beaucoup de gens qui poussaient des clameurs déplaisantes à l'endroit d'une noble personne que Mon Maître honore, et je redoute que de tels outrages ne se renouvellent au passage du cortège.

Le cœur du Roi fit un bond, son sang se mit à bouillir et il demanda d'une voix frémissante :

— Qu'ont-ils dit ?

L'homme avala sa salive et, toujours aussi agité, dit d'un air embarrassé :

— Ils ont dit : « Mort à la putain ! Mort à la pilleuse de temples ! »

La colère du roi ne fit que grandir. Il cria d'une voix de tonnerre :

— Malheur à tous ! Il faut que je frappe un grand coup pour pouvoir respirer, sinon je vais éclater !

Terrifié, l'homme poursuivit :

— Les coupables ont combattu mes hommes. Il y a eu bataille. Le désordre et le tumulte ont duré un bon moment. Sur ces entrefaites se sont élevés des cris encore plus ignobles et de plus en plus fous.

Le roi demanda, les dents serrées de colère et de dégoût :

— Qu'ont-ils dit encore ?

L'homme baissa la tête et murmura :

— Les criminels ont osé invectiver ce qu'il y a de plus sacré.

Le roi demanda, d'une voix égarée :

— Moi ?

L'homme garda le silence quelques instants tandis que son visage blêmissait. Sofkhatep ne put se contenir et cria :

— Comment puis-je croire ce que j'entends ?

Tahou cria aussi dans un accès de fureur extrême :

— C'est insensé, c'est de la démence !

Le pharaon eut un rire nerveux et demanda, avec une ironie amère :

— Qu'est-ce que mon peuple a dit de moi ? Parle, je te l'ordonne !

L'homme répondit :

— La racaille a dit : « Notre roi s'amuse, nous voulons un vrai roi ! »

Le pharaon eut un nouveau rire et dit avec la même ironie :

— C'est peut-être dommage, mais Mérenrê II ne sert plus le pouvoir des prêtres… Qu'ont-ils dit aussi, ô Tam ?

L'homme dit, d'une voix très basse, à peine audible :

— Ils ont à plusieurs reprises souhaité longue vie à Sa Majesté la reine Nitocris.

Un éclair passa brusquement dans les yeux du roi et il répéta pour lui-même entre ses dents, à voix basse, le nom de Nitocris, comme s'il se souvenait d'une réalité ancienne, longtemps oubliée. Les deux conseillers échangèrent des regards étonnés. Le pharaon fut conscient de leur surprise, comme de la gêne du chef de la police. Il ne voulait pas entamer de discussion amère au sujet de la reine. Cependant, il se demandait, perplexe, quel pouvait être le sentiment de Nitocris sur ces vivats. Sa poitrine se serrait davantage. Il fut submergé par une violente vague de colère, de révolte, de folle volonté de défi. Il s'adressa à Sotkhatep sur un ton rude :

— Est-ce le moment de partir ?

Tam demanda, hébété :

— Sa Majesté ne va donc pas renoncer ?

Le roi reprit avec fureur :

— Tu ne m'entends donc pas, vizir ?

Sofkhatep dit, d'un ton soumis :

— Dans quelques instants, Seigneur… Je pensais que Notre Roi renoncerait à la cérémonie.

Le roi dit, avec un calme annonciateur de tempêtes :

— J'irai au temple du Nil à travers la foule déchaînée, et nous verrons ce qui arrivera. Toi, Tam, retourne à tes obligations !

Chapitre 20

DE L’ESPOIR AU POISON

Ce même matin, Rhodopis, étendue sur sa molle banquette de coussins, s’abandonnait à la rêverie. C’était le jour qui, de toute l’année, occuperait peut-être la place la plus glorieuse. Il vibrait en effet des joies de la fête et tenait en réserve pour elle un grand triomphe. Quelle joie ce serait ! Quel bonheur ! Au plus profond d’elle-même, elle se sentait comme un lac limpide et parfumé autour duquel poussaient des fleurs et chantaient inlassablement les rossignols éperdus d’ivresse. Oh, univers d’allégresse !

Mais quand donc allait-elle venir, la nouvelle du triomphe ? Le soir ? Au moment où le soleil voyagerait déjà dans le monde second et où son cœur aussi voyage, vers un monde de bonheur, vers l’accueil de l’être aimé ! Oh, cher crépuscule ! L’heure du soir n’était-elle pas celle de l’amant ? Sa belle et haute silhouette pleine de fraîche jeunesse s’élancerait vers elle, ses bras fuselés s’enrouleraient autour de sa taille fine, son nom mélodieux lui serait murmuré à l’oreille comme un secret tandis que lui serait annoncée la victoire. Il dirait alors : « Nos peines sont passées, les gouverneurs se sont séparés pour aller lever de nouvelles troupes. Béni soit notre amour ! »… Ah ! Comme il serait beau, ce crépuscule !

Mais comment croire que cette journée allait avoir une fin ? Elle avait attendu le retour du messager un mois entier, un mois bien lourd, et même accablant. Il lui semblait cependant que ces quelques moments d’attente en une seule journée étaient plus pesants, plus pénibles, car l’inquiétude les entachait. La crainte se glissait dans son bonheur.

Comme pour oublier l’attente et se soustraire au temps, elle laissa errer sa pensée çà et là jusqu’à ce qu’elle rencontre l’image de l’amoureux agenouillé dans son temple, dans le pavillon d’été Benamon, fils de Bassar. Que de finesse d’âme ! Quelle compagnie plaisante ! Elle s’était demandé, de nouveau confuse, de quelle manière le récompenser pour le grand service qu’il avait rendu lorsqu’il s’était envolé comme un ramier jusqu’aux fins fonds du sud, pour en revenir plus vite qu’il n’y était allé, porté par une passion lui faisant supporter toutes les épreuves du voyage. Pourtant, elle murmurait, embarrassée : « Comment me défaire de lui ? » Cependant, à le voir se contenter de peu, elle avait appris de lui une forme nouvelle et étrange de l’amour, faite d’oubli de soi et ignorant l’avidité, le désir de posséder, se satisfaisant de rêves, de joies imaginées. Quel enfant rêveur, loin du monde !... S’il avait eu envie d’un baiser, par exemple, elle n’aurait pu faire autrement que de lui offrir généreusement ses lèvres. De toute façon, il n’était avide de rien ; on avait l’impression qu’il craignait de la toucher de peur de se brûler à une flamme mystérieuse. Peut-être, après tout, ne pouvait-il croire qu’elle fût un être qu’on pût toucher ou embrasser ? Il ne la regardait pas avec les yeux qu’un être humain a pour un autre et ne pouvait donc la ranger parmi les simples mortels. Il se contentait de vivre de son rayonnement, comme les plantes venues du sol vivent du soleil parcourant les cieux.

Elle soupira : « Vraiment, l’amour est un monde plein de surprises...» Son amour à elle jaillissait à grands flots du cœur même de la vie. La force qui l’attirait vers son maître était celle d’une vie totale, formidable de puissance. L’amour de Benamon, quant à lui, l’amenait presque à rompre les liens le retenant à la vie il disparaissait dans un lointain merveilleux. Cet amour ne laissait aucune trace perceptible, sinon par la main habile du jeune sculpteur ou, parfois, les mots fervents que balbutiait sa langue... Quel singulier amour ! D’un côté, il était subtil et aussi léger que l’ombre d’un rêve ; de l’autre, il avait la force d’imprimer la vie sur la roche inerte et dure.

Comment, dès lors, songer à se défaire de lui, puisqu’il ne la gênait en rien ? Mieux valait laisser Benamon en place dans son temple, à façonner sur les parois insensibles les merveilleux ornements dont il encadrait à présent le visage de la belle.

Rhodopis sentit de nouveau sourdre en son cœur la même complainte : « Quand donc viendra le soir ? » Quel ennui lui donnait l'absence de cette Chith ! Si elle était restée à ses côtés, elle l'aurait divertie par son bavardage et ses friponneries ; mais elle avait tenu absolument à partir pour Abou et assister à la fête du Nil.

Quels beaux souvenirs ! Elle se rappelait la fête de l'année précédente, quand, montée sur sa magnifique litière, elle s'était frayée un chemin à travers l'immense foule pour voir le jeune pharaon. Son regard s'était alors posé sur lui et son cœur s'était mis à palpiter malgré elle. Elle avait senti l'étrange tressaillement de l'amour après avoir gardé si longtemps le cœur sec. Elle avait cru à une angoisse irraisonnée ou à un sortilège. En ce jour à jamais mémorable, le vautour avait emporté sa sandale. Le jour suivant était à peine achevé que le pharaon lui avait rendu visite. Ce fut alors que l'amour vint à son cœur, que sa vie se transforma et l'univers entier avec elle.

Un an plus tard, elle se trouvait cloîtrée dans son palais tandis que le monde alentour festoyait et riait. Il lui avait été impossible, pendant cette année, de paraître en public sans raison dûment pesée. Elle n'avait plus été Rhodopis la courtisane, la danseuse, mais depuis lors et pour toujours, elle se confondait avec le cœur palpitant du pharaon. Ses pensées, qui erraient çà et là, se trouvèrent soudain ramenées vers l'objet de son angoisse. Elle se demanda ce qui avait bien pu se passer lors de l'audience décisive que son maître avait dit vouloir tenir pour faire connaître la teneur du message de Karfenro. Cela s'était-il passé comme prévu ? L'appel avait-il été entendu ? S'étaient-ils, elle et lui, rapprochés du moment d'espoir dont elle rêvait avec passion ? Hélas !... Quand donc viendrait le soir ?

Elle en eut assez de rester assise et se leva pour marcher. Elle se dirigea vers la fenêtre donnant sur le jardin et promena son regard sur le vaste espace. Elle resta là quelques instants. Soudain, elle entendit une main nerveuse frapper à la porte. Elle se retourna, contrariée, importunée, et vit sa servante Chith ouvrir brutalement la porte et entrer en coup de vent. Elle haletait, son regard était vide, sa poitrine se soulevait, son visage était terreux comme si elle venait à l'instant même de quitter le lit après une longue maladie. Le cœur de Rhodopis se mit à battre ; un malheur semblait s'annoncer. Elle lui demanda, pressante :

— Que t'arrive-t-il, Chith ?

La servante voulut parler, mais les larmes l'étouffèrent. Elle s'agenouilla devant sa maîtresse et croisa les mains sur sa poitrine. Elle pleurait de plus belle, visiblement à bout de nerfs. Rhodopis, de plus en plus effarée, lui cria :

— Mais qu'as-tu donc, Chith ? Par les dieux, essaie de parler… Ne me laisse pas dans cette anxiété ! J'ai certains espoirs, mais aussi des hantises qui me font peur !

La servante soupira profondément. Un sanglot violent la secoua, puis elle dit entre ses larmes :

— Maîtresse… Maîtresse… ils sont en fureur ! Ils se révoltent !

— Qui est furieux ? Qui se révolte ?

— Les gens, Maîtresse… Ils hurlent comme des fous. Que les dieux leur déchirent la langue !

Le cœur de Rhodopis palpita d'effroi et elle demanda en tremblant :

— Que disent-ils, Chith ?

— Ah, Maîtresse !… Ils sont fous, tous autant qu'ils sont ! Leurs langues venimeuses délirent. C'est épouvantable !

Terrifiée, la jeune femme fut sur le point de perdre la raison. Elle s'emporta, cria :

— Arrête de me torturer, Chith ! Dis-moi toute la vérité ! Qu'ont-ils dit ? Seigneurs !…

— Maîtresse, ils parlent de toi avec des mots… qui ne sont pas beaux. Qu'as-tu fait, Maîtresse, pour mériter leur colère ?

Rhodopis pressa la main sur sa poitrine. La peur rendait ses yeux immenses. Elle dit, d'une voix brisée :

— Moi ?… Les gens sont furieux contre moi !… N'y avait-il rien de mieux à faire dans ce jour sacré que de s'en prendre à moi ?… Seigneurs ! Que disaient-ils, ô Chith ? Par pitié, dis-moi toute la vérité !

Pleurant d'amertume, la servante répondit :

— Ces forcenés ont hurlé, Maîtresse, que tu pilles les biens des dieux !

Comme si sa poitrine était blessée, la belle exhala un soupir douloureux. Elle balbutia tristement :

— Ah !… Mon cœur éclate ! Je sens venir le malheur. Ce que je crains le plus est que le triomphe attendu soit perdu au milieu de ces cris et de ces déchaînements. Mais enfin, n'aurait-il pas mieux valu, pour eux, me laisser en paix, par simple égard pour leur maître ?

La servante se frappa violemment la poitrine et poussa un hurlement funèbre :

— Même Notre Maître, dit-elle, n'a pas été à l'abri de leurs offenses !

La jeune femme laissa échapper un nouveau cri d'épouvante. Elle se sentit parcourue d'un frisson la secouant des pieds à la tête. Elle demanda :

— Que dis-tu là ? Ils ont osé toucher à la personne du pharaon ?

La femme répondit en pleurant :

— Oui, Maîtresse… Quelle pitié !… Ils ont dit : « Le pharaon s'amuse ! Nous voulons un vrai roi ! »

Rhodopis leva alors les mains comme pour appeler au secours. Son corps se tordait sous la douleur de son âme. Elle se jeta, désemparée, sur la banquette en disant :

— Seigneurs, quelle horreur ! Pourquoi la terre ne se met-elle pas à trembler ? Pourquoi les montagnes sont-elles encore debout ? Pourquoi le soleil ne met-il pas le monde en feu ?

La servante dit :

— La terre tremble, Maîtresse… et de façon terrible. Les gens sont maintenant aux prises avec la police… Le combat est violent, le sang coule, il gicle. J'ai failli être piétinée. Je me suis sauvée sans me retourner. Je suis venue en barque jusqu'à l'île. Mais alors cela a été encore plus effrayant. J'ai vu que le Nil débordait d'embarcations où les gens poussaient les mêmes cris que les autres. On aurait cru qu'ils s'étaient tous donné rendez-vous.

Rhodopis restait sans force. Une vague de désolation la submergeait et l'étouffait. Ses espoirs si fervents étaient à présent noyés, impitoyablement noyés. Elle se prit à se demander tristement : « Que s'est-il bien passé en ville ?

Comment ces événements affreux ont-ils pu se produire ? Qu'est-ce qui a soulevé le peuple, l'a mis hors de lui ? Le stratagème du message est-il voué à l'échec, et nos espoirs à la mort ? » Il lui semblait que l'air s'était empli de poussières, s'était assombri. On y lisait le signe d'un malheur imminent. Son cœur ne goûterait plus jamais le repos. Une peur mortelle était venue l'accabler, pareille à un vent glacial. Elle dit, la voix pleine de larmes :

— De l'aide, seigneurs dieux !... Mon maître va-t-il se montrer à ce peuple dément ?

Chith dit, pour la rassurer :

— Mais non, Maîtresse... Il ne quittera pas son palais tant que les rebelles n'auront pas eu ce qu'ils méritent.

— Seigneurs !... Tu ne le connais pas, Chith ! Mon maître a des fureurs terribles. Il ne recule devant rien. Si tu savais combien j'ai peur, Chith. Il faut que je le voie maintenant !

La servante frémit d'horreur et dit :

— C'est impensable... Les bateaux sont pleins à craquer d'émeutiers. Ils couvrent toute l'eau. La garde de l'île de Bilaq est rassemblée sur les berges.

Rhodopis se prit la tête entre les mains et cria :

— Le monde rapetisse autour de moi. On me ferme toutes les portes. Je suis dans un puits étroit. C'est le désespoir. Oh ! Mon amour ! Que t'arrive-t-il et que fais-tu à présent ? Où est le chemin vers toi ?

Chith lui dit, pour tenter de l'apaiser :

— Patience, Maîtresse. Il faudra bien qu'il se défasse, ce nuage noir.

— Mon cœur est lacéré dès que je sens souffrir mon bien-aimé. Ah ! Mon Maître ! Qu'est-ce qui se passe réellement à Abou maintenant ?

La désolation l'accablait et sa douleur était telle que son cœur était comme en fusion. Des larmes brûlantes coulaient. Chith fut stupéfaite devant cet étrange spectacle, car elle voyait sa maîtresse, enfant chérie de l'amour, de la volupté, du luxe, pleurer à chaudes larmes, gémir de souffrance.

Rhodopis, sous la douleur envahissante, était dans un état de demi-conscience et songeait à ce qu'il était advenu de ses espoirs qui, peu auparavant, paraissaient si souriants. Le désarroi et la stupeur glaçaient maintenant son cœur. Elle se demandait, dans sa consternation, si les gens n'allaient pas finir par contraindre son maître à se plier à leurs volontés, au prix de son bonheur et de sa fierté, ou si son propre palais n'allait pas devenir la cible de leur exécration, de leur colère. Sa vie ne pouvait supporter ni l'une ni l'autre de ces menaces qui la hantaient. Il valait mieux abandonner un monde qui serait vide de toute gloire et de tout bonheur. Ou bien Rhodopis vivrait, gardant pour alliés amour et splendeur, ou bien elle mourrait. Elle médita longuement sur son sort, lorsque, du fond de sa tristesse, lui revint un souvenir enfoui dans l'oubli. Il éveilla en elle une sorte de fascination. Elle se leva d'un bond, alla plonger son visage dans l'eau froide pour en effacer toute trace de larmes, et dit à Chith qu'elle devait parler à Benamon.

Le jeune homme était plongé dans son travail comme à son habitude, peu soucieux des vicissitudes pouvant entacher la sérénité du monde. Quand il prit conscience de sa présence, il s'avança, tout joyeux, vers elle, mais vite il se rembrunit et dit :

— Je jurerais, par cette beauté divine, que tu es triste, aujourd'hui !

Elle dit, en baissant les yeux :

— Non, simplement fatiguée, peut-être un peu souffrante.

— Il fait très chaud. Pourquoi n'irais-tu pas t'asseoir un moment au bord de la pièce d'eau ?

Elle répondit brièvement :

— Je suis venue te demander un service, Benamon.

Il croisa les bras sur sa poitrine, comme pour se mettre à sa disposition.

Elle dit :

— Te rappelles-tu m'avoir parlé un jour de poisons étonnants que composait ton père ?

Le jeune homme eut une expression de surprise et répondit :

— Oui, je m'en souviens, bien sûr !

— Benamon, je voudrais une fiole de ce poison étrange que ton père avait nommé « l'heureux poison ».

La surprise du jeune homme ne fit que croître et il demanda en balbutiant :

— Mais pourquoi donc ?

Elle lui dit, aussi tranquillement qu'elle le pouvait :

— J'en ai parlé à un médecin et il a paru très intéressé. Il me demande de lui en fournir une fiole. Peut-être pourrait-il sauver la vie d'un de ses malades ! Je le lui ai promis, Benamon. Peux-tu me promettre à ton tour de m'en apporter une le plus tôt possible ?

Le jeune homme répondit joyeusement, car il était toujours enchanté de l'entendre exprimer un désir :

— Elle sera entre tes mains dans un moment.

— Comment ? Tu ne dois pas aller à Ambous et la rapporter ?

— Non, j'en ai une dans mon logement d'Abou.

Ce qu'il venait de dire éveilla la curiosité de Rhodopis malgré sa tristesse. Elle le dévisagea avec étonnement. Il baissa les yeux. Ses joues se colorèrent et devinrent toutes rouges, et il dit à voix basse :

— Je l'ai fait venir pendant ces jours de torture, quand j'étais au bord du désespoir à cause de mon amour. Si tu ne m'avais pas montré entre-temps de la tendresse, je serais en ce moment auprès d'Osiris.

Benamon partit chercher la fiole. Rhodopis haussa les épaules avec une indifférence résignée. En retournant au palais, elle dit :

— Cette fiole sera mon refuge contre ce qui est bien pire qu'elle !

Chapitre 21

LA FLÈCHE VENUE DU PEUPLE

Tahou s’exécuta. Il salua et partit, visiblement consterné, craignant pour son maître. Le vizir et le pharaon restèrent là, les traits crispés. Sofkhatep rompit le silence pour supplier :

— Je te conjure, ô Maître, de renoncer aujourd’hui à te rendre au temple.

Mais le pharaon ne pouvait entendre un tel conseil. Il fronça les sourcils et dit :

— Alors je fuirais devant la première clameur venue ?

Le ministre répondit :

— Maître, le peuple est agité, furieux. C’est la pondération qui s’impose.

— Moi, mon cœur me dit que notre plan est voué à un échec sans remède. Si je recule aujourd’hui, j’aurai perdu à jamais la dignité de mon rang.

— Mais, mon Maître, que fais-tu de la colère du peuple ?

— Il se calmera, se radoucira, quand il me verra traverser ses rangs sur mon char avec la majesté d’une stèle, bravant tous les périls, refusant la reddition, l’humiliation.

Le pharaon se mit à parcourir la pièce de long en large, au comble de la fureur et de l’exaltation. Sofkhatep se taisait, affligé. Son regard alla vers Tahou revenu et lui lança comme un appel au secours. Mais le commandant était plongé dans ses pensées comme le révélaient son visage tendu, ses yeux vides, ses paupières lourdes. Tous trois étaient murés dans le silence. On n’entendait que les pas du souverain. Leurs réflexions furent soudain interrompues par l’arrivée d’un chambellan. Il avait couru, il était très agité. Après s’être incliné, il s’adressa au roi :

— Un officier de la police demande à être introduit auprès de Sa Majesté.

Le roi donna son accord et dévisagea ses deux conseillers, comme pour surprendre l'effet des paroles du chambellan sur eux. Il les vit au comble de l'inquiétude, de l'angoisse. Ses lèvres dessinèrent un sourire moqueur. Il haussa ses larges épaules avec mépris.

L'officier fit alors irruption. À bout de souffle, haletant d'inquiétude, la coiffe défaite, les habits couverts de poussière, il annonçait le malheur par son seul aspect. Il salua et dit avant même qu'on lui eût donné la parole :

— Notre Maître, le peuple est engagé dans un vrai combat avec les forces de police ; c'est une bataille violente. Il y a beaucoup de morts des deux côtés. Mais les émeutiers vont nous déborder bientôt si la garde du pharaon ne vient pas, en nombre, à notre rescousse.

Sofkhatep fut complètement effaré, tout comme Tahou. Ils regardèrent tous deux le pharaon et virent ses lèvres trembler de colère. Il cria alors d'une voix rauque :

— Par tous les dieux, je jure que tout ce monde est venu pour autre chose que célébrer la fête !

L'officier poursuivit :

— Nos espions nous ont informés, ô Maître, que les prêtres font des harangues dans les faubourgs de la ville. Ils prétendent que le pharaon a pris pour prétexte une guerre imaginaire au sud pour concentrer des troupes et asservir le peuple. Les gens y croient et sont de plus en plus furieux. Si la police ne leur avait pas barré la route, ils auraient envahi les voies menant au palais sacré.

Le pharaon cria avec une voix de tonnerre :

— Tout devient évident ! Il n'y a plus de place pour le doute ! L'ignoble trahison se démasque ! Et voilà ces gens qui déclarent leur hostilité en nous attaquant les premiers.

Ces paroles résonnèrent étrangement. On pouvait à peine y croire. Ce que l'on put lire alors sur les visages surpris, incrédules, était la même interrogation : « Est-ce bien là le pharaon ? Est-ce bien là le peuple d'Égypte ? »

Tahou ne put attendre davantage et dit à son maître :

— C'est un jour sinistre. On dirait que les démons l'ont préparé en secret avant le début des temps. Voilà qu'il commence par du sang versé. Seuls les dieux savent quelle en sera la fin. Ordonne-moi de faire mon devoir !

Le pharaon lui demanda :

— Et que ferais-tu, ô Tahou ?

— Je vais poster mes hommes sur tous les points fortifiés et conduire une troupe de chars à la rencontre des insurgés avant qu'ils écrasent la police et envahissent la grande place menant au palais.

Le pharaon eut un sourire mystérieux et resta silencieux quelques instants. Puis il dit d'une voix terrible :

— Je vais moi-même prendre la tête de cette troupe !

Le cœur de Sofkhatep s'arracha à ses entrailles. Il cria malgré lui :

— Notre Maître !

Le pharaon se frappa violemment la poitrine et dit :

— Ce palais a été et reste un lieu inviolable, sacré comme un temple depuis plus de mille ans. Il ne deviendra jamais sous mon règne un lieu que n'importe quel rebelle peut attaquer.

Il arracha la peau de panthère, la jeta avec dédain et se hâta vers sa chambre pour revêtir sa tenue de guerre. Sofkhatep perdait pied et pressentait un désastre. Il se tourna vers Tahou et lui dit sur un ton impérieux :

— Eh bien, commandant, nous n'avons pas de temps à perdre. Va donc ! Prépare la défense du palais et attends les ordres.

Le commandant, suivi du policier, sortit. Le vizir resta à attendre le roi. Cependant, les événements, eux, n'attendaient pas. Le vent apporta la rumeur d'une terrible mêlée, rumeur qui ne cessait de s'enfler, de grandir, au point de remplir tout l'espace. Sofkhatep se précipita au bord de la balustrade donnant sur le parvis et jeta un regard vers la grande place. Il vit les foules s'avancer de loin en courant, criant, brandissant épées, poignards, bâtons ; on eût dit les vagues d'une effroyable inondation d'où n'émergeaient que des têtes nues et des armes brillantes. Le ministre fut affolé. Il regarda vers le bas. Il vit les esclaves se presser pour poser les barres de protection sur la grande porte. Les fantassins volaient tels des aigles, vers le haut des tours surmontant les remparts avancés. Ceux-ci protégeaient l'espace royal au nord comme au sud. Un imposant détachement était accouru vers la grande avenue bordée de colonnades conduisant aux jardins ; les hommes portaient des lances et des arcs. Quant aux chars, ils s'étaient reculés et avaient formé de longues files sous la balustrade même, prêts à s'élancer vers le parvis si la porte extérieure était enfoncée. Sofkhatep entendit des pas derrière lui et se retourna. Il vit le pharaon debout près du seuil, portant les insignes du commandement suprême et sur sa tête la double couronne d'Égypte. Ses yeux lançaient des éclairs. La colère mordait son visage comme une langue de flammes. Il dit, étouffant de rage :

— Nous sommes assiégés avant même d'avoir fait le moindre mouvement.

Sofkhatep lui dit :

— Le palais, ô mon Maître, n'est pas une forteresse qu'on puisse prendre. Il est défendu par des soldats d'une valeur rare. Les prêtres devront battre en retraite, défaits.

Le roi ne bougea pas, le ministre vint se placer derrière lui. L'un et l'autre regardèrent, tristement et en silence, ces masses dont on ne pouvait estimer le nombre et qui hurlaient comme des bêtes fauves, brandissant des armes. On entendait un tonnerre de voix crier : « Le trône à Nitocris ! », « À bas le roi frivole ! » Du haut des tours, les soldats de la garde lançaient leurs flèches qui atteignaient impitoyablement leurs cibles. Les insurgés répliquaient par une pluie dévastatrice de pierres, de bûches et de flèches.

Le pharaon hocha la tête et dit :

— Bravo ! Bravo ! Peuple irrésistible, venu renverser le roi frivole ! Pourquoi cette fureur ? Pourquoi cette révolte ? Pourquoi menacer avec toutes ces armes ? Tu veux vraiment les planter dans mon cœur ? Bravo ! Bravo ! C'est un spectacle digne d'être gravé sur les murs des temples. Bravo ! Bravo ! Peuple d'Égypte !

Pendant ce temps, la garde combattait avec violence et bravoure. Elle lançait des pluies de flèches. Si l'un des soldats tombait, un autre prenait aussitôt sa place, défiant la mort. Les chefs, montés sur leurs chevaux, faisaient le tour des murailles et dirigeaient les combats. Le pharaon regardait toujours ce spectacle lamentable quand il entendit une voix très familière :

— Mon Maître !

Il se retourna, tout surpris, et vit à deux pas de lui la personne l'ayant appelé. Il dit avec émoi :

— Nitocris !

La reine dit, pleine d'affliction :

— Oui, mon Maître. Des cris affreux comme jamais on n'en avait entendu dans cette vallée ont frappé mes oreilles. J'ai couru vers toi pour te dire ma fidélité et partager ton destin.

Sur ces mots, elle tomba à genoux et s'inclina. Sofkhatep s'empressa de sortir. Le roi se précipita vers son épouse, lui prit les poignets et la releva. Il la regarda, troublé. Il ne l'avait pas vue depuis le jour où elle était venue à ses appartements et où il l'avait si mal accueillie. De plus en plus, il s'émouvait et souffrait. Cependant, les cris du peuple et les hurlements des combattants le rappelèrent à la réalité. Il lui dit :

— Sois remerciée, ma sœur. Approche, regarde mon peuple : il est venu me saluer en ce jour de fête.

Elle baissa les yeux et dit avec une infinie tristesse :

— Ce qui sort de leur bouche est répugnant.

L'ironie du souverain se transforma en fureur, en rage et aussi en mépris. Il dit, sur un ton exprimant son écœurement :

— Quel pays de fous ! Quel air suffocant ! Comme tous ces cœurs ont été empestés ! Trahison ! Trahison ! Trahison !

La reine tressaillit en entendant ce mot, ses yeux se figèrent d'effroi. Le souffle lui manquait. L'acclamation de son nom nourrirait-elle les soupçons du roi ? Une accusation serait-elle la seule récompense de ses efforts pour étouffer, taire, endurer secrètement ses propres souffrances, et maintenant venir auprès de celui qui l'avait cruellement humiliée ? C'était épouvantable ! Elle dit :

— Quelle misère, mon Maître ! Je ne puis faire qu'une chose : partager ton sort. Et je me demande qui est le traître et comment la trahison a pu être commise !

— Le traître ? C'est ce messager à qui j'ai confié une lettre secrète. Il l'a livrée à mes ennemis.

La reine était interdite et affirma :

— Je ne sais rien de la lettre ni du messager et je ne pense pas que nous ayons assez de temps pour que l'on m'informe de tout cela. Ce que j'attends de toi est seulement que tu me laisses paraître à tes côtés, face au peuple qui acclame mon nom ; il comprendra que je suis ton alliée et que tes ennemis sont les miens.

— Merci, ô ma sœur. Il n'y a pas de solution à espérer. Je n'ai rien d'autre à faire qu'à me préparer à mourir dignement.

Alors il la prit par le bras et la conduisit vers l'oratoire royal. Il écarta le rideau masquant l'entrée et ils pénétrèrent dans la pièce imposante. Ce que l'on voyait dès l'abord était une vaste niche creusée dans le mur où se dressaient les statues des rois et reines précédents. Les deux souverains s'avancèrent vers celles de leurs ancêtres et s'arrêtèrent, recueillis, silencieux, devant elles, les regardant avec une extrême mélancolie. Le roi dit d'une voix pesante en fixant les statues de ses parents :

— Que pensez-vous de moi ?

Il se tut un instant, comme s'il attendait une réponse. L'émotion le reprit. Il parut en colère contre lui-même. Puis son œil s'arrêta sur le visage de son père et il dit :

— Tu m'as légué un royaume plein de grandeur et une gloire très ancienne. Qu'ai-je fait de l'une comme de l'autre ? Une année à peine s'est écoulée depuis mon avènement que je suis déjà au bord de la ruine. Hélas ! J'ai laissé mon trône s'effondrer au point d'être foulé aux pieds ! J'ai laissé dévorer mon nom par des bouches ennemies. Je me suis fait un nom nouveau que jamais aucun pharaon n'avait porté auparavant, celui de « roi frivole ».

La tête du jeune roi s'inclina sous le poids de ses peines. Il resta à regarder le sol d'un œil sombre. Puis il fixa la statue de son père et murmura :

— Peut-être as-tu trouvé dans ma vie des sujets de honte ? Mais sache que jamais tu n'auras honte de ma mort !

Il se tourna vers la reine et lui dit :

— Me pardonneras-tu le mal que je t'ai fait, ô Nitocris ?

L'émotion chez elle atteignait son apogée. Ses yeux se gonflaient de larmes. Elle répondit :

— J'ai oublié toutes mes peines en cet instant.

Il dit alors dans un violent trouble :

— Comme j’ai été cruel envers toi, Nitocris ! Longtemps, j’ai bafoué ta fierté, j’ai été injuste. Par stupidité, j’ai fait de ta vie un conte étrange empli de malheurs que l’on entendra sans pouvoir y croire. Comment cela est-il arrivé ? Étais-je capable de dévier le lit du torrent qui emportait ma vie ? La vie m’a englouti. Une curieuse folie m’a pris et je suis incapable, au moment où je parle, d’exprimer du regret. Hélas ! La raison peut nous éclairer sur nos inepties, nos sottises, mais elle me semble impuissante à nous les épargner. As-tu vu pire chose que la tragédie dont j’essaie d’entraver le cours ? Pourtant, elle ne servira qu’à exercer l’éloquence de ceux qui la conteront. Tant que l’on vivra, la folie demeurera. Bien plus, si la vie recommençait, je ne pourrais éviter de succomber à cette folie, ô ma sœur ! Tout me pèse. À présent, il me paraît vain d’espérer. Le mieux pour moi est de hâter la fin.

Son visage exprimait la détermination, l’indifférence à tout. Elle lui demanda, perplexe, inquiète :

— Quelle fin, mon Maître ?

Il répondit sur un ton tranchant :

— Je ne suis ni lâche ni indigne. Je sais me souvenir de mon devoir après l’avoir si longtemps oublié. À quoi bon cette bataille ? Tous mes hommes les plus fidèles vont être abattus par un ennemi innombrable. J’aurai certainement le même sort après la perte de milliers d’âmes, tant au sein de mes soldats qu’au sein de mon peuple. Je ne suis pas de ces poltrons, de ces couards, qui s’agrippent à la vie et au fil ténu d’un espoir menteur. Il faut que le sang cesse de couler. C’est moi qui affronterai les gens, et seul !

La reine fut horrifiée et elle dit :

— Mon Maître ! Que fais-tu de la conscience de tes hommes ? Pourront-ils se pardonner de ne pas t’avoir défendu jusqu’à la fin ?

— Je ne veux pas les sacrifier vainement. Je rencontrerai mon ennemi face à face et nous réglerons nos comptes à nous seuls.

Nitocris était en plein désarroi, car elle connaissait son obstination. Elle désespéra de le convaincre et dit avec calme et résolution :

— Je serai à tes côtés.

Il fut saisi de peur, la prit par les bras et l'implora :

— Nitocris, le peuple te demande, et tu es digne de le gouverner. Vis ! Ne serait-ce que pour lui. Garde-toi de paraître à mes côtés : on dira que le roi fait de sa femme un bouclier pour se protéger de la colère des gens.

— Comment puis-je t'abandonner ?

— Fais-le pour moi. N'entreprends rien qui puisse m'enlever mon honneur pour toujours.

La jeune femme était interdite. Elle avait la gorge serrée. Elle eut un cri de désespoir :

— Quel instant d'horreur !

Le roi lui dit :

— Telle est ma volonté. Fais-le par égard pour moi. Par tous les dieux, ne t'y oppose pas. À chaque minute qui passe, de braves soldats tombent en vain. Adieu ! Adieu, noble sœur ! Je pars, assuré que tu ne me laisseras pas exposé à la honte en ce moment ultime. Celui qui jouit pleinement de son pouvoir ne peut se satisfaire d'être prisonnier en son palais. Adieu au monde, adieu aux plaisirs et aux peines. Adieu, gloire menteuse, formes vides. Me voici, défait de toute chose. Adieu ! Adieu !

Il approcha sa bouche de sa tête et y posa un baiser. Il se tourna vers les statues de ses parents, s'inclina et partit.

Il trouva Sofkhatep qui attendait dehors dans la grande allée, immobile, semblable à une statue usée par le temps. Quand celui-ci aperçut son maître, il revint à la vie et le suivit en silence. Expliquant à sa façon la réapparition du pharaon, il dit :

— La présence de notre Maître en personne va raviver la fougue de leurs braves cœurs.

Le roi ne répondit pas.

Ils descendirent ensemble les marches jusqu'à la longue galerie de colonnades qui reliait le parc au parvis. Le pharaon envoya chercher Tahou et attendit en silence. À ce moment, un désir violent lui fit tourner ses regards vers le sud-est, vers Bigeh. Du fond de sa poitrine monta un soupir. Il avait dit adieu à tout excepté à l'être le plus cher pour lui. La fin allait-elle survenir avant qu'il pût regarder le visage de Rhodopis et entendre sa voix une dernière fois ? Une tendresse douloureuse, une infinie mélancolie s'emparèrent de lui. Il fut arraché à sa triste rêverie par la voix de Tahou qui le saluait. Une force irrésistible le poussa à l'interroger sur l'accès à Bigeh. Il lui dit :

— Le Nil est-il sûr ?

Le commandant avait les traits déformés, le visage terreux. Il répondit :

— Non, Maître ! Ils ont même essayé de nous attaquer par l'arrière avec des bateaux couverts d'hommes en armes. Notre flottille les a repoussés sans peine. Le palais ne pourra jamais être pris par ce côté.

Ce n'était pas ce palais-là que le roi avait à l'esprit et il baissa la tête, l'air sombre. Il allait mourir avant de jeter un regard d'adieu au visage pour lequel il avait sacrifié le monde et la gloire. Que pouvait bien faire Rhodopis en ce moment tragique ? Avait-elle appris que ses espoirs étaient à présent détruits ou, au contraire, son esprit était-il encore à vagabonder dans les vallées heureuses ? Attendait-elle toujours son retour ? Le temps ne lui permettait plus de s'abandonner à ses tristesses. Il étouffa sa douleur au plus profond de lui et dit à Tahou sur le ton du commandement :

— Ordonne à tes hommes de quitter les remparts, de cesser le combat et de regagner leurs cantonnements.

La surprise saisit Tahou. Sofkhatep n'osait pas croire à ce qu'il entendait. Éperdu, il s'écria :

— Mais le peuple va enfoncer la porte aussitôt après !

Tahou était là, debout, immobile. Le roi cria d'une voix de tonnerre qui parut faire trembler toute la colonnade :

— Obéis à ce que j'ordonne !

Tahou partit, effaré, pour exécuter la directive royale. Le pharaon avança d'un pas ferme vers le parvis intérieur. Au bout de l'allée, il se trouva devant l'alignement des chars. Les soldats et les officiers le virent et dégainèrent leurs épées pour le saluer. Le roi appela le chef du détachement et lui dit :

— Retourne au cantonnement avec tout ton détachement. Et restes-y jusqu'à nouvel ordre.

L'officier salua, courut vers ses hommes et, d'une voix forte, leur donna les instructions nécessaires. Les chars se mirent en mouvement avec rapidité et en bon ordre en direction des casernements situés dans la partie méridionale du palais. Sofkhatep tremblait de tous ses membres, ses faibles jambes le portaient à peine. Il avait compris ce que voulait son maître. Mais il était incapable de dire un mot.

Les soldats commencèrent à quitter les espaces fortifiés, exécutant ainsi la terrifiante consigne. Ils descendirent des remparts et des tours. Ils se rassemblèrent en bon ordre, chacun regagnant la bannière de sa troupe, puis ils s'en retournèrent au pas de course derrière leurs officiers, vers les cantonnements. Alors les remparts furent déserts. Le parvis intérieur et les allées environnantes avaient même été vidés de la garde ordinaire, chargée de leur surveillance en temps de paix.

Le roi resta debout à l'entrée de la grande allée. Il avait à sa droite Sofkhatep. Tahou revint, haletant, et prit place à sa gauche. Son visage était celui d'un spectre affreux. Les deux hommes désiraient follement implorer le souverain, mais leur courage se brisa sur la rigidité, la force, la dureté qu'exprimait son visage. Ils ne purent que s'en tenir au silence. Le pharaon se tourna vers l'un puis l'autre, et leur demanda tranquillement :

— Pourquoi attendez-vous avec moi ?

Les deux hommes furent, plus que jamais, horrifiés. Tahou ne put que prononcer, sur un ton suppliant, avec une sorte de tendresse :

— Mon Maître !

Sofkhatep, quant à lui, dit avec un calme singulier :

— Si mon Maître m'ordonne de l'abandonner, j'exécuterai son ordre sans aucun doute, mais j'irai me tuer aussitôt après.

Tahou eut un soupir de soulagement, comme si se présentait enfin la solution tant cherchée. Il murmura :

— Tu as bien dit, ô grand vizir.

Le pharaon resta muet. Pendant ce temps, des coups violents, destructeurs, s'abattaient sur l'énorme porte de l'enceinte du palais. Personne ne se risquait à escalader les remparts, comme si le retrait brutal des troupes avait paru de mauvais augure. Les assaillants s'imaginaient en effet qu'un piège infernal leur était tendu. Ils avaient donc dirigé toutes leurs forces vers la porte.

Celle-ci ne put longtemps leur résister. Les grandes barres de protection finirent par céder. Toute la porte, et ce qui la soutenait, fut ébranlée puis les battants s'écrasèrent avec un fracas qui fit trembler le sol. La foule déferla, mugissante. Le parvis fut bientôt envahi comme par le sable qu'apporte le vent d'été. Les gens se bousculaient violemment. On eût dit qu'ils se battaient entre eux. Ceux qui étaient en avant ralentirent le pas autant qu'ils le purent, dans la crainte d'un danger imprévu. La foule continua pourtant d'avancer jusqu'aux abords du palais royal. On vit alors celui qui se tenait debout à l'entrée de la grande allée. Il portait la double couronne d'Égypte. On le reconnut. La surprise fut d'autant plus grande qu'il était presque seul face à tous. Ceux qui étaient en tête restèrent cloués au sol. Ils écartèrent les bras, comme pour arrêter la vague déferlante qui faisait rage derrière eux. Ils crièrent à la foule :

— Doucement, doucement !

Sofkhatep ressentit comme un faible mouvement d'espoir quand il vit la stupéfaction s'emparer des meneurs et les paralyser, tandis que leurs regards ne savaient où se poser. Le cœur à l'agonie, il attendait un miracle venant contredire ses noirs pressentiments. Cependant, il y avait parmi les insurgés des stratèges avertis qui redoutaient ce que Sofkhatep espérait. Ils craignirent de voir leur triomphe se transformer en déroute, ce qui signifiait la ruine définitive de leur cause. Une main s'empara d'un arc, y posa une flèche et visa le pharaon. L'homme tira, la flèche s'éleva du milieu de la foule et vint se planter en haut de la poitrine royale sans que rien pût la détourner, rendant également vains la puissance et l'espoir.

Sofkhatep cria comme s'il avait été lui-même atteint, il étendit les mains pour soutenir le roi, les joignant ainsi à celles, froides, de Tahou. Le roi serra les lèvres et ne laissa échapper aucune plainte, ni même aucun soupir. Il rassembla ce qui lui restait de forces pour préserver son équilibre. Son front se crispa, la douleur se lut sur son visage. Rapidement, il sentit ses forces le quitter. Ses yeux se voilèrent et il s'abandonna aux mains de ses deux fidèles confidents.

Un silence écrasant s'abattit sur les premiers rangs des émeutiers. Les langues se turent, les yeux s'emplirent d'horreur et lancèrent des regards hébétés vers l'être prestigieux qui s'adossait à ses hommes de confiance tout en cherchant de la main la flèche enfoncée dans sa poitrine. Bientôt, cette main se couvrit du sang brûlant qui ne cessait de couler. Les émeutiers n'en croyaient pas leurs yeux. En attaquant le palais, ils voulaient, semblait-il, autre chose que ce qui s'était produit. Une voix venant de l'arrière rompit le silence :

— Que se passe-t-il ?

Une autre voix lui répondit, plus bas :

— On a tué le roi !

Les langues transmirent la nouvelle à une vitesse folle. Bientôt, la même phrase était clamée dans toute la foule. Les gens échangeaient des regards pleins de désarroi et de frayeur.

Tahou appela un esclave et lui ordonna d'apporter une litière. L'homme courut vers le palais et revint portant l'objet en compagnie d'un groupe de serviteurs. Ils le posèrent à terre. Tous soulevèrent le pharaon et l'allongèrent avec douceur. La nouvelle se répandit au palais. Le médecin du roi arrivait en grande hâte, suivi aussitôt de la reine qui accourait, affolée. À peine eut-elle vu la litière et celui qui s'y trouvait étendu qu'elle s'élança vers le blessé, pleine d'horreur. Elle tomba à genoux aux côtés du médecin en disant d'une voix brisée :

— Ô malheur ! Ils t'ont atteint, mon Maître, comme tu le voulais.

Le peuple reconnut la reine. Une voix cria :

— Sa Majesté la reine !

Les têtes se baissèrent, consternées, vers le sol, comme pour une prière collective. Le roi commençait à reprendre conscience après les premiers effets du choc. Il parvint à lever les paupières et à promener un regard faible et calme sur ceux qui l'entouraient. Silencieux, atterré, Sofkhatep ouvrait sur lui de grands yeux hagards. Tahou était inerte. Son visage était celui d'un mort. Le médecin examinait la blessure dissimulée sous les mailles du vêtement de guerre. Le visage de la reine n'était que douleur et angoisse. Elle dit au médecin :

— Ne va-t-il pas mieux ? Dis-moi qu'il va mieux !

Le roi entendit ses paroles et dit simplement :

— Mais non, Nitocris ! Cette flèche m'aura tué.

Le médecin voulut arracher l'objet meurtrier, mais le roi lui dit :

— Laisse-la où elle est. Il n'y a rien à espérer de cette torture…

La douleur de Sofkhatep ne fit que croître. Il dit à Tahou, d'une voix que l'émotion rendait méconnaissable :

— Appelle tes soldats et venge ton maître de ses assassins !

Le roi parut très contrarié. Il leva la main avec difficulté et dit :

— Ne bouge pas, Tahou ! Et toi, Sofkhatep, tu transgresses mes ordres quand je suis à terre ? Pas de combat désormais. Dis aux prêtres qu'ils ont atteint leur but et que Mérenrê II est sur son lit de mort. Que chacun s'en retourne en paix.

Un frisson parcourut la reine de la tête aux pieds. Elle se pencha vers son oreille et murmura :

— Seigneur, je ne veux pas pleurer devant tes assassins. Mais que ton cœur soit apaisé. Je jure par nos pères, je jure par notre noble sang que je te vengerai de tes ennemis. On parlera de cette vengeance de génération en génération, jusqu'à la fin des temps.

Il eut pour elle un léger sourire de tendresse et de gratitude. Le médecin nettoya la plaie et lui fit avaler une gorgée d'un remède calmant. Il posa certaines herbes autour de la flèche. Le roi s'abandonna à ses soins, mais il sentait approcher sa fin. Il savait qu'il lui restait peu de temps avant de quitter ce monde. Dans sa demi-conscience, il n'oubliait pas le visage aimé qu'il avait tant espéré voir une dernière fois avant le moment fatal. Ses yeux s'emplirent de nostalgie. Il ne put s'empêcher de dire à voix basse, sans bien voir qui l'entourait :

— Rhodopis ! Rhodopis !

Le visage de la reine était le plus proche du sien et elle entendit. Ce fut pour elle comme un coup de poignard dans le ventre. Elle leva la tête et fut prise de vertiges. Elle n'eut cure des sentiments des autres et fit signe à Tahou. Celui-ci s'approcha du roi, qui lui demanda comme une prière :

— Rhodopis…

Le commandant répondit :

— Dois-je la faire venir, mon Maître ?

Celui-ci dit de sa voix faible :

— Oh ! Non ! Porte-moi vers elle. Il me reste une petite flamme de vie : je veux qu'elle s'éteigne à Bigeh.

Au comble de la gêne, Tahou jeta un regard vers la reine. Celle-ci se leva et dit tranquillement :

— Fais selon la volonté de ton maître !

Le roi entendit sa voix, comprit ses paroles et lui dit :

— Ô ma sœur, combien de fautes m'auras-tu donc pardonnées ! Pardonne-moi encore celle-ci. C'est la volonté d'un mort.

La reine sourit tristement et pencha la tête vers son front, où elle posa un baiser. Puis elle céda la place aux esclaves.

Chapitre 22

L’ADIEU

L’embarcation vogua paisiblement vers l’île de Bigeh. Dans l’habitacle se trouvaient la litière et sa charge précieuse. Le médecin était debout près de la tête du pharaon, Tahou et Sofkhatep, à ses pieds. Pour la première fois, la tristesse habitait le navire. Pour la première fois, celui-ci portait son maître étendu, abattu, le visage voilé par l’ombre de la mort. Les deux conseillers restaient silencieux. Leurs yeux affligés ne quittaient pas le visage blême du roi. Celui-ci parvenait, non sans peine, à soulever les paupières et à regarder d’un œil fané ; puis il les laissait retomber avec lassitude.

Le bateau s’approchait peu à peu de l’île. Il accosta près des marches conduisant au palais d’or par le jardin. Tahou se pencha vers Sofkhatep et lui chuchota à l’oreille :

— Je crois que l’un d’entre nous devrait devancer la litière afin que la femme puisse être prévenue à temps.

En cet instant effroyable, Sofkhatep ne se souciait des sentiments de personne. Il dit laconiquement :

— Fais ce que bon te semble.

Cependant, Tahou ne bougea pas. La perplexité, l’hésitation se lurent sur son visage. Il dit :

— Quelle nouvelle affreuse ! Personne ne saurait comment la lui annoncer.

Sofkhatep dit sur un ton âpre :

— Que crains-tu, ô commandant ?! Quand on a enduré des épreuves comme les nôtres, on n’a plus rien à redouter.

Sur ce, il quitta prestement l’habitacle et monta l’escalier conduisant au jardin. Il parcourut les allées en toute hâte et arriva près du lac. Chith, la servante, se présenta devant lui. Elle fut tout étonnée de le voir. Elle l’avait déjà rencontré dans les jours anciens. Elle ouvrit la bouche pour parler, mais il la devança et lui dit très vite :

— Où est ta maîtresse ?

Chith répondit :

— Ma pauvre maîtresse ! Elle n’a pas pu rester en place aujourd’hui. Elle n’a pas cessé d’aller de pièce en pièce et de faire le tour du jardin, jusqu’à…

L’homme s’impatienta et l’interrompit :

— Où est ta maîtresse ?

Elle dit, très contrariée :

— Dans le pavillon d’été, monsieur.

L’homme s’y rendit précipitamment et y entra en toussant pour annoncer sa venue. Rhodopis était assise sur une chaise, la tête contre sa main. Dès qu’elle perçut sa présence, elle se tourna vers lui ; elle le reconnut tout de suite. Elle se leva d’un bond et demanda avec une extrême anxiété :

— Grand vizir Sofkhatep ! Où est mon maître ?

L’homme, submergé de tristesse, lui dit sur un ton désolé :

— Il arrivera bientôt.

Elle porta, de joie, la main à sa poitrine et dit d’une voix radieuse :

— J’ai souffert la torture, car j’avais peur pour lui. On m’a appris cette déplorable insurrection. Puis j’ai été coupée de tout. Je suis restée seule avec mes hantises… Quand viendra mon maître ?

Elle se rappela tout à coup qu’il n’avait pas l’habitude d’envoyer de messager pour l’annoncer. Elle fut saisie d’inquiétude et dit très vite, avant que Sofkhatep ne pût parler :

— Mais pourquoi t’a-t-il envoyé à moi ?

Le ministre dit d’un ton monocorde :

— Patience, madame. Personne ne m’a envoyé. La triste vérité, la voici : notre maître a été gravement blessé !

Ces dernières paroles sonnèrent aux oreilles de Rhodopis comme une musique étrange et funèbre. Elle regarda le ministre avec horreur, effroi. De sa poitrine monta un soupir, qui devint vite un sanglot dont elle fut secouée. Sofkhatep, que la tristesse rendait insensible, lui dit :

— Patience, patience. Notre maître va venir, porté sur une litière selon sa volonté. Il a été atteint par une flèche en cette journée de malheur, en ce jour de fête devenu un jour de deuil épouvantable.

Incapable de rester plus longtemps dans la pièce, Rhodopis courut vers le jardin en titubant comme une volaille égorgée. Mais elle eut à peine passé le seuil que ses pieds se clouèrent au sol tandis que ses yeux se fixaient sur la litière portée vers le pavillon par des esclaves. Elle les laissa passer en tenant sa tête affolée entre ses mains, devant l'horreur de ce qu'elle voyait. Puis elle les suivit. Ils posèrent la litière avec d'infinies précautions au centre du pavillon. Ils se retirèrent. Sofkhatep fut le dernier à sortir. Il n'y eut plus qu'elle et le pharaon. Elle se jeta à genoux près de lui. Elle joignit les mains et les serra violemment dans un état nerveux proche de la démence. Elle vit ses yeux flétris au regard devenu morne. Elle étouffait littéralement. Son œil hagard parcourut la poitrine du pharaon au souffle saccadé. Elle vit les taches de sang et la flèche enfoncée. Elle frissonna de tout son corps devant le malheur qui la rendait folle et cria d'une voix que la douleur entrecoupait de sanglots :

— Ils t'ont atteint, ils t'ont blessé ! Quelle horreur !

Il était couché, affaibli, presque éteint. La brève traversée avait eu raison du peu qu'il restait de ses forces déclinantes. Mais dès qu'il entendit sa voix et vit son visage aimé, un léger souffle de vie sembla le ranimer. Sur ses yeux déjà enténébrés passa le reflet d'un faible sourire. Elle ne l'avait connu que débordant de vie, déchaîné comme un ouragan ; elle était au bord de la démence en le voyant semblable à un homme usé, étiolé par de longues années. Elle jeta un regard enflammé sur la flèche qui était pour elle la cause du désastre. Elle dit avec douleur :

— Pourquoi l'ont-ils laissée dans ta poitrine ? Dois-je appeler le médecin ?

Il rassembla quelques forces éparses en lui et dit d'une voix faible :

— C'est… inutile…

Dans les yeux de Rhodopis passa un éclair de folie. Elle dit sur un ton de reproche :

— Inutile ? Mon amour, comment peux-tu dire cela ? Notre vie t'est donc indifférente ?

Il étendit la main avec peine et parvint à toucher la sienne, toute froide. Il murmura :

— C'est pourtant la vérité, Rhodopis ! Je suis venu mourir tout près de toi, dans le lieu que j'ai le plus aimé au monde. Ne pleure pas notre sort. Offre-moi un instant serein.

— Maître, c'est toi qui m'annonces ta propre mort ! Quel soir est-ce là ? Je t'attendais, mon amour, éreintée de désir, comme toujours, mais trompée par l'espérance. Je pensais te voir apporter la bonne nouvelle, et voilà que tu m'apportes cette flèche. Comment être sereine ?

Il avala péniblement sa salive et dit d'un ton suppliant, d'une voix gémissante :

— Rhodopis, oublie cette souffrance, viens plus près de moi. Je veux regarder tes beaux yeux tranquilles.

Il voulait voir ce visage plein de grâce, resplendissant d'allégresse, de ravissement pour clore sa vie sur cette vision enchantée. Mais elle, de son côté, était plongée dans une souffrance inouïe. Elle aurait voulu soulager sa poitrine embrasée en criant, hurlant, divaguant. Elle aurait voulu chercher la paix en s'abandonnant à la folie ou en se jetant dans les flammes d'un brasier. Comment alors être sereine, se calmer et lui présenter le visage qu'il avait tant aimé et qui seul, de ce monde et de l'autre, avait pu lui donner la paix ?

Or, ce visage, il persistait à le regarder avec espoir. Il dit tristement :

— Ces deux yeux ne sont pas les tiens, Rhodopis.

Elle dit, au comble de la tristesse :

— Ce sont bien mes yeux, ô mon Maître, mais tout ce qui leur apportait la lumière et la vie s'est desséché.

— Ah ! Rhodopis ! Ne veux-tu donc pas oublier tes souffrances en ce moment pour moi ? Je veux voir le visage de Rhodopis mon amante et entendre sa voix délicieuse.

Sa prière l'atteignit au plus profond de l'âme. Il lui fut insupportable de le priver de ce qu'il souhaitait en ce sombre instant. Elle fit sur elle-même un effort surhumain. Elle détendit ses joues et arracha à ses lèvres tremblantes un sourire. Elle se pencha vers lui calmement et tranquillement, comme pour un acte de tendresse et comme s'il s'était allongé pour un moment d'amour. Sur son visage terreux, flétri, se peignit le contentement et ses lèvres exsangues s'entrouvrirent pour sourire. Si elle s'était abandonnée à ses sentiments, l'univers aurait été trop étroit pour contenir ce que la douleur et la folie la poussaient à crier. Mais elle avait obéi à une volonté qu'elle chérissait. Ses yeux s'emplirent de l'image tant aimée. Elle ne pouvait croire que ce visage allait lui être bientôt ravi pour toujours et qu'elle ne le reverrait plus en ce monde, quelle que fût sa douleur, malgré ses plaintes, malgré ses larmes. Elle ne pouvait croire que sa silhouette, sa vie, son amour ne deviendraient que de simples souvenirs appartenant à un étrange passé. Jamais son cœur blessé n'admettrait qu'il avait été son présent, son futur, mais qu'il ne l'était plus. Tout cela parce qu'une flèche démente s'était fichée en cet endroit de sa poitrine… Comment cet objet méprisable pouvait-il miner des espoirs plus grands que l'univers lui-même ?! La jeune femme eut un soupir brûlant, comme chargé d'éclats de son cœur. Le roi se vidait de ce qui restait en lui de sa vie inquiète, haletante. Ses forces défaillirent, ses membres s'amollirent, il ne sentit plus rien, ses yeux perdirent toute lueur. Il ne restait de lui qu'une poitrine violemment agitée par la bataille que la vie et la mort se livraient désespérément. Soudain, la souffrance apparut sur son visage, il ouvrit la bouche comme s'il voulait crier ou appeler au secours. Il saisit la main qu'elle lui avait tendue dans son indicible frayeur. Il lança d'une voix forte :

— Rhodopis, soutiens ma tête !… Soutiens ma tête !

Elle lui entoura la tête de ses mains tremblantes et tenta de le faire asseoir, mais il poussa un immense râle. Sa main tomba sur le côté. Et c'est alors que s'acheva la bataille entre la vie et la mort. Elle replaça vite sa tête dans sa position première et poussa une clameur d'épouvante, une clameur immense, qui s'éleva très haut. Elle fut de courte durée. Sa voix fut interrompue, comme si elle se fût brisée. Sa langue durcit, ses mâchoires se soudèrent. Elle regarda les yeux écarquillés, fixes, le visage de l'homme au regard vide. Puis elle ne bougea plus. Son grand cri avait annoncé la pénible nouvelle. Les trois hommes du roi accoururent vers le pavillon. Elle ne s'aperçut pas de leur présence. Ils restèrent debout, devant la litière. Tahou jeta vers le roi un regard effaré. Son visage prit la couleur de la mort. Il ne prononça pas un mot. Sofkhatep s'approcha de la dépouille. Il s'inclina avec une profonde vénération. Bientôt, sa vue fut obscurcie par les larmes qui ruisselèrent le long de ses joues et coulèrent jusque sur le sol. Il dit d'une voix tremblante, entrecoupée de sanglots, et qui vint rompre le silence général :

— Mon Seigneur, mon Maître, fils de mon Seigneur, de mon Maître. Je te confie aux puissances d'en haut, dont le décret a voulu que ce jour fût celui de ton voyage vers l'éternité. J'aurais voulu sacrifier mes vieux jours à ta fraîche jeunesse. Mais la sentence du dieu est sans réplique. Adieu, mon Noble Maître.

Sofkhatep tendit sa main décharnée vers le drap et couvrit le cadavre avec douceur. Il s'inclina encore et revint vers sa place d'un pas lourd. Rhodopis était toujours agenouillée, à demi consciente dans son deuil. Elle ne pouvait ni revenir à elle ni quitter le cadavre des yeux. Tout son corps était étrangement engourdi, comme mort. Elle ne bougeait pas, ne pleurait pas, ne criait pas. Les hommes étaient debout, la tête basse, quand soudain entra un des esclaves qui avaient porté la litière. Il annonça :

— La dame d'honneur de la reine !

Les hommes se tournèrent vers la porte et virent entrer la dame, dont le visage exprimait une profonde tristesse. Ils s'inclinèrent pour la saluer. Elle leur répondit d'un signe de tête. Elle porta son regard vers la dépouille couverte puis se tourna vers Sofkhatep. Celui-ci dit d'une voix désespérée :

— Tout est fini, noble dame.

Consternée, la femme resta silencieuse un instant, et dit :

— Il faut alors que la noble dépouille soit portée au palais royal. C'est la volonté de Sa Majesté la reine, ô Premier ministre.

La dame d'honneur se dirigea vers la porte et fit signe aux esclaves. Ils se hâtèrent vers elle. Elle leur ordonna de lever la litière. Les esclaves s'en approchèrent et se penchèrent jusqu'aux pieds du pharaon pour le soulever. Rhodopis se réveilla avec effroi de sa torpeur. Elle n'était consciente de rien de ce qui se passait. Elle demanda d'une étrange voix enrouée :

— Pour aller où ? Pour aller où ?

Elle se jeta sur la litière. Sofkhatep s'approcha d'elle et lui dit :

— Le palais veut accomplir son devoir envers la dépouille sacrée.

Écrasée de douleur, la femme s'écria :

— Ne me le prenez pas ! Attendez ! Je vais mourir sur sa poitrine.

La dame d'honneur répugnait à abaisser son regard vers Rhodopis. Quand elle entendit ses paroles, elle lui dit sans aménité :

— C'est la poitrine du roi. Elle n'a pas été faite pour servir de tombe à quiconque.

Sofkhatep se pencha vers la jeune femme, la prit par les poignets avec douceur et la releva lentement. Les esclaves emportèrent la litière. Rhodopis s'arracha aux mains de Sofkhatep, tourna la tête d'un mouvement brusque. À voir son visage égaré, on eût dit qu'elle ne reconnaissait personne dans l'assistance. Elle cria d'une voix brisée, pareille à un râle :

— Pourquoi le prenez-vous ? Son palais est ici. Voilà sa chambre ! Pourquoi me faire du mal devant lui ? Mon maître n'aime pas ce qui me fait mal. Vous êtes des gens sans cœur… Sans cœur !…

La dame d'honneur ne lui prêta aucune attention et se mit en route dans le jardin. Les esclaves la suivaient, portant la litière. Les hommes quittèrent le pavillon en silence, tout au recueillement. La jeune femme devenait folle. Elle resta figée sur place pendant un moment. Puis elle voulut se lancer sur leurs traces, quand une main épaisse la saisit par le bras. Elle voulut s'en délivrer, mais ses tentatives furent vaines. Elle se retourna avec violence, fureur, et se trouva face à Tahou.

Chapitre 23

LA FIN DE TAHOU

Rhodopis lança un regard étrange à Tahou comme si elle ne l’avait jamais connu. Elle tenta de libérer son bras, mais il ne le lui permit pas. Elle lui dit avec fureur :

— Laisse-moi partir !

Il tourna lentement la tête de droite et de gauche comme pour lui dire : « Non, non ! »

Son visage était effrayant. Son regard était fou et il murmura :

— Ils s’en vont là où tu ne peux pas les suivre.

— Laisse-moi partir ! Ils m’enlèvent mon maître.

Son visage s’assombrit encore plus. Il lui dit d’un ton tranchant comme s’il donnait un ordre à ses soldats :

— Ne t’oppose pas à la volonté de la reine qui gouverne !

La colère de Rhodopis céda la place à l’effarement. Elle cessa de résister. Elle eut une sorte d’abandon étrange. Elle fronça les sourcils. Puis elle secoua la tête, l’air perdu, comme si elle essayait de rassembler ses idées, dispersées dans sa consternation. Elle fixa Tahou avec un regard de répulsion, de révolte et dit :

— Ne vois-tu pas que ce sont eux qui ont tué mon maître ? Ils ont tué le roi !

La phrase « Ils ont tué le roi » eut un son étrange, affreux aux oreilles de Tahou. Sa frénésie se calma. Il dit :

— Oui, Rhodopis, ils ont tué le roi. Et je n’avais jamais pensé, avant ce jour, qu’une flèche pût avoir raison de la vie du pharaon.

Elle demanda avec une simplicité naïve :

— Comment les laisses-tu me l’enlever après ce que tu as dit ?

Il éclata d’un rire fou, épouvantable, et dit :

— Tu veux vraiment aller derrière eux ? Quelle folle tu es, Rhodopis ! Tu ne vois pas ce qui va suivre ! Le chagrin t’a fait perdre le sens.

« Réveille-toi, belle ensorceleuse. Celle qui est assise maintenant sur le trône d’Égypte est une femme que tu as humiliée à mort : tu lui as arraché son mari des mains. Tu l’as précipitée des hauteurs de la gloire et du bonheur vers les recoins perdus de l’oubli, de la détresse ! Bientôt, elle t’enverra ceux qui te livreront à elle chargée de fers. Puis elle te jettera aux mains des bourreaux, qui ne connaissent pas la pitié. Ils raseront tes cheveux de soie. Ils arracheront tes grands yeux noirs. Ils découperont ton nez délicat. Ils trancheront tes fines oreilles. Puis ils te promèneront sur un chariot, réduite à un tas de chair, affreux, informe. Ils t’exposeront aux regards cruels, haineux. Et il y aura un crieur qui marchera devant toi et dira de toute sa voix : “Venez voir la putain de malheur qui a détruit l’âme de notre roi, qui l’a détourné de son peuple !” »

Tahou parlait sur un ton qui révélait sa haine. Ses yeux avaient des lueurs effroyables. Elle ne fut pas atteinte par ses paroles, comme si entre ce qu’elle éprouvait et ce qu’il disait se dressait une barrière. Elle s’était mise à contempler quelque chose dans un lointain invisible, avec un calme étrange. Puis elle haussa les épaules avec un mépris tranquille. Lui se mit à bouillir de colère, de rage, devant sa froideur et son calme. La fureur qu’il ressentait se transmit à sa main, qui saisit Rhodopis. Il eut envie de frapper son visage d’un coup terrible, fou, de le mettre en pièces et de jouir de la voir défigurée. Son sang déchaîné apparut sur les pores de sa peau. Il resta un long instant à dévorer du regard son visage paisible et indifférent. Il hésitait à donner libre cours à son désir démoniaque. Elle leva les yeux vers lui sans qu’aucune des expressions traduisant la vie n’y fût visible. Il en fut remué, il fléchit et on vit se dessiner en lui la frayeur du coupable pris en faute. Ses doigts se relâchèrent. Il soupira lourdement et dit :

— Je vois que tu es indifférente à tout.

Elle n’accordait aucune attention à ce qu’il disait. Elle murmura, comme pour elle seule :

— Nous aurions dû les suivre.

Tahou dit alors, en colère :

— Non, sûrement pas. Aucun de nous deux n’est plus fait pour ce monde. Personne ne nous regrettera désormais.

Elle dit d’un ton détaché et calme :

— Elle me l’a pris… Elle me l’a pris…

Il sut qu’elle parlait de la reine. Il haussa les épaules et dit :

— Tu t’es emparée de lui vivant. Elle l’a repris mort.

Elle le fixa d’un regard étrange et lui dit :

— Pauvre imbécile. Tu n’as pas compris. C’est elle qui l’a trahi et l’a tué pour le reprendre.

— Qui a trahi ? demanda Tahou.

— La reine ! C’est elle qui a divulgué notre secret et a soulevé le peuple. C’est elle qui a tué mon maître.

Il l’écoutait en silence. Sur ses lèvres se formait un sourire sardonique, démoniaque. Dès qu’elle eut fini de parler, il éclata d’un rire dément, horrible. Il dit :

— Tu te trompes, Rhodopis ! La reine n’a pas trahi. Elle n’a pas tué.

Il la fixa du regard et s’approcha d’un pas. Elle le regardait sans comprendre, stupéfaite. Alors il dit d’une voix terrible :

— Si tu veux savoir qui est le traître, eh bien, le voilà debout devant toi ! C’est moi, le traître, Rhodopis ! C’est moi !

Ces paroles n’eurent pas sur elle l’effet qu’il attendait. Elle ne semblait toujours pas sortie de sa torpeur. Cependant, elle secoua la tête, légèrement, à plusieurs reprises, comme pour défaire son esprit de son engourdissement et de ses défaillances. La colère le saisit de nouveau. Il la prit rudement par les épaules et la secoua violemment. Il lui cria :

— Réveille-toi ! Tu n’entends donc pas ce que je dis ? C’est moi, le traître. Tahou, le traître, la cause de toutes les catastrophes réunies !

Le corps de Rhodopis tressaillit brusquement. Elle sursauta dans un mouvement de violente révolte et dégagea ses épaules. Elle recula de quelques pas tout en regardant son visage effrayant avec une horreur proche de la folie. L’emportement rageur de Tahou s’apaisa. Il sentit son corps et sa tête faiblir. Ses yeux se voilèrent. Il dit avec calme, sur un ton désespéré :

— Je dis ces paroles effrayantes en toute simplicité, car je sais à présent, avec certitude, que je n'appartiens plus au monde des vivants. Tout est rompu entre moi et l'univers entier. Bien sûr, mon aveu te fait horreur. Mais c'est la vérité, Rhodopis ! Mon cœur avait été atrocement ravagé, une douleur énorme m'avait déchiré l'âme en cette nuit de folie où je t'ai perdue pour toujours.

Le commandant se tut jusqu'à ce que son souffle agité retrouve quelque calme. Il reprit :

— Je me suis refermé sur ma douleur. Je me suis imposé d'être patient et dur à la souffrance. J'ai pris sincèrement la résolution de remplir mon devoir jusqu'au bout. Mais il y eut ce jour où tu m'as fait venir à ton palais. Tu voulais t'assurer de ma loyauté. Ce jour-là, j'ai perdu l'esprit pour toujours. Un feu a embrasé tout mon sang. J'ai été pris d'un délire fatal. Ma folie m'a entraîné vers l'ennemi, qui était aux aguets. Je lui ai révélé notre secret. C'est ainsi que le commandant fidèle et sûr s'est transformé en un traître abject, qui poignarde dans le dos, par-derrière.

En évoquant ce souvenir, il fut remué. Son visage se crispa de douleur et de honte ; il regarda durement le visage effaré de Rhodopis. La colère et la haine le prirent de nouveau. Il cria :

— Toi, la femme de perdition, de ruine ! Ta beauté a été une malédiction pour ceux qui l'ont aperçue. Que de cœurs innocents elle a torturés ! Elle a ravagé un palais heureux. Elle a ébranlé un trône ancestral. Elle a soulevé un peuple fidèle. Elle a sali un cœur noble. Elle est funeste. Elle est maudite…

Tahou se tut, mais la colère faisait encore bouillir ses veines. Rhodopis était devant lui, image de souffrance et de terreur. Il ressentit un soulagement, et comme un plaisir. Il murmura :

— Goûte au supplice, à l'avilissement. Regarde la mort, car aucun de nous deux ne doit vivre. Moi, je suis mort depuis longtemps.

Il ne restait plus de Tahou que l'uniforme chamarré et glorieux. Mais le Tahou des batailles de Nubie, celui qui avait su être brave et mériter les éloges de Pépi II, le Tahou chef de la garde de Mérenrê II, son confident, son conseiller, n'existait plus.

L’homme lança un regard rapide autour de lui et son visage refléta l’angoisse, la détresse. Il ne supportait plus le silence qui pesait ni la vue de Rhodopis, devenue une statue glaciale. Il poussa un grand souffle de rage et de dégoût et dit :

— Il faut que tout s’achève, mais je ne m’éviterai pas mon affreux châtiment. J’irai au palais. Je réunirai tous ceux qui pensent du bien de moi. Alors j’annoncerai mon crime à tous. Je déchirerai le voile masquant le traître qui a poignardé un maître se confiant à lui. J’arracherai tous les insignes qui ornent ma poitrine de criminel. Je jetterai mon épée et je percerai mon cœur avec ce poignard. Adieu, Rhodopis, adieu à cette vie qui nous aura demandé plus que ce qu’elle mérite !

Ayant prononcé ces mots, Tahou s’en alla.

Chapitre 24

LA FIN

À peine Tahou quittait-il le palais que la barque portant Benamon, fils de Bassar, accostait au pied des marches menant au jardin. Le jeune homme était à bout de forces ; il avait le visage terreux, les vêtements couverts de poussière. Ses nerfs n'avaient pas résisté à ce qu'il avait vu dans la ville en effervescence, où les gens s'agitaient, les esprits s'échauffaient. Il avait pu arriver jusqu'à son logis au prix de grandes peines. Sur le chemin du retour, il avait trouvé les ressources lui permettant de surmonter les épreuves déjà traversées en sens inverse. Il eut un soupir de soulagement quand il se retrouva dans les allées du jardin et qu'il aperçut non loin de lui, sur sa route, le pavillon d'été. Il finit par y arriver. Il en franchit l'entrée, pensant le trouver désert, mais vite il comprit son erreur. Il vit Rhodopis affalée sur la banquette, sous la sculpture représentant son beau visage. Chith était assise en tailleur à ses pieds. Elles étaient toutes deux plongées dans un silence insolite. Il hésita un instant. Chith s'aperçut de son arrivée. Rhodopis se tourna vers lui. Alors la servante se leva, s'inclina pour le saluer et quitta la pièce. Le jeune homme s'approcha de la jeune femme. Il fut saisi de joie, mais en examinant de près son visage, il fut cloué au sol. Ce fut alors chez lui la consternation, l'affliction totale. Aucun doute pour lui : les déplorables nouvelles de l'extérieur avaient atteint son adorée. Les peines dont le peuple était broyé s'étaient transmises à son beau visage et l'avaient couvert d'un lourd voile de chagrin. Il s'agenouilla devant elle, se pencha vers le bord de sa robe et y déposa un tendre baiser. Ses yeux candides eurent un regard de compassion qui semblait dire : « Je donnerais ma vie pour toi. » Il perçut la satisfaction qui se dessinait sur le visage de la belle à sa vue. Son cœur frémit de bonheur. Ses joues devinrent rouges. Rhodopis lui dit d'une voix faible :

— Tu es resté bien longtemps absent, Benamon.

Le jeune homme répondit :

— J'ai dû me frayer un chemin à travers une mer déchaînée, celle de la foule en colère. Aujourd'hui Abou bouillonne, fume. On croirait que l'air est plein d'escarbilles, qu'il en est tout brûlant.

Le jeune homme glissa alors la main sous ses vêtements et présenta une petite fiole. Rhodopis la prit dans sa main qu'elle referma. Elle en sentit la fraîcheur se répandre dans tout son corps et gagner son cœur. Elle entendit Benamon lui dire :

— Je vois que tu fais endurer à ton âme plus qu'elle ne peut supporter.

Elle lui dit :

— Les peines sont contagieuses.

— Certes, mais sois plus clémente pour toi-même. Il ne faut pas que tu t'abandonnes complètement à la tristesse. Ah ! Maîtresse ! si seulement tu pouvais voyager jusqu'à Ambous et y rester quelque temps, jusqu'à ce que le calme revienne dans la région où nous sommes !

Elle écoutait ses paroles avec un intérêt trompeur. Elle le regardait d'un air absent, comme si elle voyait le dernier être vivant d'un monde où ses yeux posaient d'ultimes regards. L'idée de la mort s'était complètement emparée d'elle et l'avait rendue comme étrangère. Ses sentiments s'étaient à ce point étouffés qu'elle n'éprouvait plus aucune compassion pour le jeune homme agenouillé devant elle, qui flottait dans le monde de l'espérance et ne pouvait apercevoir le destin à l'affût, tout près de lui. Benamon pensa qu'elle réfléchissait à sa proposition ; l'espoir le fourvoya. Il fut transporté à l'idée qu'il allait obtenir ce qu'il désirait. Il dit avec exaltation :

— Maîtresse, Ambous est le pays de la sérénité et de la beauté. On n'y voit qu'un ciel pur, des oiseaux qui s'ébattent, des canards qui nagent, une verdure luxuriante. L'air y est lumineux et invite au bonheur. Il effacera les peines qu'Abou la triste, la furieuse, a fait naître dans ton âme si fine.

Elle fut bientôt lasse de l'entendre. Ses pensées allaient vers la fiole fatidique. Elle devenait impatiente de trouver la fin. Ses yeux cherchèrent la place où se trouvait la litière auparavant. Son cœur lui cria que c'était bien là que sa vie devait s'achever. Elle décida de se délivrer de Benamon et lui dit :

— Ce que tu m'as fait entrevoir est très beau, Benamon. Laisse-moi y réfléchir seule un instant.

Le visage du jeune homme s'éclaira de joie et d'espoir. Il lui demanda :

— Vais-je attendre longtemps ?

Elle répondit :

— Ton attente ne sera pas longue, Benamon.

Le jeune homme lui baisa la main, se leva et quitta le pavillon.

Chith entra aussitôt après. Rhodopis s'apprêtait à quitter sa banquette, quand elle vit la servante. Elle s'empressa de lui dire pour s'affranchir de sa présence :

— Apporte-moi une cruche de bière.

La servante partit pour le palais, tandis que Benamon se dirigeait vers le lac ; il s'assit là, sur un banc. En cet instant même, il se sentait heureux, enchanté. Il croyait que, bientôt, son espoir deviendrait réalité : il irait avec celle qu'il vénérait à Ambous, loin des souffrances qui imprégnaient Abou. Elle serait toute à lui et il resterait en paix tout près d'elle. Il pria les dieux de rendre visite à Rhodopis dans sa solitude et de lui inspirer le choix judicieux propre à favoriser un dénouement heureux. Il ne supporta pas longtemps de rester assis. Il se leva et arpenta lentement la berge. Quand il eut fait le tour du lac, il vit Chith portant une cruche se diriger rapidement vers le pavillon. Il la suivit des yeux jusqu'à ce qu'elle eût disparu derrière la porte. Il eut envie de s'asseoir de nouveau, mais à peine l'eut-il fait qu'il entendit un cri déchirant venant de l'intérieur du pavillon. Il bondit. Son cœur semblait s'arracher à sa poitrine. Il courut vers l'endroit d'où était venu le cri. Il vit au milieu de la pièce Rhodopis, jetée à même le sol, et la servante accroupie à ses côtés, penchée sur elle et l'appelant, tâtant ses joues et ses mains. Il se précipita vers elle en titubant. Ses yeux s'écarquillèrent et s'emplirent d'angoisse, d'épouvante. Il s'agenouilla aux côtés de Chith et prit la main de Rhodopis entre les siennes. Il la sentit froide. Elle semblait dormir, mais son visage était blême et légèrement bleuté. Ses lèvres étaient entrouvertes, exsangues, les longues mèches de ses cheveux noirs s'étaient répandues sur sa poitrine et ses épaules. Quelques tresses avaient glissé sur le tapis. Il sentit sa gorge se dessécher et le souffle lui manquer. Il demanda à la servante d'une voix enrouée :

— Qu'a-t-elle donc, Chith ? Pourquoi ne répond-elle pas ?

La servante dit alors dans une longue lamentation :

— Je ne sais pas, monsieur. Je l'ai trouvée comme cela en entrant dans la pièce. Je l'ai appelée, elle n'a pas répondu. J'ai couru vers elle pour la secouer, mais elle est restée inerte. Elle ne semblait pas pouvoir se réveiller… Hélas ! Maîtresse, qu'est-ce qui t'a atteinte et t'a mise dans cet état ?

Benamon ne souffla mot. Il se mit à regarder longuement la femme reposant dans une paix effroyable. Comme ses yeux erraient autour d'elle, ils s'arrêtèrent sur son coude droit posé sur la funeste fiole, débouchée. Il eut un énorme sanglot et saisit l'objet de ses doigts tremblants. Il n'y trouva que quelques traces de liquide encore visibles dans son fond. Son regard allait de la fiole au visage de la femme. La vérité lui sauta aux yeux. Dans son corps frêle passa un frisson qui sembla en déchirer les membres. Il eut un gémissement sonore qui retint l'attention de la servante. Il dit d'une voix épouvantée :

— Quelle horreur, quel désastre !

La servante tourna ses yeux vers lui et demanda, haletante de peur :

— Qu'est-ce qui t'effraie à ce point-là ? Parle ! Je deviens folle.

Il ne sembla pas l'entendre. Il dit en parlant à Rhodopis, comme si elle le voyait et l'écoutait :

— Pourquoi t'être tuée, ô Maîtresse ? Pourquoi ?

Chith poussa un cri, se frappa la poitrine et dit :

— Que dis-tu ? Comment sais-tu qu'elle s'est tuée ?

Il jeta violemment la fiole qui se heurta au mur et se brisa. Il dit avec une immense tristesse et sans comprendre :

— Pourquoi avoir choisi de te détruire avec ce poison ? Ne m'avais-tu pas promis de songer pour de bon à m'accompagner à Ambous, loin des tristesses du Sud ? Étais-tu en train de me mentir alors que tu préparais ta mort ?

La servante regarda les débris de la fiole et dit avec frayeur :

— Où ma maîtresse a-t-elle trouvé ce poison ?

Il haussa les épaules en signe de désespoir et dit :

— C’est moi qui l’ai apporté.

La colère se saisit d’elle et elle lui cria :

— Comment se fait-il que tu l’aies apporté, malheureux ?

— Je ne savais pas qu’elle le voulait pour en mourir. Elle m’a trompé, comme elle vient de le faire à l’instant.

Chith se détourna, en plein désespoir, et se mit à pleurer. Elle se pencha sur les pieds de sa maîtresse et les baisa, les inondant de ses larmes.

Le jeune homme s’enfonçait dans la désolation. De ses yeux jaillirent les larmes. Il fixa le visage de Rhodopis, qui était calme, du calme de l’éternité. Dans sa détresse, il se demandait comment le néant pouvait engloutir une beauté comme jamais le soleil n’en avait révélé. Comment avait pu s’éteindre cette vivacité débordante, flamboyante ? Comment la belle avait-elle pu revêtir cette peau terreuse, flétrie, livrée aux forces de la destruction ? Il aurait souhaité la voir, ne fût-ce qu’un instant furtif, s’animer du souffle de la vie, bouger sa taille fine et éclairer son visage splendide d’un sourire de bonheur, puis jeter un regard amoureux, envoûtant. Alors lui serait mort et elle aurait été le dernier lien l’attachant au monde.

Les sanglots de Chith l’agacèrent au plus haut point. Il la rabroua en disant :

— Vas-tu t’arrêter ?

Il montra son cœur du doigt et poursuivit :

— Il y a là une tristesse infinie bien plus vaste que les larmes et les plaintes !

Il palpitait encore dans le cœur de la servante un faible espoir ; elle regarda le jeune homme à travers ses larmes et dit en suppliant :

— Y a-t-il un peu d’espoir, monsieur ? Peut-être n’est-elle que profondément évanouie ?

Mais il répondit de sa voix mélancolique :

— Il n'y a rien à attendre, rien à espérer. Rhodopis est morte. L'amour est mort. Les rêves sont dissipés. Combien les rêves, les illusions ont pu se jouer de moi ! Maintenant, tout est fini. La mort m'a tiré de mon inconscience.

Un rayon rouge vint se briser sur le sol tandis que le soleil s'embourbait dans un horizon morne. Les ténèbres s'avancèrent, couvrant le monde de leur vêtement de deuil.

Malgré sa peine, Chith n'oubliait pas son devoir envers le corps de sa maîtresse. Elle comprit qu'elle ne pourrait jamais, à Bigeh, l'accomplir dignement avec tous les honneurs et la solennité nécessaires, alors que sa maîtresse était entourée d'ennemis qui rôdaient pour se venger d'elle. Elle fit part de ses craintes au jeune homme affligé qui se consumait à quelques pas d'elle. Elle lui proposa d'emporter la dépouille jusqu'à la ville d'Ambous. Là-bas, ils la confieraient aux mains des embaumeurs et ils la déposeraient dans le cimetière de la famille Bassar. Benamon accepta de grand cœur. Chith appela des servantes. Elles apportèrent une litière. On y déposa le corps, que l'on couvrit. Les esclaves portèrent la litière jusqu'au bateau vert, qui fit force de rames vers le nord. Le jeune homme prit place près de la tête de la morte, non loin de Chith. L'habitacle était plongé dans un profond silence dans cette nuit de deuil tandis que le bateau glissait sur les eaux tumultueuses.

Benamon se mit à errer dans des vallées lointaines. La vie défila devant ses yeux, comme une suite d'images qui lui rappelaient ses espoirs, ses rêves et toutes les douleurs et les attentes dont il avait souffert. Il revit, avec nostalgie, ce qu'il avait pensé être sa part de bonheur, de paix et de vie heureuse.

Du fond de son cœur écorché, il poussa un soupir, posa les yeux sur le corps enveloppé d'un linceul, ce corps où étaient venus se briser, se réduire en miettes, en poussière, ses espoirs et ses rêves, comme autant d'illusions que chasse un dur réveil.

FIN